

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Citadelle”

(1948)

Ensemble de 219 textes (630 pages)

d'

Antoine de SAINT-EXUPÉRY

pour lequel on trouve :

-un résumé

-un commentaire sur :

-la genèse du texte (p.2) ;

-la forme du livre (p.4) ;

-le fond (p.29) :

-un tableau d'une civilisation du désert saharien (p.29) ;

-une position politique inquiétante (p.38) ;

-une morale tout à fait idéaliste (p.54) ;

-une métaphysique sévère (p.67) ;

-la destinée de l'œuvre (p.74).

RÉSUMÉ

À la tête d'un «empire» du désert saharien, dont le tableau se précise peu à peu, le jeune prince, qui est le narrateur, se souvient de son père, le fondateur de l'empire ; de son affirmation de la nécessité d'une autorité absolue ; des leçons (extrêmement longtemps déroulées) qu'il donnait à celui qui devait lui succéder, lui indiquant la meilleure manière de gouverner les sujets, la morale tout à fait idéaliste à appliquer lui-même et à imposer aux autres ; lui enseignant surtout, la nécessaire soumission totale à Dieu. Or, son père ayant été assassiné, il lui succéda, mais ne sut pas résister à l'aspiration à la liberté de ses sujets et à leurs révoltes.

COMMENTAIRE

Nous allons examiner "Citadelle", même si Saint-Exupéry s'est moqué du «professeur qui, de ne point retrouver dans l'œuvre le mouvement informulable dont elle est issue, l'étudie, découvre son plan, dégage s'il ne peut trouver des lois internes, et te fabriquer ensuite une œuvre qui les applique, et te fait fuir pour ne la point entendre» (150).

Nous nous intéresserons à la genèse du texte, à sa forme, à son fond, enfin à l'accueil qu'il a reçu.

*
* * *

La genèse du texte

Employé de "l'Aéropostale", Saint-Exupéry fut, le 19 octobre 1927, nommé chef d'escale à Cabo Juby (aujourd'hui Tarfaya), dans le Rio de Oro (le Sahara espagnol). C'était, entre le désert et l'océan, un arrêt obligatoire pour les pilotes qui avaient besoin de sommeil, ou pour leurs avions qui devaient être ravitaillés en essence. Il s'y s'occupait d'une piste où les avions atterrissaient une fois par semaine, tandis qu'«un voilier le ravitaillait une fois par mois en eau douce» ("Courrier-Sud"). Si ce séjour, où il disposait d'«une baraque adossée au fort espagnol, et, dans cette baraque, d'une cuvette, d'un broc d'eau salée, d'un lit trop court» ("Terre des hommes"), lui imposa une sorte d'ascèse ; s'il s'enivra de grands espaces ; s'il affronta le rayonnement silencieux du désert et ses dangers (les tempêtes de sable, les orages, les fortes chaleurs et les froids rigoureux) ; s'il en apprécia la solitude et la magie ; s'il put se divertir en élevant des gazelles et un fennec ou renard des sables (qui allait lui inspirer le renard du "Petit prince"), il y révéla son sens des responsabilités car il gagna la confiance des Espagnols et des indigènes qui le surnommaient «le gardien des oiseaux» ; il porta secours aux pilotes qui avaient dû faire des atterrissages forcés dans le désert, et pouvaient avoir été capturés par des tribus sahraouies et maures entrées en dissidence et qui se lançaient dans des «rezzous» [attaques-surprises en vue de pillages] ; il effectua des atterrissages périlleux au milieu des dunes, essuya des tirs de rebelles, parvint à se les concilier et à négocier avec elles la libération de prisonniers qui parfois avaient été torturés et rançonnés.

Il fit part à ses proches d'impressions contrastées. Dans une lettre à sa sœur, Simone, il se plaignit : «Quelle vie de moine je mène dans ce coin le plus perdu de toute l'Afrique en plein Sahara espagnol. Un fort sur la plage, notre baraque s'y adosse, et plus rien pendant des kilomètres et des kilomètres. La mer, à l'heure des marées, nous baigne complètement. / J'en ai assez de surveiller le Sahara avec la patience d'un gardevoie. Si je ne faisais pas quelques courriers sur Casablanca et, plus rarement, sur Dakar, je deviendrais neurasthénique. Ici je suis un peu désincarné. Je ne me trouve guère. Je suis comme dans une salle d'attente.» Dans une lettre à Pierre d'Agay, le mari de son autre sœur, Gabrielle, il indiqua : «Ma mission consiste à entrer en relation avec les tribus maures et à essayer si possible de faire un voyage en dissidence. Je fais un métier d'aviateur, d'ambassadeur et d'explorateur.» Dans une lettre à Yvonne de Lestrange, il fit part d'impressions contrastées : «C'est ainsi que j'aime l'aviation. Quand c'est un métier et pas un sport pour gigolos. Mon métier est ma seule consolation. La grandeur d'un métier est peut-être avant tout d'unir des hommes : il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines. En travaillant pour les seuls biens matériels, nous

bâtissons nous-mêmes notre prison. Nous nous enfermons solitaires, avec notre monnaie de cendre qui ne procure rien qui vaille de vivre. Si je cherche dans mes souvenirs ceux qui m'ont laissé un goût durable, si je fais le bilan des heures qui ont compté, à coup sûr, je retrouve celles que nulle fortune ne m'eût procurées. [...] Je viens de réussir un petit exploit : passé deux jours et deux nuits avec onze Maures et un mécanicien, pour sauver un avion. Alertes diverses et graves. Pour la première fois, j'ai entendu siffler des balles sur ma tête. Je connais enfin ce que je suis dans cette ambiance-là : beaucoup plus calme que les Maures. Mais j'ai aussi compris, ce qui m'avait toujours étonné : pourquoi Platon (ou Aristote?) place le courage au dernier rang des vertus. Ce n'est pas fait de bien beaux sentiments : un peu de rage, un peu de vanité, beaucoup d'entêtement et un plaisir sportif vulgaire. Surtout l'exaltation de sa force physique, qui pourtant n'a rien à y voir. On croise les bras sur sa chemise ouverte et on respire bien. C'est plutôt agréable. Quand ça se produit la nuit, il s'y mêle le sentiment d'avoir fait une immense bêtise. Jamais plus je n'admirerai un homme qui ne serait que courageux.»

Comme il avait, dans le désert, sans cesse «emmagasiné» des réflexions sérieuses, dès 1936, il écrivit un texte d'une douzaine de pages intitulé "*Le caïd*" [mot arabe qui signifie «celui qui conduit»], un poème bucolique qui s'ouvrirait sur cet alexandrin : «*J'étais seigneur berbère et je rentrais chez moi*» ; qui évoquait des décapitations, et était entrecoupé de digressions sur les femmes. Il fut alors, par les amis auquel il le fit lire (dont Pierre Drieu La Rochelle) unanimement incité à se détourner d'un lyrisme qui leur semblait d'un insupportable archaïsme, et il interrompit sa rédaction.

Cependant, quand en 1940, la France fut envahie par l'Allemagne, et subit un immense traumatisme, se trouvant, au mois d'août, à Agay, chez sa sœur, Gabrielle, il reprit la rédaction de son livre auquel (peut-être parce que le mot «caïd» désigne aussi, en français familier, un chef de bande dans la pègre) il donna un autre titre : "*Citadelle*", en étant à la fois fidèle et infidèle au projet initial car, sous le coup du conflit mondial qui n'avait fait que rendre plus aiguë à ses yeux la nécessité de réarmer les consciences, il le fit s'infléchir de façon décisive.

En septembre, il arpenta la France ; il se rendit à Vichy où Pétain l'aurait reçu en audience ; il rencontra Gaston Gallimard à Villalier, près de Carcassonne, lui montrant l'ébauche de "*Pilote de guerre*" et le manuscrit de "*Citadelle*". À la mi-octobre, il alla voir à Saint-Amour, dans le Jura, Léon Werth, qui s'y était réfugié ; il lui lut quelques pages de son manuscrit dont il avait alors écrit quinze textes, et son ami lui indiqua que, à son avis, il faisait fausse route.

Mais il y travailla encore durant sa convalescence en Californie.

Ensuite, malheureux dans son exil new-yorkais, angoissé par son inactivité au milieu de la tourmente de l'Histoire, ayant le sentiment que la victoire des Alliés, désormais probable, préparait un monde qui ne le satisfaisait pas, «*un monde capable de produire des pianos à la chaîne, mais incapable de susciter un pianiste*», terrifié par cette «*civilisation du téléphone*» qu'il pressentait et exécrat, il continua d'écrire "*Citadelle*".

Comme, en août 1943, à Alger, il fut interdit de vol par les autorités militaires états-unies, alors qu'il était hébergé par son ami, le docteur Georges Pelissier, il se consacra plus activement à son livre. Nelly de Vogué l'ayant rejoint, il lui demanda de lire sur le champ les 500 pages qu'il avait écrites et de lui donner son avis ; ils eurent alors de nombreuses discussions à propos du livre et même sur le choix du meilleur traducteur anglais. En septembre, son ami Léon Wencelius arriva de New York avec une belle valise de cuir contenant les feuillets de "*Citadelle*" que Consuelo lui avait fait parvenir à la suite de sa demande.

Ayant été de nouveau autorisé à voler, en juin 1944, il rejoignit le groupe 2/33 à Alghero (Sardaigne) laissant sa valise à Georges Pélissier.

À ceux qui l'interrogeaient sur la date de parution de cette œuvre, il répondait en riant : «*Je n'aurai jamais fini... C'est mon œuvre posthume*». C'est ce qui s'est effectivement produit. Sa mort l'empêcha de terminer son livre. En 1945, Georges Pélissier remit la valise à Nelly de Vogué qui s'employa à combiner des pages dactylographiées, d'autres dictées au dictaphone, d'autres couvertes d'une écriture difficilement lisible.

*
* *

LA FORME DU LIVRE

On apprit par Pierre Chevrier (pseudonyme de Nelly de Vogué) que Saint-Exupéry ambitionnait de délivrer un «long poème» en prose. En effet, ayant voulu accorder à son souffle un libre déploiement, il produisit un texte qui excède les communes mesures tout en ne soutenant aucune intrigue, ce pavé énorme, quasiment impénétrable, constituant, à lui seul, en nombre de pages, la moitié de l'ensemble de son œuvre. Et il fit définir, par son personnage du père, qui sera appelé ci-après «le vieux Caïd», ces hautes exigences : «*Le poème lui-même n'est ni cadeau ni provision mais ascension de toi-même.*» (183) - «*Le poème est beau pour des raisons qui ne sont point de la logique puisque d'un autre étage. Et d'autant plus pathétique qu'il t'établit mieux dans l'étendue. Car il est un son à tirer de toi et que tu peux rendre mais non toujours de la même qualité.*» (123) - «*L'image du poème ne réside ni dans l'étoile ni dans le chiffre sept ni dans la fontaine, mais dans le seul nœud que je compose en obligeant mes sept étoiles de se baigner dans la fontaine.*» (63) - «*L'embellissement du poème fait retentir le cœur des hommes*» (65).

D'autre part, Saint-Exupéry ambitionnait aussi d'écrire «une bible». Et "Citadelle" est effectivement un chant lyrique à résonance et à couleur bibliques (en particulier, celle du "Livre de l'Ecclésiaste"), déployant d'ailleurs des paraboles. De ce fait, s'imposent une tonalité d'ancienneté, un style curieusement anachronique, une tenue affichée de la langue.

On remarque :

-Des mots recherchés : «*s'abâtar dir*» (6, 32, 96, 97, 149, 206) - «*ablutions*» (1) - «*académie*» (9 – au sens de «aspect du corps nu») - «*ahan*» (88) - «*aiguière*» (5, 50, 95) - «*béatitude*» (112) - «*bigle*» (78, 95, 194, 199 : «*bigle de jambes*» !, 208) - «*blettir*» (7) - «*brimade*» (95) - «*calfat*» (5 - en fait, le mot est impropre) - «*cérémonial*» (125, 146, 170, 186) - «*chancre*» (208) - «*charroi*» (26, 39, 44, 90, 136, 137, 147, 150, 156, 180, 188, 206 - il semble que le mot était, pour Saint-Exupéry, synonyme d'«expression de l'émotion» : il voulait un langage où «les hommes puissent charrier leurs mouvements intérieurs», 101) - «*chasuble*» (194) - «*chemineau*» (50, 58, 157) - «*chétif et malvenu*» (17) - «*circonvenir*» (212) - «*cloaque*» (68) - «*commerce*» (219 - au sens de «relations entre personnes») - «*concussion*» (212) - «*cornette*» (70) - «*créance*» (170) - «*disparate*» habituellement employé comme adjetif (on trouve ici «les spectacles disparates du jour», 112, «une matière disparate», 158) mais aussi employé comme nom : «*le disparate du monde*», 18 - «*le disparate de mon époque*», 20 - «*le disparate d'alentour*», 20 - «*le disparate présent*», 20 - «*le disparate*», 22 - «*ce disparate de statues*», 114 - il faut «*dégager le palais du disparate des matériaux*» (13, 219) - «*dispos*» (156) - «*dogme*» (136) - «*ductile*» (96) - «*élixir*» (6) - «*élytre*» (45) - «*enluminures*» (1) - «*entrailles*» (11, 79, 112, 215) - «*équité*» (47) - «*éruption*» (183) - «*flagornerie*» (174) - «*froment*» (95) - «*gardes-chiourme*» (103) - «*genèse*» (147) - «*geôle*» (139) - «*gésine*» (108) - «*gestation*» (161) - «*grabat*» (139) - «*hardes*» (28) - «*hommes d'armes*» (28, 68, 78) - «*ignominie*» (174) - «*jarre*» (1) - «*ladre*» (65, 196) - «*ladrerie*» (196) - «*lustrage*» de la ville (180) - «*lustrer les ustensiles*» (219) - «*madrépores*» (68) - «*magnificence*» (13) - «*mangeoire*» (11, 118) - «*magnificence*» (11) - «*maîtres couples*» (4) - «*matrice*» (97) - «*nécropole*» (205) - «*ordonnances*» (147) - «*ossuaire*» (65) - «*ostentatoire*» (1) - «*perpétuellement*» (39) - «*pusillanime*» (1) - «*rébus*» (157) - «*rédempteur*» (206) - «*sarcophage*» (1) - «*sceptre*» (170) - «*sébile*» (1, 26) - «*séditieux*» (208) - «*semoncer*» (175) - «*sollicitude*» (1) - «*soudard*» (157) - «*sourdre*» (30, 108) - «*spoliation*» (1) - «*stupre*» (211) - «*syllogisme*» (117) - «*viscères*» (156) - «*visitation*» (161).

-Des mots employés dans des sens particuliers : «*allaitement*» (108) - «*avare*» («la nourriture est avare», 210) - «*baliverne*» au singulier (80), au pluriel (137) - «*coexister à*» (142) - «*concilié*» (au sens de «mis d'accord» : 174, 206) - «*s'échanger*» (15, 60, 108 ; le mot semble signifier «se changer, se transformer») - «*provisions*» (6, 14, 16, 50 - le mot, qu'on trouve aussi dans "Pilote de guerre", est employé pour désigner ce qui ailleurs est appelé «biens matériels», 63).

-Des inadvertisances souvent signalées ici par l'habituel «sic».

-Des tours archaïques : «*avare*» au sens de «rare» (50, 70, 73, 210) - «*avoir barre sur*» quelqu'un (108, 170) - «*obliger de*» (11, 95) - «*ils ne prirent point attention à moi*» (6) - «*infidèle de mourir*» (6) - «*Sache de Dieu, quand tu viens dans Son Temple, qu'il ne te juge plus, mais te reçoit*» (58) - «*Ils sont*

beaux en le diamant [...] les pierres sont belles en le temple [...] l'arbre est beau en le domaine [...] le fleuve est beau en l'empire.» (88) - «*Ni le tyran, ni l'usurier n'ont qualité pour absorber les hommes»* (90) - «*Il n'est point de toi de* faire quelque chose (96, 175) - «*Me suffit certes du cérémonial d'une fête»* (108) - l'emploi de «*consommer*» au sens de «mener une chose au terme de son accomplissement» (*«Ils consommaient donc les vieilles constructions»*, 64) - de «*connaître*» à la place de «*savoir*» (65, 66, 78, 80, 104, 122, 124, 147, 157, 161, 173, 174, 209, 215) - d'*«enseigner»* quelqu'un (157, 194, 219) - de «*renoncer*» qui est pronominal (60) ou devient transitif direct : «*ta fortune [...] la renoncer»* (190).

Sont systématiques :

- Les relances introduites par la conjonction «et».
- L'emploi de «*point*» à la place de «pas», à quelques exceptions près.
- L'emploi d'*«à cause que»* (60, 78, 150, 180, 191, 206, 208, 212, 219).

-L'emploi des relatifs «*lequel*», «*laquelle*», «*lesquels*», «*lesquelles*», à la place des formes plus simples, comme on le fait dans la langue juridique ou administrative ; ce qui ne va pas sans des maladresses : «*C'est toi, lequel me prétendais mépriser.»* (134).

-L'emploi de ce passé simple : «*churent»* (156) ; de l'imparfait du subjonctif : «*des gouverneurs et des généraux qui ne se pussent l'un l'autre tolérer»* (15) - «*tu n'eusses su me dire»* (21) - «*Il a bien fallu que je me sevrasse d'un commerce qui procure seul les plaisirs du cœur»* (219).

-L'antéposition du pronom personnel complément : «*ils me vinrent trouver»* (15) - «*des gouverneurs et des généraux qui ne se pussent l'un l'autre tolérer»* (15) - «*pour que tous les hommes s'y puissent rejoindre»* (17) - «*La nourriture qu'elle reçoit, elle la doit changer en grâce et en lumière.»* (23) - «*L'empire ne le peut point léser»* (55) - «*tu te peux installer»* (64) - le «*voyage qui te doit changer»* (68) - «*Les mots te doivent exprimer.»* (70) - «*ce poids de muscles nous peut écraser»* (78) - «*fontaines te puissent enchanter»* (81) - «*s'irait mêler à la glace»* (97) - «*je t'en voudrais consoler»* (108) - «*te puisse incendier»* (108) - «*te puisse prendre au cœur»* (108) - «*ce qui te peut faire mourir»* (122) - «*lequel me prétendais mépriser.»* (134) - «*tu me veux effacer le nez»* (134) - «*tu me peux dessiner un tapis bariolé»* (134) - «*tu me veux parler»* (136) - «*mon esprit le peut lire»* (142) - «*tu le prétends favoriser»* (145) - «*ne se point remarquer»* (146) - «*s'il te pouvait venir à l'idée»* (146) - «*ne la point entendre»* (150) - «*tu me puisses étonner [...] tu me puisses agiter»* (150) - «*Je m'irai soumettre»* (170) - «*on le prétend contredire»* (174) - «*La graine se pourrait contempler et se dire...»* (183) - «*le poème me peut émouvoir»* (183) - «*le mieux portant [...] s'ira, ce soir, si nul ne le retient, plonger dans la mer.»* (184) - «*Tu te veux considéré et honoré pour toi-même»* (188) - «*Je te veux sauver de la mort»* (194) - «*Me faut me la montrer»* (194) - «*tu leur veux fournir des esclaves»* (194) - «*Je m'irai, réfléchissant sur la vertu des relations entre les pierres...»* (206).

-Des ellipses : «*Me pardonne Dieu»* (32) - «*Avare non point celui qui ne se ruine pas en présents»* (63) - «*afin que crête d'étoiles ait pour toi sa pleine tentation»* (81) - «*Fidèle à toi-même n'est point difficile»* (108) - «*Ce même qui ne tremble pas»* (108) - «*Me suffit certes du cérémonial d'une fête»* (108) - «*il en fait armée et capitaines et infidélité à l'empire et dureté de la discipline et mort par la soif dans le désert»* (123) - «*Ne m'intéresse point de soumettre»* (142) - «*ils étaient chemin le plus court»* (157) - «*Me faut accepter l'arbre entier»* (180) - «*Ne faut pas que la mer dévore le navire»* (180) - «*Faut que je sois...»* (180) - «*N'est rien à espérer si te voilà aveugle»* (188) - «*Nage sans rivage et qui tourne en rond»* (188) - «*M'importe donc que ton Dieu...»* (190) - «*Sont venus tes historiens, tes logiciens et tes critiques. Ont considéré les matériaux et, de ne rien lire au travers, t'ont conseillé d'en jouir.»* (190) - «*Me vint donc de méditer»* (191) - «*Te suffit de te reculer et d'accélérer le pendule des jours»* (192) - «*Importe que le ciseleur cisèle l'argent sans se distraire»* (192) - «*N'en aimeront pas moins leurs planches et leurs clous [...] ceux qui...»* (192) - «*Point n'est surprenant que...»* (194) - «*Si alors je te veux sauver de la mort suffit que je t'invente un empire spirituel»* (194) - «*Me faut me la montrer»* (194) - «*Ne te suffit point de donner. Eût fallu bâtir celui qui reçoit.»* (194) - «*M'importe que tu juges...»* (201) - «*Car je vois conditions où ils voient litige»* (206) - «*Si je désire te gouverner [...] faut bien que je construise...»* (208) - «*Se peut que la maladie te tourmente [...] Se peut qu'à la façon d'une femme tu considères les secrets...»* (210) - «*Me revint voir ce prophète»* (211) - «*S'agit là du premier chaînon»* (219) - «*Mais ne faut pas non plus que...»* (219) - «*graine qui de la terre tire des branchages pour soleil»* (219).

-Des inversions : «Ne signifie rien pour lui le bonheur [...] non plus ne signifie rien l'intérêt» (68) - «Pour que soit un arbre fleuri» (80) - «Se brouillent quand l'usure les défait les pages du livre» (97) - «Tu la reconnaîtras cette pente qui va vers demain à ses effets irrésistibles.» (117) - «Je te montrerai un paysage qui te fera mon ami devenir.» (137) - «Les hommes les uns des autres différaient.» (147) - «Sont absolues les différences» (147) - «Me colonisait ce champ car je consentais au détour» (148) - «Pauvres je les ai toujours trouvés ceux qui ne savaient plus de quoi ils étaient solidaires.» (175) - «Me plaît le père qui, son fils ayant péché, s'en attribue à soi [redoublement inutile !] le déshonneur» (175) - «Peu riches en vérités sont tes joies tirées de tes digestions.» (184) - «Mélancolique j'étais car je me tourmentai à propos des hommes.» (184) - «Ceux-là ne savent point attendre [...] car leur est ennemi le temps qui répare le désir» (186) - «Point ne sont de la même essence l'acceptation du risque de mort et l'acceptation de la mort» (190) - «commenceront les bêtes de mettre en branle...» (215).

Ces formulations concourraient à l'emphase, à la solennité d'un style lourd et majestueux.

Il est caractérisé par d'amples phrases :

-«Car le pouvoir s'il est amour de la domination, je le juge ambition stupide. Mais s'il est acte de créateur et exercice de la création, s'il va contre la pente naturelle qui est que se mélangent les matériaux , que se fondent les glaciers en mare, que s'effritent les temples contre le temps, que se disperse en molle tiédeur la chaleur du soleil, que se brouillent quand l'usure les défait les pages du livre, que se confondent et s'abâtardissent les langages, que s'égalisent les puissances, que s'équilibrent les efforts et que toute construction née du nœud divin qui noue les choses se rompe en somme incohérente, alors ce pouvoir je le célèbre.» (96).

-«De même ceux-là qui d'avoir connu que les relations de mots contraignantes te soumettent à mon poème, que les structures contraignantes te soumettent à la sculpture de mon sculpteur, que les relations contraignantes entre les notes de la guitare te soumettent à l'émotion du guitariste, croyant que le pouvoir réside dans les mots du poème, les matériaux de la sculpture, les notes de la guitare, te les agitent dans un désordre inextricable et, de n'y point retrouver ce pouvoir, puisqu'il n'y réside point, exagèrent, pour se faire entendre, leur tintamarre, charriant au plus en toi l'émotion que tu tireras d'une pile de vaisselle qui se brise, laquelle d'abord est de qualité discutable, laquelle ensuite est de discutable pouvoir, et serait autrement efficace, te régissant, te gouvernant, te provoquant autrement mieux, si tu la tiraïs de la pesanteur de mon gendarme, quand il t'écrase l'orteil.» (209).

Les phrases sont si amples qu'elles restent parfois inachevées :

-«Sachant d'abord et avant tout que je n'atteindrai point ainsi une vérité absolue et démontrable et susceptible de convaincre mes adversaires, mais une image contenant un homme en puissance et favorisant ce qui de l'homme me paraît noble, en soumettant à ce principe tous les autres.» (142).

-«Mais le jeu de mes incidentes et les inflexions de mes verbes, et le souffle de mes périodes et l'action sur les compléments, et les échos et les retours, toute cette danse que tu danseras et qui, une fois dansée, aura charrié en l'autre ce que tu prétendais saisir.» (149).

La volonté de Saint-Exupéry d'écrire «un long poème en prose» se manifesta aussi par le recours à différents effets de style :

-Des accumulations :

-«La fête est couronnement des préparatifs de la fête, la fête est sommet de montagne après l'ascension, la fête est capture du diamant quand il est permis de le dégager de la terre, la fête est victoire couronnant la guerre, la fête est premier repas du malade dans le premier jour de sa guérison, la fête est promesse de l'amour quand elle baisse les yeux si tu lui parles...» (112).

-«Tu n'as rien à attendre d'une cathédrale sans architecture, d'une année sans fêtes, d'un visage sans proportions, d'une armée sans règlements, ni d'une patrie sans coutumes.» (125).

-«L'homme étant celui qui ne vaut que dans un champ de forces, l'homme étant celui qui ne communique qu'à travers les dieux qu'il se conçoit et qui gouvernent lui et les autres, l'homme étant celui qui ne trouve de joie qu'à s'échanger par sa création, l'homme étant celui qui ne meurt heureux que s'il se délègue, l'homme étant celui qu'épuisent les provisions, et pour qui est pathétique tout ensemble montré, l'homme étant celui qui cherche à connaître et s'enivre s'il trouve, l'homme étant aussi celui qui... » (141).

-«Le champ de forces qui te fonde et te fait ainsi te mouvoir et éprouvant et pensant et aimant et plaignant et haïssant de cette façon» (146).

-«J'étudiai donc les livres des princes, les ordonnances édictées aux empires, les rites des religions diverses, les cérémonials des funérailles, des mariages et des naissances, ceux de mon peuple et ceux des autres peuples, ceux du présent et ceux du passé.» (147).

-«Il ne s'agit ni de ton repas, ni de ta prière, ni de ton labour, ni de ton enfant, ni de ta fête auprès des tiens, ni de l'objet dont tu honores ta maison, car ils ne sont que conditions, voie et passage.» (192).

-«Chaque battement de ton cœur, chaque souffrance, chaque désir, chaque mélancolie du soir, chaque repas, chaque effort de travail, chaque sourire, chaque lassitude au fil des jours, chaque réveil, chaque douceur de t'endormir, ont sens du dieu qui se lit au travers.» (192).

-«Mais les pillards de caravanes puis les hasards de l'existence, et les guerres entre les empires et les tempêtes, et les naufrages, et les ruines, et les deuils, et les métiers pour vivre ballottèrent celui-là des années durant, comme un tonneau de mer, le repoussant de jardin en jardin, jusqu'aux confins du monde.» (219)

-Des antithèses et des paradoxes qui frisent parfois le sophisme :

-La litanie des «aspirations essentielles» (141) : «Celle de la liberté et celle de la discipline. Celle du pain pour les enfants et celle du sacrifice du pain. Celle de la science qui examine et celle du respect qui accepte et fonde. Celle des hiérarchies qui divinise et celle du partage qui distribue. Celle du temps qui permet la méditation et celle du travail qui remplit le temps. Celle de l'amour par l'esprit qui châtie la chair et grandit l'homme, et celle de la pitié qui panse la chair. Celle de l'avenir à construire et celle du passé à sauver. Celle de la guerre qui plante les graines, et celle de la paix qui les récolte.» (14).

-«La vertu c'est la perfection dans l'état d'homme et non l'absence de défauts. [...] Le vice n'est que puissance sans emploi.» (16).

-«Tu cherches la paix et la guerre, les règles du jeu pour jouir du jeu et la liberté pour jouir de toi-même. L'opulence pour t'en satisfaire et le sacrifice pour t'y trouver. La conquête des provisions pour la conquête et la jouissance des provisions pour les provisions. La sainteté pour la clarté de ton esprit et les victoires de la chair pour le luxe de ton intelligence et de tes sens. La ferveur de ton foyer et la ferveur dans l'évasion. La charité à l'égard des blessures, et la blessure de l'individu à l'égard de l'homme. L'amour construit dans la fidélité imposée, et la découverte de l'amour hors de la fidélité. L'égalité dans la justice, et l'inégalité dans l'ascension.» (21).

-«La prière est fertile autant que Dieu ne répond pas.» (50).

-À «un spectacle disparate de foire» est opposée «basilique construite» (96).

-«Je donne le gouvernement de l'empire à celui-là qui croit au diable. Car, depuis le temps qu'on le perfectionne, il débrouille assez bien l'obscur comportement des hommes. Mais certes le diable ne sert de rien pour expliquer des relations entre des lignes.» (104).

-«Qu'est-ce qu'un diamant s'il n'est point de gangue dure à creuser, et qui le cache? Qu'est-ce qu'un retour s'il n'est point d'absence. Qu'est-ce que la fidélité s'il n'est point de tentation?» (118).

-«Comme si équivalait à l'amour du cèdre la destruction de l'olivier. [...] Car vivifier le cèdre ce n'est point détruire l'olivier ni refuser l'odeur des roses.» (118).

-«Il ne me paraît point absurde de chercher dans la qualité de mes contraintes la qualité de ma liberté. / Comme dans la qualité du courage de l'homme en guerre, la qualité de son amour. / Comme dans la qualité de ses privations, la qualité de son luxe. / Comme dans la qualité de son acceptation de la mort, la qualité de ses joies dans la vie. / Comme dans la qualité de sa hiérarchie, la qualité de son égalité que je dirai alliance. / Comme dans la qualité de son refus des biens, la qualité de son

usage des mêmes biens. / Comme dans la qualité de sa soumission totale à l'empire, la qualité de sa dignité individuelle.» (145).

-«*Si je déroule un temps plus lent que celui qui mûrit ton seigle, et te fais ainsi vieux de mille années ou jeune d'une heure*» (202).

-«*Il en est de ma contrainte qui est condition de ma liberté, ou de mes règles contre l'amour qui sont conditions de l'amour ou de mon ennemi bien-aimé qui est condition de moi-même, car le navire n'aurait point de forme sans la mer.*» (206).

-«*Il est bon que la vertu soit offerte comme un état de perfection parfaitement souhaitable et réalisable. Et que soit conçu l'homme vertueux, bien qu'il ne puisse exister, d'abord parce que l'homme est infirme, ensuite parce que la perfection absolue, où qu'elle réside, entraîne la mort. Mais il est bon que la direction prenne figure de but.*» (211).

-«*Si j'ai versé le sang, c'est pour établir non ma dureté mais ma clémence.*» (211).

-Des hyperboles :

-«*Celui qui interroge, ce qu'il cherche d'abord c'est l'abîme.*» (2).

-«*Prête-moi un copeau [?] de ton manteau que j'y rassemble mes guerriers et mes laboureurs et mes savants et mes époux et mes épouses et jusqu'aux enfants qui pleurent...*» (15).

-Des juges «avaient condamné cent mille à mort» (42).

-«*Pour donner à la courtisane il faudrait être plus riche qu'un roi.*» (63).

-«*Dans ce puits sans fond, tu peux verser le chargement de mille caravanes d'or sans avoir commencé de donner.*» (63).

-«*Une seule pensée (si elle croît comme une herbe folle que nul ennemi n'équilibre), devient mensonge et dévore le monde.*» (70).

-La création d'*«une géométrie»* «*suscite l'armée de dix mille commentateurs.*» (78).

-«*On ne meurt point pour le signe mais pour la caution du signe. Laquelle impose, si tu veux l'exprimer ou commencer de l'exprimer, le poids des livres de toutes les bibliothèques de la terre.*» (81).

-La citadelle a «*des tours qui dominent les sables*» (90) dont «*la plus haute est trempée dans les étoiles*» (44).

-«*Un régicide*» ayant «*installé d'emblée dans l'éternité*» (1) le vieux Caïd, il «*devint montagne et barra l'horizon des hommes.*» (97).

-«*Le mot liberté sonnait plus pur que le clairon.*» (97).

-«*Bâtir des cachots pour y enfermer son peuple entier.*» (100).

-Le vieux Caïd dit à «*la sentinelle*» : «*Tout se noue en toi et s'y dénoue.*» (108).

-Entre deux amants, «*si l'un parle et si l'autre ferme les yeux, c'est l'univers qui va changer.*» (108).

-Est envisagé «*que le poème, par miracle, te puisse incendier.*» (108).

-Le «*sauvage*» auquel la «*culture*» est inoculée ne peut devenir qu'*«un détritus»*, tandis qu'*«il était grand et noble et pur dans l'ignorance»* (149 - on peut y voir la nette expression d'un véritable racisme !).

-Le puits d'El Ksour n'est qu'un «*trou d'aiguille.*» (156).

-La ville enfermée dans ses remparts est «*un monstre informulable qui ne possède rien en commun avec les peuplades de la terre.*» (157).

-«*La vaniteuse [...] est semblable à un four crématoire.*» (170 - c'était vraiment malvenu à cette époque !).

-Le vieux Caïd affirme : «*Me faut accepter [...] l'effort des dix mille mauvais sculpteurs, pour l'apparition d'un seul qui compte.*» (180).

-«*Je me fais blé au-delà du labour, homme au-delà de l'enfant, fontaine au-delà du désert, diamant au-delà de la sueur.*» (188).

-«*Sur le plateau désert entre le granit et les étoiles*», on découvre «*la jeune plante poussée [...] semblable à un réveil, et fragile et menacée, mais lourde d'un pouvoir qui se distribuera au long des siècles.*» (202).

-«*Dans la nécropole la plus morte, il est encore le veilleur de nuit qui déambule.*» (205).

-Le vieux Caïd aurait le «pouvoir de délivrer, rien qu'en soufflant sa graine, une forêt de cèdres victorieuse, mais non dans l'instant [ah ! tout de même !].» (208).

-Des maximes, des aphorismes, des formules lapidaires et définitives, des propositions courtes et denses, cherchant à dire le maximum en un minimum de mots :

-«L'absence d'une seule étoile suffit pour culbuter une caravane sur sa route aussi sûrement qu'une embuscade.» (1).

-«L'essentiel du cierge n'est point la cire qui laisse des traces, mais la lumière.» (1).

-«Le chagrin est toujours fait du temps qui coule et n'a point formé son fruit.» (6).

-«Vaine est l'illusion des sédentaires qui croient pouvoir habiter en paix leur demeure car toute demeure est menacée.» (7).

-«Le bonheur n'est que chaleur des actes et contentement de la création.» (7).

-«Quiconque abaisse, disait mon père, c'est qu'il est bas.» (8).

-«La guerre est chose difficile quand elle n'est plus pente naturelle ni expression d'un désir.» (15).

-«Il n'est ni sagesse, ni calcul, ni science de l'eau quand elle dissout les digues et engloutit les villes des hommes.» (15).

-«Quand la moisissure prend dans le blé, cherche-la en dehors du blé, change-le de grenier.» (15).

-«La vertu c'est la perfection dans l'état d'homme et non l'absence de défauts. [...] Le vice n'est que puissance sans emploi.» (16).

-«Il n'est de science que de ce qui se répète.» (20 - et les répétitions abondent!).

-«Il est vain et illusoire de s'occuper de l'avenir. La seule opération valable est d'exprimer le monde présent. Exprimer c'est bâtir avec le disparate présent le visage un [sic] qui le domine, c'est créer le silence avec les pierres.» (20).

-«D'autant plus durable l'arbre qu'il organisera mieux les sucs de la terre. D'autant plus durable ton empire qu'il absorbera mieux ce qui de toi se propose. Et vains sont les remparts de pierre quand ils ne sont plus qu'écaillles d'un mort.» (21).

-«Mauvais, quand le cœur l'emporte sur l'âme. Quand le sentiment l'emporte sur l'esprit.» (23).

-«Hors l'échange, il n'est que racornissement.» (25).

-«C'est de l'injustice du choix que naît la vie.» (28).

-«Il n'est point d'aventure si je ne m'y engage.» (31).

-«Toute dorure s'écaille.» (32).

-«Chacun [...] sauve sa forme et son essence car il est là un capital inestimable qu'il ne convient point d'abâtardir.» (32).

-«La seule estime qui vaille est l'estime d'un ennemi. Et l'estime des amis ne vaut que s'ils dominent leur reconnaissance et leurs remerciements et tous leurs mouvements vulgaires.» (32).

-«Ce sont les silex et les ronces qui nourrissent l'amour.» (50).

-«L'amour n'est par essence que soif d'amour.» (50).

-«Les autres pleines d'air ne créent que du vent.» (78).

-«On ne meurt point pour le signe mais pour la caution du signe.» (81).

-«Ta pyramide n'a point de sens si elle ne s'achève en Dieu.» (90).

-«Seul vaut ce qui a coûté du temps aux hommes, comme du temple.» (95).

-«Se trompent ceux-là qui cherchent à plaire. Et pour plaire se font malléables et ductiles. Et répondent d'avance aux désirs. Et trahissent en toute chose afin d'être comme on les souhaite.» (96).

-«Qui s'ennuie pense à manger.» (108 - une confidence?).

-«La fidélité c'est d'être fidèle à soi-même.» (108).

-«Qui aime le bien, est indulgent au mal.» «Qui aime la force, est indulgent à la faiblesse.» (118).

-«Plante au cœur d'un peuple l'amour du voilier et il te drainera toutes les ferveurs de ton territoire pour les changer en voiles.» (118).

-«Le disparu, si l'on vénère sa mémoire, est plus présent et plus puissant que le vivant.» (121).

-«Toute la vie est naissance. Et l'on s'adopte tel que l'on est.» (126).

- «Le regret de l'amour c'est toujours l'amour.» (126).
- «L'ennui [...] est basilique construite.» (126).
- «Il n'est ni amours ni haines qui se ressemblent.» (147 - assertion hautement contestable !).
- «Qui s'oppose à toi, t'ouvre le chemin de son cœur, comme à ton épée celui de sa chair et tu peux espérer le vaincre, l'aimer ou en mourir, mais que peux-tu contre qui t'ignore?» (157).
- «La vie est toujours en équilibre avec le monde.» (157).
- «Le cuir du caïman ne protège rien si la bête est morte.» (157- of course !).
- «Le rempart véritable est en toi.» (158).
- «Le lion est sans carapace mais son coup de patte va comme l'éclair.» (158).
- «Il n'est point de cathédrale sans cérémonial des pierres. / Et il n'est point d'amour sans cérémonial en vue de l'amour.» (170).
- «Tu es malheureux, faute d'agir car la marche seule est exaltante.» (174).
- «Le vase certes est le plus urgent, mais c'est la liqueur qui fait son prix.» (174).
- «Si tu cries fort, c'est que ton langage est insuffisant et que tu cherches à couvrir les voix des autres.» (174).
- «La colère ne rend pas aveugle : elle naît d'être aveugle.» (174).
- «Si tu refuses d'être responsable des défaites, tu ne le seras point des victoires.» (175).
- «Si la mer est condition du navire, il est cependant des navires qui sont dévorés par la mer.» (180).
- «Il n'est rien qui soit tien puisque tu mourras.» (184 - assertion hautement contestable !).
- «Car il n'est point de provisions et, qui cesse de croître, meurt.» (192).
- «Qui meurt de soif fait des pas de rêve vers les fontaines.» (199).
- «Celui-là qui se plaint que le monde lui a manqué, c'est qu'il a manqué au monde.» (200).
- «La conscience grossière exige beaucoup de bruit alors que les oreilles déjà sont informées.» (201 : curieuse déconnexion neurologique !).
- «Une guerre sans merci est condition de la paix, abandonnant sur le chemin des morts qui sont condition de la vie.» (206)
- «Te procure plus de joie de gravir le pic élevé que la colline ronde. De vaincre un adversaire qui te résiste, que tel benêt qui ne se défend point.» (211).
- «Le temple existe par chacune des pierres. » (175) - «Quand le temple est bâti, je vois le temple, non les pierres.» (213).

On trouve aussi d'assez plaisantes tautologies :

- «La paix, je ne puis l'établir que si je fonde la paix.» (17).
- «Pour que soit un arbre fleuri, il faut d'abord que soit un arbre et pour que soit un homme heureux, il faut d'abord que soit un homme.» (80).
- «Les hommes cherchent ce qu'ils cherchent et courrent ce qu'ils courrent» (80).
- «La vie, c'est ce qui est» (81).
- «Ce n'est point être libre que de n'être pas.» ((95)).
- Le vieux Caïd demande à son fils : «Ne ménage point tes critiques par crainte de me blesser dans ma vanité car il n'est point en moi de vanité.», et ajoute : «Il n'est point en moi de modestie.» (129).
- «La raison d'aimer, c'est l'amour» (137).

Surtout, dans "Citadelle", Saint-Exupéry, se tenant à mi-chemin entre l'expression de la pensée discursive et celle de l'imagination, préférant qualifier plutôt que nommer, fit éclater de nombreuses images. On peut distinguer :

Des comparaisons :

- Le sourire de la jeune captive «était vent sur une rivière, trace d'un songe, sillage d'un cygne» (1).
- Les chameliers, découvrant qu'un puits a disparu, sont, «autour de l'étroit orifice, comme autour du cordon ombilical rompu, hommes et bêtes s'étaient en vain agglutinés pour recevoir du ventre de la terre l'eau de leur sang.» (1).

-La caravane est «semblable à l'insecte épinglé vivant et qui, dans le tremblement de la mort, a répandu autour de lui la soie, le pollen et l'or de ses ailes» (1).

-La femme attachée nue dans le désert «tordait ses bras comme un sarment qui déjà craque dans l'incendie» (1).

-«Je rétabliss les hiérarchies là où les hommes se rassemblaient comme les eaux, une fois qu'elles se sont mêlées dans la mare» (3).

-Le jeune Caïd se promène «dans le delta du soir, où tout se défait.» (6).

-«Il arrive que Dieu, semblable au moissonneur, fauche des fleurs mêlées à l'orge mûre.» (6).

-Les hommes sont «comme enivrés par la liqueur du jour naissant» (7).

-«Les femmes aux longs voiles de couleur fuiront effrayées comme un troupeau de biches agiles.» (7).

-«Mon camp se fermait comme un poing.» (7).

-La citadelle est «irréductible comme une tour et permanente comme une étrave.» (7).

-«La racaille n'émergeait de ces profondeurs spongieuses que pour s'injurier d'une voix usée et sans colère véritable, à la façon des bulles molles qui éclatent, régulières, à la surface des marais.» (8).

-Les pauvres «mettent tout en commun» comme «les chacals autour d'une charogne» (8).

-«Les images meurent comme les plantes quand leur pouvoir s'est usé et qu'elles ne sont plus que matériaux morts près de se disperser, et humus pour plantes nouvelles.» (13).

-«Ces larmes du petit enfant, si elles t'émeuvent, sont lucarne ouverte sur la pleine mer.» (14).

-«La tour, la cité ou l'empire grandissent comme l'arbre.» (15).

-Le Caïd reproche à ses généraux : «Votre armée est semblable à une mer qui ne pèserait point contre sa digue. Vous êtes une pâte sans levain. Une terre sans graine. Une foule sans souhaits.» (15).

-«Le temple inutile [...] est semblable à un cellier du cœur.» (19).

-«La menace de mort devient port entrevu dans les eaux enfin calmes.» (19).

-«Il était deux ou trois cancers comme des cierges allumés.» (24).

-La souffrance du condamné à mort «allume cet incendie. Celui-là dans sa geôle est brandi comme un tison.» (28).

-Il y a la femme «dans mes bras absente comme un navire de haute mer.» (30).

-«Le silence de la machinerie des étoiles.» (30).

-«Nos rencontres étaient clefs de voûte.» (32).

-Le Caïd discutant avec son voisin, ils étaient «semblables à deux marées qui vont et viennent.» (32).

-Le voisin du Caïd, s'étant «endormi dans la pourpre du sable, avait ramené le sable sur lui comme un linceul digne de lui.» (32).

-Au Caïd «vint la consolation de vieillir», car, «sa vie, il la tient toute derrière lui comme le manteau défait qui ne tient plus que par un cordon» (45).

-Le Caïd vieillissant se voit «comme un arbre de la forêt sous la hache du bûcheron» (32), ne reconnaît rien «sur l'autre versant de [sa] montagne» (33), parle de son «corps qui craque comme une vieille écorce» (45), pense avoir «brisé [sa] dernière écorce.» (32).

-Les mensonges de la femme sont comme «ce travail du renard pris au piège qui se débat contre le piège. Ou de l'oiseau qui s'ensanglante à sa volière.» (40).

-Le Caïd voit «les lumières de [ses] demeures à la façon d'étoiles d'or.» (45).

-La cité devrait pouvoir «essayer dans le petit jour ses élytres pour le travail.» (45).

-«Le sourire» accordé au «chemineau» «est manteau tiède comme le soleil pour un aveugle.» (50).

-La pierre qui marque une sépulture est «rentrée en terre comme une vendange et redevenue pâte naturelle.» (65).

-Des prostituées sont capturées «comme on capture des insectes pour en étudier les mœurs.» (68).

-Elles sont «ces moisissures tristes d'un marais» revenant «au cloaque.» (68).

-Leur viennent des colères «comme à ces animaux retirés des rivages ces contractions qui les ferment longtemps encore sur eux-mêmes à l'heure des marées» (68), et elles sont alors «semblables à ces mères d'un enfant mort en qui remonte un lait qui ne servira point.» (68).

-Le fleuve a «poussé cette branche en avant, rectiligne, pour la poser sur la plaine comme un glaive.» (70).

-La danseuse rebelle devenait, aux yeux du Caïd, «tabernacle d'un diamant», était «semblable dans toutes les directions comme une gelée.» (70).

-Le Caïd se plaint : «Il est des visages faussement tourmentés dans la parade des sédentaires, mais ce sont couvercles de boîtes vides.» (70).

-«Ceux-là qui m'encensaient me faisaient triste et désert comme un puits vide.» (73).

-«La nuit coulait comme une outre pleine.» (73).

-«J'étais comme un habit dont l'homme s'est dévêtu. Défait et seul. J'étais pareil à une maison inhabitée. Et très exactement c'est la clef de voûte qui me manquait car rien de moi ne pouvait plus servir.» (83).

-Considéré comme une plante, «l'homme tint droit car il avait été taillé droit.» (97).

-«La rumeur d'un désert [...] te revient frapper comme la houle.» (108).

-«Comme le cri du canard sauvage qui émigre retentit dans tous les canards, je compris que le cri de l'homme avait ébranlé les autres hommes.» (156).

-Un «puits nous tenait comme un clou dans une aile.» (156).

-«Le fer de Dieu [...] nous marque comme des bêtes» (156).

-«Il en était de cette cité derrière ses remparts comme du caïman sous sa carapace qui ne daigne même pas pour toi sortir d'un songe.» (157).

-Elle n'avait pas subi «cette lessive de peuples [...] qui est glacier fondu en mare.» (157).

-La zone des «ossements» au pied des remparts était «semblable à la frange d'écume où se résout, le long d'une falaise, la houle que vague par vague délègue la mer.» (157).

-«L'enfant d'Ibrahim était comme l'abeille qui puise tout autour pour faire son miel.» (158).

-Son «sourire passait comme une occasion merveilleuse.» (158).

-«L'enfant d'Ibrahim» conduisait le vieillard «comme un jeune berger dans les invisibles prairies.» (158).

-Le vieux Caïd se voit «plus solitaire que le sanglier des cavernes, et plus immobile que l'arbre.» (180).

-Le travail du bagnard est «nage sans rivage et qui tourne en rond» (188).

-Il évoque «une île invisible encore, comme un panier d'épices, installe son marché sur la mer.» (201).

-Il indique : «Mon palais de midi était comme une ruche en sommeil, toute ralentie, à peine remuée par la courte agitation des capricieuses qui ne trouvent pas le repos, des oubliouses qui courrent à leur oubli, ou de l'éternel brouillon qui toujours te rajuste, te perfectionne et te démantibule quelque chose.» (205).

-«Tu sens comme un cordon ombilical, ton lien avec les choses.» (206).

-«Le soleil fait tourner le moulin chantant des fontaines.» (206).

-Le jeune Caïd, faisant des promesses de réalisations qui ne peuvent cependant pas avoir lieu aussitôt, se voit «telle harpe, prête à chanter.» (208).

- Le vieux Caïd pense que, dans l'empire, «tout est en place, comme le sont des fruits de couleur dans la corbeille.» (208).

-Est «impossible à effacer [...] la tache de sang du remords.» (208).

-«Celui-là qui croit trouver sa joie dans la richesse du tas d'objets» est «pareil à ces sauvages qui te démontent les matériaux du tambour, afin de capturer le bruit.» (209).

-Des métaphores dont il faut citer d'abord celles qui sont souvent reprises au fil du texte, y reviennent obsessivement :

-Celle de la graine (magnifiée aussi dans "Pilote de guerre"), de la semence, qui est d'abord potentialité d'une plante : «La graine se pourrait contempler et se dire : "Combien je suis belle et puissante et vigoureuse ! Je suis cèdre. Mieux encore, je suis cèdre dans son essence". / Mais je dis,

moi, qu'elle n'est rien encore. Elle est véhicule, voie et passage. Elle est opérateur. Qu'elle me fasse son opération ! Qu'elle conduise lentement la terre vers l'arbre. Qu'elle installe le cèdre pour la gloire de Dieu. Alors je la jugerai sur ses branchages.» (183) - «*Ainsi des sels minéraux appelés par la graine, ordonnés par la graine et qui deviennent, dans la dure écorce, remparts du cèdre.*» (158) - «*N'est rien la graine non exprimée qui prétend faire admirer l'arbre à l'ascension duquel elle ne s'est point employée.*» (183) - «*Lorsque midi brûle, la graine, fût-elle de cèdre, ne me verse point d'ombre.*» (183) - «*Ridicule est la graine qui se plaint de ce que la terre à travers elle se fasse salade plutôt que cèdre.*» (208) ; puis son rôle s'étend bien au-delà : le Caïd considérait que lui et ses compagnons étaient «*grains du même épis en vue du pain*» (73), recommandait : «*Laissez-vous être grain de blé pour l'hiver dans la grange, et y dormir*» (87), affirmait : «*Toute évidence forte est une graine dont tu pourrais tirer le monde. / Et c'est pourquoi j'ai dit qu'une fois semée la graine, point n'était besoin d'en tirer toi-même tes commentaires, de bâtir toi-même ton dogme et d'inventer toi-même tes moyens d'action. La graine prendra sur le terrain des hommes, et naîtront par milliers tes serviteurs.*» (136) - «*Si tu incrustes une semence dure et fermée dans une terre fertile, ce n'est point la terre qui, de l'entourer, assiège ta semence. Car ta semence quand elle craquera, sa graine établira son règne sur la terre.*» (157) - «*Le rempart du cèdre c'est le pouvoir même de sa graine, laquelle lui permettra de s'établir contre la tempête, la sécheresse et la rocallie. Et ensuite tu pourras bien l'expliquer par l'écorce mais l'écorce d'abord était fruit de la graine. Racines, écorce et feuillage sont graine qui s'est exprimée. Mais le germe de l'orge n'est que d'un faible pouvoir et l'orge oppose un rempart faible aux entreprises du temps.*» (157) - «*La cathédrale [...] est de l'architecte qui a livré sa graine, laquelle draine les pierres.*» (180) - «*Mon image, si elle est forte, se développera comme une graine*» (142) - «*La raison n'est plus efficace et il te faut une autre graine*» (142).

-Celle de l'arbre «qui était simple à l'origine puisque graine, laquelle graine n'était point un arbre en miniature, mais qui développa des branches et des racines quand il s'est étalé dans le temps» (136) ; qui «n'est point semence, puis tige, puis tronc flexible, puis bois mort. Il ne faut point le diviser pour le connaître.» (1) - «Pour créer l'arbre, tu as jeté d'abord la graine où il dormait. Il est venu d'en haut et non d'en bas.» (90) - «L'arbre, né aveugle, avait déroulé dans la nuit sa puissante musculature et tâtonné d'un mur à l'autre et titubé et le drame s'était imprimé dans ses torsades.» (10) - «L'arbre qui simplement, au cours du temps, change la rocallie en poignée de fleurs à graines qu'il livre au vent - et ainsi s'envole en lumière l'humus aveugle» (180) - «Tu n'as rien deviné de la joie si tu crois que l'arbre lui-même vit pour l'arbre qu'il est, enfermé dans sa graine. Il est source de graines ailées et se transforme et s'embellit de génération en génération. Il marche, non à ta façon, mais comme un incendie au gré des vents. Tu plantes un cèdre sur la montagne et voilà ta forêt qui lentement, au long des siècles, déambule. / Que croirait l'arbre de soi-même? Il se croirait racines, tronc et feuillages. Il croirait se servir en plantant ses racines, mais il n'est que voie et passage. La terre à travers lui se marie au miel du soleil, pousse des bourgeons, ouvre des fleurs, compose des graines, et la graine emporte la vie, comme un feu préparé mais invisible encore.» (192) - «Je ne connais rien qu'ascension de la terre dans le soleil» (192) - «Te suffit de te reculer et d'accélérer le pendule des jours pour voir de ta graine jaillir la flamme et de la flamme d'autres flammes et marcher ainsi l'incendie se dévêtant de ses dépouilles de bois consumé, car la forêt brûle en silence.» (192). Puis le rôle de l'arbre est étendu bien au-delà : ainsi, le Caïd, vieillissant, se voit comme «un arbre lourd de ses branches tout durci déjà de cornes et de rides, et déjà comme embaumé par le temps» (45), se voit atteint «de la faiblesse des arbres quand vente l'hiver» (213), émet cette prière : «Seigneur, rattachez-moi à l'arbre dont je suis.» (173) ; il édicte à son fils : «Je te veux d'un arbre et soumis à l'arbre. Je veux que ton orgueil loge dans l'arbre. Et ta vie, afin qu'elle prenne un sens.» (190) - «Tu es racine d'un arbre qui vit de toi. Tu es lié à l'arbre. Il est devenu ton devoir. Mais la racine dit : "J'ai trop expédié de sève !" L'arbre alors meurt. La racine peut-elle se flatter d'avoir droit à la reconnaissance du mort?» (196) - «Trop facile de te flatter des beaux et de renier les autres. Car ils sont aspects divers d'un même arbre. Trop facile de choisir les branches. Et de renier les autres branches.» (175) - On peut sentir «circuler la sève universelle qui fait durer les choses» (206). Enfin, le vieux géomètre se voit «comme un vieil arbre» et demande : «Laissez faire le bûcheron...» (126).

-Celle de l'arbre privilégié, du fait de «sa majesté» (194), qu'est le cèdre : «J'ai vu le cèdre ainsi s'établir parmi la rocallie et sauver de la destruction l'ampleur de ses branchages, car il n'est

point non plus de sommeil pour le cèdre qui combat nuit et jour dans sa propre épaisseur et s'alimente dans un univers ennemi des fermentes mêmes de sa destruction. Le cèdre se fonde dans chaque instant.» (7) - «Le cèdre aspire la rocallie pour la changer en cèdre» (7) - «Le cèdre, quand l'orage en brise les branches et que le vent de sable le racornit et qu'il cède au désert, ce n'est point que le sable soit devenu plus fort, mais que le cèdre a déjà renoncé et ouvert sa porte aux barbares.» (13 - la porte du cèdre?) - «Le cèdre, [...] c'est la perfection de la boue. C'est la boue devenue vertu.» (16) - Le «cèdre qui aspre la rocallie du désert, plonge des racines dans un sol où les sucs n'ont point de saveur, capture dans ses branches un soleil qui s'irait mêler à la glace et pourrir avec elle et qui, dans le désert, désormais immuable, où tout peu à peu s'est distribué, aplani et équilibré, commence de bâtir l'injustice de l'arbre qui transcende roc et rocallie, développe au soleil un temple, chante dans le vent comme une harpe et rétablit le mouvement dans l'immobile.» (97) - «Où vois-tu que le cèdre gagnerait à éviter le vent? Le vent le déchire mais le fonde.» (49) - il n'y a «rien du cèdre qui ressemble à la semence de cèdre» (150) - «Le rempart du cèdre c'est le pouvoir même sa graine, laquelle lui permettra de s'établir contre la tempête, la sécheresse et la rocallie.» (157) - «D'erreur en erreur se soulèvera la forêt de cèdres qui distribuera, les jours de grand vent, l'encens de ses oiseaux.» (9).

-Celle du «navire» (4, 5, 108, 161, 199 : «le navire gréé et lancé et joufflu de vent» ; qui, «d'avoir été longtemps maison à bâtir à l'étage des planches et des clous, devint, une fois gréé, marié pour la mer» (205). «Le navire n'aurait point de forme sans la mer» et «il ne s'agit point, pour le navire, de se faire indulgent aux assauts de la mer, ni pour la mer de se faire douce au navire, car, des premiers, ils sombreront, et des seconds, ils s'abâteront en bateaux plats pour laveuses de linge.» (206) - «On pourrait dire de la mer qu'elle est l'ennemie du navire, puisqu'elle est prête à l'absorber et puisque le navire est avant tout lutte contre elle, mais dont [sic] on peut dire aussi qu'elle est mur et limite et forme même du navire, puisque au cours des générations c'est la division des flots par l'étrave qui a peu à peu sculpté la carène» (108 - curieuse conception de la construction d'un navire !). Le voilier est «assemblage divers» (89). Le vieux Caïd critique «les esclaves qui, armés de leur marteau à clous, feignent d'avoir conçu et lancé le navire» (78). Il parle de «calfats» (5 - le mot est impropre !), du «cérémonial des voiles à hisser, des étoiles à lire et du pont à laver à grande eau» (201), du «chef de bord» qui «a passé la consigne à l'homme de barre, et l'homme de barre ramène Orion qui se promène dans la mûture là où il faut.» (161), de «l'épaisse nuit des navires qui déchargent leurs cargaisons de métaux précieux et d'ivoire» (108), d'*«un navire qui délivre, ayant accosté, sa cargaison, laquelle habille les quais du port de couleurs vivres, et en effet sont là les étoffes dorées et les épices rouges et vertes et les ivoires»* (215). Passant à la navigation, il signale le «vent dans la mûture» (30), la «danse du voilier sous sa cornette s'il lui faut user, pour gagner le port vers lequel il penche, et choisir dans le vent d'invisibles détours» (70). Un «pécheur» «n'était rien qu'une barque perdue au loin sur le calme de la mer.» (173).

Surtout, Saint-Exupéry fit de la construction du navire et de sa navigation un symbole de la conduite à avoir dans la vie : «On forgera des clous, on abattra des arbres, on observera les étoiles», mais, «myope et le nez contre, tu n'as point reconnu la construction d'un navire» (177) - «Qui saurait prévoir les hommes s'il ne sait assister au navire? [...] Et si j'ai connu l'architecte, tels matériaux du chantier, je connais vers quoi il penche, et qu'ils aborderont des îles lointaines.» (174) - «Le chemin et ses détours [...] est, non méandre stérile où tu t'ennuies, mais route vers la mer.» (192) - «Celui-là qui porte au cœur la vocation de la mer accepte de mourir d'un naufrage.» (108) - «Tu éprouves sur mer, selon les vents, le goût de l'amour, ou du repos, ou de la mort.» (201). Il recommande d'avoir «la démarche d'esprit du marin de mer» (202). Il est question de «celui qui sait, de trois cailloux, bâtir une flotte de guerre et la menacer d'une tempête.» (123). Est mentionné un «dieu des dieux qui est navire» (117). Éloigné de la mer, le vieux Caïd trouve cette consolation : «Si je me tourne vers les étoiles je ne regrette point la mer.» (201). Il s'écrie : «Citadelle ! Je t'ai donc bâtie comme un navire. Je t'ai clouée, gréée, puis lâchée dans le temps qui n'est plus qu'un vent favorable. / Navire des hommes, sans lequel ils manqueraient l'éternité ! / Mais je les connais, les menaces qui pèsent contre mon navire. Toujours tourmenté par la mer obscure du dehors. [...] C'est pourquoi je désire qu'ils épaulent solidement les maîtres couples du navire.» (4) - «Construction d'hommes. Car autour du navire il y a la nature aveugle, informulée encore et puissante. Et celui-là risque d'être exagérément

en repos qui oublie la puissance de la mer [...] la lourde épaule de la mer [...] Dieu pétrit la mer. Nous sommes perdus. J'entends craquer les maîtres couples du navire...» (5). Il se voit «comme le capitaine d'un navire en mer» (142), comme «navire dans le fleuve du temps» (161). Il envisage de «prendre les empires pour en faire un navire plus vaste qui absorbe en lui les navires et les emporte dans une direction qui sera une, nourrie de vents divers et qui varient, sans que varie le cap de l'étrave dans les étoiles.» (89). Il se moque du «gendarme» qui veut «bâtir le navire en s'efforçant de supprimer la mer.» (144).

-Celle de la montagne dont on peut changer, qu'on peut choisir (100), mais qu'il faut gravir «pour boire aux fontaines d'étoiles leur lait pur» (21), comme le Caïd l'indique à son fils : «Je désire que tu gravisses la montagne et t'élèves et te formes et souhaites marcher de l'avant à chaque heure.» (175), tandis que lui-même, vieillissant, se plaint : «Moi, si faible, accordant de l'importance à la trajectoire de ma destinée, quand elle n'en a point, mesurant l'empire à moi-même au lieu de me fondre dans l'empire, et découvrant que ma vie personnelle avait abouti à cette crête, comme un voyage.» (32), dit plus loin avoir «passé la crête» (213). Il peut arriver que «ceux-là qui ayant fait l'ascension de la montagne se penchent ensuite sur le cratère du volcan» où «le globe prépare ses éruptions» (26).

-Celle du «temple», «qui est sens des pierres» (124, 136, 170) : «La pierre n'a point d'espoir d'être autre chose que pierre. Mais de collaborer elle s'assemble et devient temple.» (87) - il est indiqué que les pierres qui «composent un temple» (89) «ne sont point libres» (97), que son «architecture» comporte «des maîtres couples, des piliers, des cintres et des contreforts pour la soutenir» (146) afin qu'il soit «pur de lignes» (191). D'autre part, on lit : «Mon empire est semblable à un temple» (9), le temple «est navire qui va quelque part» (65), il y a «un temple où la douleur due aux ulcères devient cantique et offrande, où la menace de mort devient port entrevu dans les eaux enfin calmes» (19).

-Celle de «la cathédrale» qui «est un certain arrangement de pierres toutes semblables mais distribuées selon des lignes de force dont la structure parle à l'esprit», car il y a «un cérémonial des pierres» (125).

-Celle de «la basilique» (96, 126, 150, 215).

-Celle de la «clef de voûte» (32, 39, 96, 123, 126, 215 où «la clef de voûte» est «les auges» apportées auprès du puits !)

-Celle de l'«archange» (8, 11, 45, 63, 79, 87, 142, 183, 188, 213, 219) qui est l'être humain idéal que le vieux Caïd veut produire. Il se voit, «enfin né de [lui-] même», se promener «en compagnie de cet archange qu'[il avait] tellement cherché.» (45).

On peut encore signaler d'autres métaphores :

-«L'ordre des empires était mère de leur gloire.» (65).

-«Les hommes rêvent confusément d'un clairon neuf qui les eût réveillés et les eût contraints de bâtir, [qui] soulève et fait surgir de toi plus grand que toi.» (97).

-Le Caïd se plaint d'avoir «retrouvé les hommes autour du veau d'or» (73), souvenir de la Bible ("Exode", 2, 2).

-Il entra en «vainqueur dans la ville, et la foule se répandit dans une saison d'oriflammes.» (73).

-Il se disait «berger, tabernacle» du «cantique» de ses sujets. (73).

-Il voulait «rentrer les moissons de l'esprit», «goûter le miel de la sagesse.» (78).

-Il pensait qu'il y a des «mots qui sont méduses sans vertèbres», une «gelée qui change de forme» (80) ; que les êtres complaisants et serviles sont des «méduses qui n'ont ni os ni forme» (96) ; il statuait : «Qu'ai-je affaire [sic] des méduses qui changent de forme.» (96) - «Je n'ai que faire des méduses qui changent de forme» (142).

-La justice est «montagne interdite et sanglante qui départage mal.» (100).

-La ville est «ce feu sous les cendres de la Voie Lactée.» (108).

-Le vieux Caïd vitupère : «Tu te trompes de mamelle quand tu tends tes bras [ne devrait-ce pas être plutôt la bouche?] vers l'objet alors que tu cherchais son sens.» (112).

-Le pigeon «s'huile les ailes de vent.» (117).

-La traversée du désert représente une épreuve difficile par laquelle il faut passer : «Pourquoi m'obligez-vous, Seigneur; à cette traversée de désert? Je peine parmi les ronces. Il suffit d'un signe de Vous pour que le désert se transfigure, et que le sable blond et l'horizon et le grand vent pacifique ne soient plus somme incohérente mais empire vaste où je m'exalte, et qu'ainsi je ne sache Vous lire à travers.» (121).

-Les vérités inaccessibles sont «ces puits ignorés.» (142).

-Il est dit à la femme digne d'amour : «Tu n'es que sentier vers les prairies au réveil du jour.» (170).

-«Peu m'importe de perpétuer l'espèce si elle ne transporte point ses bagages.» (174 - les «bagages» que sont les traditions, la culture !)

-«L'entrepôt» «n'est que véhicule, voie et passage» (180) - «des opulents de ventre» sont «voie, véhicule et charroi» (180) - «la graine» est «véhicule, voie et passage» (183) - «Le seul géomètre véritable» dit au vieux Caïd : «Tu es chemin, véhicule et charroi» (206) !

-L'expression «opulence ventrue» (180) désigne les riches.

- Le vieux Caïd, parlant de son fils, attend «l'instant où il brisera sa chrysalide», 205), déclare : «Je me méfie de la chenille qui se croit amoureuse des ailes. Celle-là n'ira point mourir à soi-même dans la chrysalide.» (210) - «Des paralysies de chrysalides sont condition des ailes.» (206).

-Le jeune Caïd ne peut empêcher «que n'existent point les porteurs de chancre.» (208).

-«Je ne suis point mur mais opération de graine qui de la terre tire des branchages pour soleil.» (219).

Des personnifications :

-Le soleil «trônaît [...] comme l'enfant parmi les jouets qu'il a détruits.» (1).

-«La terre recommençait de vivre et de se pétrir», «les montagnes balbutient.» (5).

-«Les sables du Sud préparent éternellement dans leur misère créatrice les tribus vivantes» (6).

-«D'erreur en erreur se soulèvera la forêt de cèdres qui distribuera, les jours de grand vent, l'encens de ses oiseaux.» (9).

-«Le cèdre a déjà renoncé et ouvert sa porte aux barbares.» (13).

-«ces herbes s'entre-dévorent» (13) - «les herbes diverses se haïssent et se mangent entre elles» (15).

-«Les mots se turent la langue.» (118, 123, 145, 174, 213) - «Si le mot lève la tête au milieu de ta phrase, coupe-lui la tête.» (136).

-Sous les coups du bûcheron, «la majesté de l'arbre commence de se prosterner.» (117).

-«Les remparts» d'une ville «parurent si visiblement tourner le dos» (157).

-«Il se développe dans la pâtre à pain une musculature de racines. Le pain s'empare de la pâtre comme un arbre de la terre.» (174).

-«La graine se pourrait contempler et se dire : "Combien je suis belle et puissante et vigoureuse ! Je suis cèdre. Mieux encore, je suis cèdre dans son essence".» (183).

-«Que croirait l'arbre de soi-même ? Il se croirait racines, tronc et feuillages. Il croirait se servir en plantant ses racines.» (192).

-«La racine dit : "J'ai trop expédié de sève !"» (196).

-«Telle montagne [...] refuse, ici, avec le calme d'une paume, les tribus qui remontent du désert. » (208).

Saint-Exupéry ayant joué du contraste entre les deux pôles de son style : le pôle lyrique et le pôle abstrait (amplement commenté plus loin), on admire de belles envolées lyriques :

-«Les chameliers, lorsqu'ils s'égarrent, s'ils se prennent à ce piège qui n'a jamais rendu son bien, ne le reconnaissent pas d'abord, car rien ne le distingue, et ils y traînent, comme une ombre au soleil, le fantôme de leur présence. Collés à cette glu de lumière ils croient marcher, engloutis déjà dans l'éternité ils croient vivre. Ils poussent en avant leur caravane là où nul effort ne prévaut contre l'inertie de l'étendue. Marchant sur un puits qui n'existe pas, ils se réjouissent de la fraîcheur du crépuscule, quand désormais elle n'est plus qu'inutile sursis. Ils se plaignent peut-être, ô naïfs, de la lenteur des nuits, quand les nuits bientôt passeront sur eux comme battements de paupières.» (1).

-«Une jeune femme» fut condamnée «à se dévêtrir au soleil de sa tendre écorce de chair. [...] Comme nous voyagions, le jour entier passa sur elle, et le soleil but son sang tiède, sa salive et la sueur de ses aisselles. But dans ses yeux l'eau de lumière. La nuit tombait et sa courte miséricorde quand nous parvîmes, mon père et moi, au seuil du plateau interdit où, émergeant blanche et nue de l'assise du roc, plus fragile qu'une tige nourrie d'humidité mais désormais tranchée d'avec les provisions d'eaux lourdes qui font dans la terre leur silence épais, tordant ses bras comme un sarment qui déjà craque dans l'incendie, elle criait vers la pitié de Dieu.» (1).

-«Alors commence l'agonie qui n'est plus que le balancement d'une conscience tour à tour vidée puis remplie par les marées de la mémoire... Elles vont et viennent comme le flux et le reflux, rapportant comme elles les avaient emportés, toutes les provisions d'images, tous les coquillages du souvenir, toutes les conques de toutes les voix entendues. Elles remontent, elles baignent à nouveau les algues du cœur et voilà toutes les tendresses ranimées. Mais l'équinoxe prépare son reflux décisif, le cœur se vide, la marée et ses provisions rentrent en Dieu. J'ai vu des hommes fuir la mort, saisis d'avance par la confrontation. Mais celui-là qui meurt, détrompez-vous, je ne l'ai jamais vu s'épouvanter.» (1).

-Une «jeune fille poignardée» et portée dans «des bras noueux» est «toute défaite et abandonnée comme une charge de roses, doucement endormie par un éclair d'acier, et presque souriante d'appuyer son front blanc sur l'épaule ailée de la mort.» (45).

-«La fête est sommet de montagne après l'ascension, la fête est capture du diamant quand il est permis de le dégager de la terre, la fête est victoire couronnant la guerre, la fête est premier repas du malade dans le premier jour de sa guérison, la fête est promesse de l'amour quand elle baisse les yeux si tu lui parles...» (112).

-«Ah ! d'avoir une fois goûté l'eau du puits d'El Ksour ! Me suffit certes du cérémonial d'une fête pour qu'une fontaine me soit cantique.» (156).

-Un soldat «pleurait un ciel déshabillé de ses oiseaux.» (156).

-«Les corbeaux, loin de s'éloigner, agitèrent longtemps sur nos fronts leur tourbillon de cendre noire.» (156)

-Le Caïd vieillissant s'attendrit sur le cours de sa vie : «A passé sur toi cet éclairage du matin, de midi et du soir comme l'heure de la couvée, faisant quelque peu progresser les choses. Puis l'élan silencieux de la nuit après le coup de pouce du soleil. Nuit bien huilée et livrée aux songes car seuls se perpétuent les travaux qui se font tout seuls [liaison des idées?], nuit livrée aux servantes car le maître est allé dormir. Nuit pour la réparation des fautes, car leur effet en est reporté au jour. [...] Nuit des grappes qui attendent la vendange, réservées par la nuit, nuit des moissons en sursis. Nuit des ennemis cernés dont je ne prendrai livraison qu'au jour. [...] Mais nuit aussi où l'on peut tricher [...] Nuit des grands cris qui retentissent. Nuit de l'écueil pour le navire. Nuit des visitations et des prodiges. Nuit des réveils de Dieu - le voleur - car celle-là que tu aimais tu peux bien l'attendre au réveil ! / Nuit où l'on entend craquer les vertèbres. Nuit dont j'ai toujours entendu craquer les vertèbres comme de l'ange ignoré que je sens épars dans mon peuple et qu'il s'agit un jour de délivrer. / Nuit des semences reçues / Nuit de la patience de Dieu.» (161).

-«Les fleurs valent pour les yeux. Mais les plus belles sont celles dont j'ai fleuri la mer pour honorer des morts. Et nul jamais ne les contemplera.» (196).

-«Au crépuscule des batailles perdues, comme des rébellions, chaque fois que je me suis découvert impuissant, et comme enfermé en moi-même, faute de pouvoir agir, selon ma volonté, sur mes troupes en vrac que ma parole n'atteignait plus, sur mes généraux séditieux qui s'inventaient des empereurs, sur les prophètes déments qui nouaient des grappes de fidèles en poings aveugles, j'ai connu alors la tentation de l'homme de colère.» (208).

Le style se fait parfois incantatoire, en particulier dans des prières :

-La "Prière de la solitude" (124) où c'est une femme qui parle : : «Ayez pitié de moi, Seigneur, car me pèse ma solitude. Il n'est rien que j'attende. Me voici dans cette chambre où rien ne me parle. Et cependant ce ne sont point des présences que je sollicite, me découvrant plus perdue encore si je m'enfonce dans la foule. Mais telle autre qui me ressemble seule aussi dans une chambre semblable voici cependant qu'elle se trouve comblée si ceux de sa tendresse vaquent ailleurs dans la maison.

Elle ne les entend ni ne les voit. Elle n'en reçoit rien dans l'instant. Mais il lui suffit pour être heureuse de connaître que sa maison est habitée. / Seigneur, je ne réclame rien non plus qui soit à voir ou à entendre. Vos miracles ne sont point pour les sens. Mais il vous suffit pour me guérir de m'éclairer l'esprit sur ma demeure... / Le voyageur dans son désert, s'il est, Seigneur, d'une maison habitée, malgré qu'il la sache aux confins du monde, il s'en réjouit. Nulle distance ne l'empêche d'en être nourri, et s'il meurt, il meurt dans l'amour... Je ne demande donc même pas, Seigneur, que ma demeure me soit prochaine. / Le promeneur qui dans la foule a été frappé par un visage, le voilà qui se transfigure, même si le visage n'est point pour lui. Ainsi de ce soldat amoureux de la reine. Il devient soldat d'une reine. Je ne demande donc même pas, Seigneur, que cette demeure me soit promise. / Au large des mers il est des destinées brûlantes vouées à une île qui n'existe pas. Ils chantent, ceux du navire, le cantique de l'île et s'en trouvent heureux. Ce n'est point l'île qui les comble mais le cantique. Je ne demande donc même pas, Seigneur, que cette demeure soit quelque part... / La solitude, Seigneur, n'est fruit que de l'esprit s'il est infirme. Il n'habite qu'une patrie, laquelle est sens des choses. Ainsi le temple quand il est sens des pierres. Il n'a d'ailes que pour cet espace. Il ne se réjouit point des objets mais du seul visage qu'on lit au travers et qui les noue. Faites simplement que j'apprenne à lire. / Alors, Seigneur, c'en sera fini de ma solitude.»

-Les prières que le vieux Caïd «adresse à Dieu» en 208 et 213.

On peut voir un véritable poème en prose dans ce passage : «*J'écrirai un hymne au silence. Toi, musicien des fruits. Toi, habitant des caves, des celliers et des granges. Toi, vase de miel de la diligence des abeilles. Toi, repas de la mer sur sa plénitude. / Toi, dans lequel, du haut des montagnes, j'enferme la ville. Ses charrois tus, ses cris et sonorité de ses enclumes. Déjà toutes ces choses dans le vase du soir sont suspendues. Vigilance de Dieu sur notre fièvre, manteau de Dieu sur l'agitation des hommes. / Silence des femmes qui ne sont plus que chair où mûrit le fruit. Silence des femmes sous la réserve de leurs seins lourds. Silence des femmes qui est silence de toutes les vanités du jour et de la vie qui est gerbe de jours. Silence des femmes qui est sanctuaire et perpétuellement. Silence où se joue vers demain la seule course qui aille quelque part. Elle entend l'enfant qui lui craque au ventre. Silence, dépositaire où j'ai tout enfermé de mon honneur et de mon sang. / Silence de l'homme qui s'accoude et qui réfléchit et reçoit désormais sans dépense et fabrique le suc des pensées. Silence qui lui permet de connaître et qui lui permet d'ignorer, car il est bon quelquefois qu'il ignore. Silence qui est refus des vers, des parasites, et des herbes contraires. Silence qui te protège dans le déroulement de tes pensées. / Silence des pensées elles-mêmes. Repos des abeilles car le miel est fait et ne doit plus être que trésor enfoui. Et qui mûrit. Silence des pensées qui préparent leurs ailes car il est mauvais que tu t'agites dans ton esprit ou dans ton cœur. / Silence du cœur. Silence des sens. Silence des mots intérieurs, car il est bon que tu retrouves Dieu qui est silence dans l'éternel. Tout ayant été dit, tout ayant été fait. / Silence de Dieu comme le sommeil du berger, car il n'est point de sommeil plus doux, malgré que semblent menacés les agneaux des brebis, quand il n'est plus ni berger ni troupeau, car qui saurait les distinguer l'un de l'autre sous les étoiles quand tout est sommeil, quand tout est sommeil de laine?» (39).*

Si Saint-Exupéry aligna essentiellement des discours, il donna aussi des récits de songes (73) et, surtout, des histoires (ou fables, paraboles, apologues...) qui, elles, s'ancrent dans la réalité et même la banalité quotidienne, l'exotisme créant cependant une part d'insolite, d'extravagance :

- Celle des «mendiants» affligés d'«ulcères» mais «dрапés dans leur mal, glorieux et vains» (1).
- Celle de la «jeune femme» condamnée et exposée nue au soleil (1).
- Celle du «pèlerinage [...] à bord d'un vaisseau de haute mer» et de la relation (tout à fait à la façon de Giono dans "Colline") d'un jour où «la terre recommençait de vivre et de se pétrir» (5).
- Celle de la «princesse qui était laveuse de linge» (8).
- Celle de celui qui «capturait un renard des sables encore jeune [...] ou des gazelles», qui «tendait des morceaux de viande» aux «jeunes renards des sables qui tremblaient, mordaient et [lui] arrachaient la viande pour l'emporter dans leur tanière» (40) ; qui voyait le renard s'échapper et se disait : «Il faut trop de patience [...] non pour le prendre mais pour l'aimer» (10).
- Celle des «réfugiés berbères» (11 et 12) que le vieux Caïd traite durement.

- Celle de la «jeune fille poignardée» et «portée dans les bras» (45).
- Celle de la danseuse rebelle qui «rencontre des lignes de force», qui «se fit pathétique», qui «n'est qu'une contrée vide», dont «la danse est lutte contre l'ange [...] guerre, séduction, assassinat et repentir» (70).
- Celle de l'homme qui «marcha jusqu'à la falaise qui était verticale et se laissa choir» (78).
- Celle de «l'alchimiste qui étudiait les mystères de la vie» (78).
- Celle de ceux qui furent «condamnés à extraire les diamants», qui «devenaient diamants et lumière», mais «se révoltèrent», «s'estimèrent comme but et comme fin», «massacrèrent les princes», «écrasèrent en poudre les diamants pour les partager entre eux», se crurent «enrichis» mais étaient «dépossédés de leur part divine» (88) ; on peut y voir une caricature des révolutionnaires marxistes.
- Celle du «diamant» qui «est fruit de la sueur d'un peuple», «étoile réveillée de la terre» ; qu'il ne faut pas «enfermer dans un musée» où «il ne servira de rien dans l'instant à personne, sauf à quelques oisifs stupides, et n'ennoblira qu'un gardien grossier et lourd» ; dont «découle» «la gloire» de l'empire (95) - «ces diamants qui deviendront enfin lumière après cette mue silencieuse dans les entrailles du globe. (Car venus du soleil, puis devenus fougères, puis nuit opaque, les voilà redevenus lumière)» (112).
- Celle de «la sentinelle endormie» et condamnée à mort (108).
- Celle du «soldat qui n'avait vécu que de soleil et de sable» et «voulait mourir parce qu'il avait entendu chanter la légende d'un pays du Nord», «parce qu'on lui avait dit qu'étaient menacées quelque part par quelque conquête une certaine odeur de cire et une certaine couleur des yeux» (122). Cette énigmatique «odeur de cire» réapparaît en 123 : «Tu es enrichie, toi aussi, de ce qu'il existe quelque part une odeur de cire. Même si tu n'espères point la goûter jamais» - «L'odeur de cire est vraie pour tous» ; et, en 183, il est question «de la brûlure de cœur que ceux du Nord tirent une fois l'an d'un mélange de résine, de bois verni et de cire chaude» (183) ; par ces allusions, Saint-Exupéry semble dénoncer le colonialisme ; mais on se demande en quoi l'évocation de la nuit de Noël peut faire naître le sentiment d'une menace !
- Celle de «la mort du seul géomètre véritable» (126).
- Celle du «sauvage» que l'inoculation de la «culture» ne fait qu'«abâtar dir» (149).
- Celle du «barbare» qui «fit irruption face à la reine», et voulait l'«étonner» (157), histoire difficile à suivre tant elle est interrompue par différentes digressions, avant de n'être pas terminée !
- Celle du «marchand vigoureux» et du «bossu chétif», histoire qui tendrait à prouver «que le jeu est plus fort que l'objet du jeu» (157).
- Celle de «l'enfant d'Ibrahim» conduisant un vieil homme, soutenu par «une ville entière» et marchant contre un «géant» (158).
- Celle du «tachu», «boiteux» qui est «bigle de jambes» (199).
- Celle de la femme qui connaissait «l'art du sourire» et dont parle «le seul géomètre véritable» (206).
- Celle de «tels camarades qui s'aimaient» mais qu'«un malentendu absurde a brouillé» (206).
- Celle des «deux jardiniers amis», qui «s'échangeaient», qui étaient «heureux», qui «célèbrent» Dieu sans que soit indiqué de quelle façon (219).

* * *

Si "Citadelle" fut voulu biblique et si le livre l'est dans bien de ses aspects, on constate aussi que, curieusement, le ton est parfois familier par :

- L'emploi :
 - de mots de la langue populaire : «bazar» (117, 149, 150) - «benêt» (211) - «brouillon» (205) - «cogner» (50, 208, 212) - «se débrouiller» (101) - «se décortiquer» (190) - «écervelée» (212) - «empilage» (170, 191) - «en vrac» (21, 208) - «fête foraine» (108) - «fumier» (11, 80, 212) - «guignol» (théâtre de marionnettes né à Lyon, ville natale de Saint-Exupéry !) : le «guignol des apparitions d'archanges» (219), qui «est de mauvais guignol» (142) - «mangeaille» (194) - «racaille» (8, 30) - «ateliers dans l'étable et, réduits au rôle de bétail, sont prêts pour l'esclavage.» (7) - «rebrasser» (112) ;

-d'expressions populaires : «*Les mots se tirent la langue*» (118, 123, 145, 213 - ce comportement qui est une marque de mépris) ; «*je t'enfoncerai le nez dans ta propre crasse*» (150).

-de mots improprels comme «*soufflerie*» employé pour désigner le fait de «*jouer du clairon*» (157) ;

-de mots inventés : «*désenseveli*» (188, 199) - «*mirlitonnerie*» (208 - le mirliton est un objet d'amusement, un serpentin qui se déroule sous l'effet du souffle en émettant un son nasillard) - «*tachu*» (199) ;

-de pronoms personnels compléments qui ne sont que des explétifs d'insistance ; celui de la première personne du singulier: «*J'ai le cœur qui me bat d'amour*» (108) - «*Tu prétends me les augmenter en les engrasant*» (194) - «*Quelle étape me vas-tu choisir pour la faire aboutissement?*» (192) ; surtout celui de la deuxième personne du singulier : «*Ils te regardent ton cérémonial*» (147) - «*Celui-là qui danse et déclame dans la solitude je te l'entoure*» (157) - «*Les soldats qui te font tournoyer leurs sabres*» (158) - «*Il te l'ouvre en deux*» (158) - «*L'on te l'enveloppait et te le berçait et te l'éventait*» (158) - «*Je t'ai parlé du boulanger qui te pétrit la pâte à pain.*» (174) - «*Les noeuds te sont longs à nouer*» (175) - «*L'eau tirée du ventre de la terre qui te miroitait une fois au soleil*» (175) - «*Ils te montent au hasard leurs éructations en poèmes.*» (183) - «*Les acclamations te sont vaines.*» (184) - «*Je te veux soldat fertile pour l'empire*» (190) - «*Je te veux d'un arbre*» (190) - «*L'éternel brouillon qui [...] te démantibule quelque chose.*» (205) - «*Ils te vont flânant*» (206) ;

-ce changement qui se produit dans l'apologue de «*l'enfant d'Ibrahim*» : il est d'abord question du «vieillard» à la troisième personne, puis il se trouve interpellé directement et sans aménité (!) : «*Et toi, vieux bétail, il te conduisait comme un jeune berger dans les invisibles prairies.*» (158).

-Des touches d'humour :

-Le vieux Caïd mentionne la secte «*des hommes qui portent un grain de beauté sur la tempe gauche*» dont il faudrait «*purger l'empire*», et «*plus dangereuse encore est la secte de ceux qui portent un grain de beauté sur la tempe droite*» (212).

-De la part de celui qui fait dire à son personnage : «*Je hais l'ironie qui n'est point de l'homme mais du cancre*» (3,108) - «*L'ironie est du cancre*» (25), des accès de lourde moquerie à l'égard de :

-«*le ministre opulent du ventre et lourd de paupières*» (175), avec insistance, en 180, sur «*l'opulence ventrue*», sur les «*opulents de ventre qui [...] dévorent le peuple pour le seul plaisir de leur digestion*» ;

-les généraux qui «*sont sonores*» (212), font preuve d'une «*solide stupidité*» (13, 15, 16, 17), sont «*solidement plantés dans leur stupidité*» (20) ;

-les «*géomètres*», les «*logiciens*», les «*historiens*» et les «*critiques*» qui sont eux aussi «*stupides*» (15, 20, 78 où on lit cette maladroite plaisanterie : «*Me vinrent donc, pour me faire des observations, non les géomètres de mon empire qui se réduisaient d'ailleurs à un seul, et qui, de surcroît, était mort, mais une délégation des commentateurs des géomètres, lesquels commentateurs étaient dix mille*») ;

-les gendarmes «*lesquels sont vides de cervelle*» (212), qui «*aiment leur métier, lequel n'est point d'absoudre*» (212) ; qui, étant «*nés pour cogner, s'étiolent s'ils manquent d'aliments*» (212) ; qui «*peuvent cogner sans comprendre*», tandis que «*la seule poésie qui te pourra tirer encore un mouvement de plainte sera celle de l'énorme chaussure cloutée de mon gendarme*» (208) ;

-les «*égoutiers*» à «*la grossièreté malodorante*» (180), à «*la mauvaise odeur*» (180), dont «*tu ignores les travaux grossiers [...] bien que tu les acceptes comme nécessaires*» (157) pour le «*lustrage [sic] de la ville*» (180) ;

-«*le prophète bigle*» (194) qui est encore épingle en 208 : «*Le bigle a souri à la jeune fille. Elle s'est retournée vers ceux qui plantent droit leur regard. Et le bigle va racontant que ceux dont le regard est droit corrompent les jeunes filles*», tandis qu'on avait lu auparavant : «*Car qui est bigle crée des bigles.*» (78). Cette allusion au fort strabisme exotropique de l'œil droit dont était affecté Jean-Paul Sartre est d'une indigne mesquinerie !

* * *

Les maladresses sont nombreuses. On s'étonne de ces formulations :

- «Le navire retombait comme en soi-même, pesant à se rompre...» (5).
- «Tu ne peux partager l'homme» (9) au sens de «diviser».
- «Je dis que l'arbre est ordre. Mais cet ordre ici c'est unité [sic] qui domine le disparate. [...] Mon ordre c'est l'universelle collaboration de tous à travers l'un.» (22).
- «Ce litige dominant d'admirer pour moi l'homme soumis et l'homme irréductible.» (30).
- «L'impénétrable de l'homme» (42).
- «Seule a abouti à la gloire la colonne de temple qui est née à travers vingt générations de son usure contre les hommes.» (49).
- «L'apprentissage de l'amour tu ne le fais que dans les vacances de l'amour.» (50).
- «L'ordre des empires était mère de leur gloire.» (65).
- «Mais ceux qui disent à leurs élèves : "Voyez cette grande œuvre et l'ordre qu'elle montre. Fabriquez-moi d'abord un ordre, ainsi votre œuvre sera grande ", quand l'œuvre alors sera squelette sans vie et détritus de musée.» (65).
- «Les hommes d'armes avec leurs madrépores aveuglés par la lumière dure du poste de garde.» (68).
- «Si tu me [sic] reproches à l'opulent de ventre d'être dix fois contre une de goût vulgaire...» (180).
- Les esclaves, «il n'est point de fouet pour les accélérer.» (78) - on peut «accélérer le pendule des jours.» (192).
- «Tu n'as point de langage pour me dire ce vers quoi s'efforcent les hommes. [...] Et tu uses de vases trop maigres, tels que la folie ou le bonheur, dans l'espoir vain d'y enfermer la vie.» (80).
- «Il n'est point langage ou acte mais deux aspects du même Dieu. C'est pourquoi je dis prière le labeur, et labour, la méditation.» (81).
- «Le langage est de l'échelle de l'arbre.» (87).
- «Si stupide est le vent des paroles que vous parlez de tyrannie si vous êtes ascension d'un arbre.» (97).
- «Je ne fonde pas l'unité de l'empire sur ce que tu ressembles à ton voisin.» (97).
- «Ton idée préconçue est mauvais point de vue pour juger des hommes.» (100).
- «Il est de chacun de...» (100) - «Il est du style de...» (101) - «Il est de mon esprit de...» (142) - «Il est de mon rôle de...» (219) - «Il est de Ta décision de....» (219).
- «Je veux que ton souvenir forme un appel de chaque instant.» (108).
- «Dans le quartier réservé de la ville sont des filles semblables d'apparence, mais changement du sens et de la couleur de toute chose.» (108).
- «Ton réveil devenu héritage rendu.» (108).
- «Il préfère sa propre destruction à la destruction de ce en quoi il s'échange et dont en retour il reçoit son allaitement.» (108).
- «La fertilité du navire est qu'il devienne amour des clous pour le cloutier.» (117).
- «Tu veux, toi, présider aux naissances des voiles en pourchassant, et en dénonçant et en exterminant des hérétiques.» (118).
- «Il est un cérémonial du visage.» (125).
- «L'objet lui-même est cérémonial de ses parties. [...] J'ai dénommé pierre un certain cérémonial de la poussière dont elle est composée. [...] Pourquoi l'année serait-elle moins vraie que la pierre?» (125).
- «Le retour du frère doit être d'un temple qui s'embellit, et la mort du frère un éboulement dans le temple.» (125).
- «Je dis d'une image, si elle est image véritable, qu'elle est une civilisation où je t'enferme. Et tu ne sais point me circonscrire ce qu'elle régit.» (136).
- «Si je dis : "soldat d'une reine", certes il ne s'agit ni de l'armée ni du pouvoir mais de l'amour.» (136).
- Ceux qui jeûnent «se sauveront de devenir trop gras.» (139).
- L'«image» «est capitale à choisir.» (142).
- «Mon visage peut coexister à tous les autres.» (142).
- «On a déformé et dévié la jarre essentielle de sa maison.» (146).

- «Tu ne conçois point la menace qui pèse sur toi car tu ne vois dans l'œuvre de l'autre que l'effet d'un égarement passager et tu ne comprends pas que menace, pour l'éternité, de s'engloutir un homme qui jamais ne renaîtra.» (146).
- «J'ai bien connu, tout au long de ma vie, que les hommes les uns des autres différaient, bien que les différences te soient invisibles d'abord et non exprimables en conservant [en conversant?], puisque tu te sers d'un interprète.» (147).
- «Ainsi amour, justice ou jalousie se trouvant être traduits pour toi par jalousie, justice et amour, tu t'extasieras sur vos ressemblances, bien que le contenu des mots ne soit point le même.» (147).
- «J'ai connu ceux-là qui se jugeaient selon leur poids d'or dans leurs caves, ce qui te semble avarice sordide, tant que tu n'as point découvert des autres qu'ils éprouvent les mêmes sentiments d'orgueil et se jugent avec une complaisance satisfaite s'ils ont roulé des pierres inutiles sur la montagne.» (147).
- «Il n'est point de déduction pour passer d'un étage à l'autre et ma démarche était aussi absurde que celle du bavard qui, d'admirer avec toi la statue, te prétend expliquer par la ligne du nez ou la dimension de l'oreille, l'objet de ce charroi qui par exemple était mélancolie d'un soir de fête, et ne réside ici que comme capture, laquelle n'est jamais de l'essence des matériaux.» (147).
- «Eux te considèrent le monde avec ces pieux, ces agneaux, ces herbes et autres éléments de sa construction.» (147).
- «J'ai su découvrir les digues qui me fondaient un homme.» (148).
- «La bergère ou le menuisier ou le mendiant» aiment «leur chemin creux». «Et cet amour est la voie mystérieuse par où ils en sont allaités.» (150).
- «Est-ce elle ou moi qui menons la danse?» (157).
- «Je malaxe la pâte à pain afin que se manifestent les racines.» (174).
- «Je t'enseignerai donc sur la trahison.» (175).
- «Il n'est point de toi de juger, comme on juge venu du dehors, et non noué, ce dont tu es.» (175).
- «Car autre chose sont les gains successifs dans une même direction comme d'enrichir le temple, lesquels gains sont croissance d'arbre qui se développe selon son génie, et ton déménagement sans amour.» (175).
- «Faut que je sois et de mon poème fonde la pente vers Dieu, alors elle drainera et la ferveur du peuple, et les graines de l'entrepôt, et les démarches de l'opulent de ventre, pour Sa Gloire.» (180).
- «Pour, de toi qui es l'un, tirer l'autre, point n'est besoin de rien te procurer...» (184).
- «Enfant sans jeu qui ne sait plus lire à travers.» (188).
- «Tu ne conçois plus qu'il soit un instant qui vaille la vie, aveuglé que tu es par ta misérable arithmétique.» (190).
- «Tu lances sur la table grossière tes cubes d'or [des «dés»] qui deviennent déroulement des plaines, des pâturages et des moissons de ton domaine.» (190).
- «Tel qui [...] se décortique de ses sandales sur la plage, afin d'épouser, nu, la mer.» (190).
- «Tu as refusé l'amputation de la part de blé qui, d'être brûlé pour la fête, créait la lumière du blé.» (190).
- «Une anse d'aiguière d'argent, si la courbe s'en montre heureuse, vaut plus que l'aiguière d'or tout entière et te caresse mieux l'esprit et le cœur.» (191).
- Devant le jeu d'échecs, un certain individu, que «la division des règles a réveillé au jeu subtil, fera sa lumière de simples copeaux d'un bois grossier.» (191).
- Un tel «vient de plonger dans la vocation du gouffre.» (191).
- «Tu me viens avec ce litige sur l'instinct» (191) ; plus loin, on apprend qu'il s'agit de «l'instinct de vivre», puis d'«un instinct vers la vie».
- «N'en aimeront pas moins leurs planches et leurs clous [...] ceux qui auront ainsi compris qu'ils se retrouvent et s'achèvent dans ce long cygne ailé et nourri des vents de la mer.» (192).
- «Change ton balayage triste en service d'un culte qu'il n'est point de mots pour contenir.» (192).
- «Tu ravitailleras en breuvage de confection des ventres repus.» (194).
- «Le plaisir d'échecs» (194) devrait évidemment être plutôt «le plaisir trouvé à jouer aux échecs».
- Est «considéré l'esclave, comme s'il eût été abîme des mers.» (205).

- La femme aimée par le «seul véritable géomètre» en vint à se trouver «toute distraite de mourir» (206).
- «Celle-là que j'aime, je te parlerai sur ses cheveux, et sur ses cils ...» (206).
- «Je m'irai, réfléchissant sur la vertu des relations entre les pierres...» (206).
- «Plus naïfs sont ceux-là que les fabricants de mirlitonneries qui te mélangent sous prétexte de poésie l'amour, le clair de lune, l'automne, les soupirs et la brise.» (208).
- «La maladie te tourmente d'empocher les bibelots d'or qui tombent sous tes yeux.» (210).
- «Mon ami est un point de vue. J'ai besoin d'entendre parler d'où il parle car en cela il est empire particulier et provision inépuisable.» (210).
- La pudeur «est protection du miel accompli, en vue d'un amour.» (211).
- «L'aveugle [...] marche à travers les ronces, car toute mue est douloureuse.» (213).
- «Celui-là qui ne connaît rien des hommes regarderait danser la danse de l'avarice, alors qu'elle est danse de l'amour.» (219).
- «Tu soupèses le bracelet. N'ont [sic] pas grande valeur s'ils ne sont point lourds.» (219).
- «Si le cérémonial est bien noué, si tu contemples bien le dieu en lequel vous vous confondez, si ce dieu est assez brûlant, qui te séparera de la maison ou de l'ami?» (219)

Mais ces défauts ne sont pas les plus graves.

L'énorme défaut dont souffre "Citadelle", c'est que ce livre, qui débute par : «Car j'ai vu trop souvent la pitié s'égarter», n'est aucunement structuré, ne dresse pas d'ossature narrative, se déroule chaotique et confus, sans fil rouge apparent, ce qui ne peut que déconcerter le lecteur.

On sent qu'il a été écrit au jour le jour, soumis à la fantaisie et à l'inspiration de l'instant. D'ailleurs, ne lit-on pas : «Ce n'est point au nom d'un plan que tu travailles, mais tu travailles pour l'obtenir.» (65). Les éditeurs ont voulu y voir des chapitres, alors que, à part quelques exceptions de morceaux plus unifiés où on assiste à la poursuite d'un même sujet à travers plusieurs fragments (un des sujets de 11 est continué en 12 - 80 et 81 sont la suite de 79 - 124 est la suite de 123 - 126 est la suite de 125 - 157 est la suite de 156), les textes ne se suivent pas, chacun semblant plutôt réunir les notes prises un certain jour, sans qu'il y ait de lien entre elles.

De plus, dans le même texte, on se pose constamment la question de la liaison des idées d'une phrase à l'autre ; il est difficile de suivre le déroulement de la pensée ; on bute souvent sur un manque de cohérence ; on assiste à des sauts inopinés d'un sujet à l'autre. Ainsi :

-En 108, alors qu'il est question de l'«éclaireur» qui risque d'être supplicié pour révéler «les secrets de la citadelle», la phrase suivante est : «Et certes il est des hommes noués par l'amour dans l'instant», et se trouve mentionnée la «simple conquête d'un corps, duquel tu eusses pu hériter dans le quartier réservé de la ville» !

-En 113, à la phrase : «La réalité pour toi est d'une autre nature» succède immédiatement : «Et c'est pourquoi je dis fuites les financiers et raisonnables les danseuses.»

-En 122, on découvre ce coq-à-l'âne : «Il se trouve que t'alimente seul le nœud divin qui noue les choses» qui suscite «une certaine attente d'une certaine image d'un pauvre objet de bois verni, laquelle s'enfonce dans les yeux d'un enfant comme une pierre dans les eaux dormantes. / Et il se trouve que l'aliment que tu en reçois te vaut la peine de mourir. Et que je lèverais des armées, si je le souhaitais, pour sauver quelque part dans le monde une odeur de cire.»

-En 123, après la phrase : «Et la musique n'est ni vraie ni fausse», on lit : «C'est toi qui viens de devenir.»

-En 128, après que le jeune Caïd ait demandé : «Pourquoi ce peuple accepte-t-il d'être réduit en esclavage et ne poursuit-il pas sa lutte jusqu'au dernier?», son père répond : «Mais il convient de distinguer le sacrifice par amour, lequel est noble, du suicide par désespoir, lequel est bas ou vulgaire.»

-En 134, la phrase : «Le visage véritablement invisible et dont je ne recevrai plus rien, c'est le visage banal» est suivie de celle-ci : «Mais vous êtes devenus des brutes et il vous faut crier pour vous faire entendre.», elle-même suivie de : «Certes, tu me peux dessiner un tapis bariolé.»

- En 174, à la phrase : «Le pain s'empare de la pâte comme un arbre de la terre» s'enchaîne celle-ci : «Tu rumines tes problèmes et rien ne se montre».
 - En 170, on constate que «la vaniteuse» qui est épingle au début, est ensuite oubliée pour ne réapparaître que quelques pages plus loin en tant que «celle qui s'est prise pour une idole», et être finalement oubliée de nouveau.
 - En 175, il est question du «sens des choses», mais la phrase suivante est : «J'ai toujours connu comme tristes les émigrés», et on lit encore : «Je te demande d'ouvrir ton esprit car tu risques d'être dupe des mots.»
 - Le fragment 194 commence sur la question de «la culture» qui est ensuite tout à fait oubliée.
 - En 208, dans la première séquence parle le vieux Caïd qui s'attribue une «sagesse patriarcale», parle de «cet empire où tout est en place», et adresse «à Dieu une prière» ; mais, dans la seconde, c'est le jeune Caïd qui mentionne «des batailles perdues, comme des rébellions», des «troupes en vrac», des «généraux séditieux», des «prophètes déments».
 - En 219, à la phrase : «Je connais des présences généreuses comme des arbres, lesquels étendent loin leurs branches pour verser l'ombre» succède immédiatement celle-ci : «Car je suis celui qui habite et te montrerai ta demeure.»
- Bien souvent, une idée ayant conduit à un mot, celui-ci fait partir la pensée du rédacteur sur une autre piste, par ce genre de concaténation ou d'anadiplose qu'illustre le jeu de «marabout - bout de ficelle-selle de cheval... » ! Ainsi, en 206, alors qu'est raconté le moment où la femme aimée déclare qu'«elle n'a plus besoin de toi», l'homme «va contre la fenêtre cacher ses larmes» ; or «là sont les campagnes», et le texte part donc dans une autre direction, celle du «lien avec les choses» : «champs d'orge», «champs de blé», «oranger», «soleil», «fontaines», «aqueduc», etc.
- Il est significatif de constater que les commentateurs laudatifs ne citent guère que de brèves phrases ! Cependant, en 21, on a un bel exemple d'habile concaténation : -«Il est temps, en effet, que je t'instruise sur l'homme. / Il est dans les mers du Nord des glaces flottantes qui ont l'épaisseur de montagnes mais du massif n'émerge qu'une crête minuscule dans la lumière du soleil. Le reste dort. Ainsi de l'homme dont tu n'as éclairé qu'une part misérable par la magie de ton langage. Car la sagesse des siècles a forgé des clefs pour s'en saisir. Et des concepts pour l'éclairer. Et de temps à autre te vient celui-là qui amène à ta conscience une part encore informulée, à l'aide d'une clef neuve, laquelle est un mot, comme "jalousie" dont je t'ai parlé, et qui exprime d'emblée un certain réseau de relations qui, de la ramener au désir de la femme, t'éclaire la mort par la soif, et bien d'autres choses. Et tu me sais dans mes démarches alors que tu n'eusses su me dire pourquoi la soif me tourmentait plus que la peste. Mais la parole qui agit n'est point celle qui s'adresse à la faible part éclairée mais qui exprime la part obscure encore et qui n'a point encore de langage. Et c'est pourquoi les peuples vont là où le langage des hommes enrichit la part énonçable. Car tu l'ignores l'objet de ton immense besoin de nourriture Mais je te l'apporte et tu le manges. Et le logicien parle de folie car sa logique d'hier ne lui permet pas de comprendre. / Mon rempart c'est le pouvoir qui organise ses provisions souterraines et les amène à la conscience. Car ils sont obscurs tes besoins et incohérents et contradictoires. Tu cherches la paix et la guerre, les règles du jeu pour jouir du jeu et la liberté pour jouir de toi-même. L'opulence pour t'en satisfaire et le sacrifice pour t'y trouver. La conquête des provisions pour la conquête et la jouissance des provisions pour les provisions. La sainteté pour la clarté de ton esprit et les victoires de la chair pour le luxe de ton intelligence et de tes sens. La ferveur de ton foyer et la ferveur dans l'évasion. La charité à l'égard des blessures, et la blessure de l'individu à l'égard de l'homme. L'amour construit dans la fidélité imposée, et la découverte de l'amour hors de la fidélité. L'égalité dans la justice, et l'inégalité dans l'ascension. Mais à tous ces besoins en vrac comme une rocallie dispersée quel arbre fondueras-tu qui les absorbe et les ordonne et de toi tire un homme? Quelle basilique vas-tu bâtir qui use de ces pierres? / Mon rempart c'est la graine d'abord que je te propose. Et la forme du tronc et des branches. D'autant plus durable l'arbre qu'il organisera mieux les sucs de la terre. D'autant plus durable ton empire qu'il absorbera mieux ce qui de toi se propose. Et vaincra les remparts de pierre quand ils ne sont plus qu'écaillés d'un mort.» Ce texte méritant un commentaire, on remarque ces éléments :
- la nécessité ou l'arbitraire du lien qui unit les deux temps de l'enseignement du vieux Caïd : «la parole qui agit» et «le pouvoir qui organise» ;

-la couleur biblique du style dans la parabole, dans les réalités concrètes évoquées ; la forme litanique dans les répétitions et dans les couples antithétiques ; la tenue affichée de la langue ; sa lourdeur, sa solennité, son obscurité parfois n'excluant pas la familiarité et la simplicité ;
-les thèmes fondamentaux : le rôle du langage, l'arbre, et l'édifice ; la volonté de conquête et de renouveau continus pour l'être humain à l'Intérieur d'une forme héritée.

Alors que le jeune Caïd dit à son père : « *Tu es obscur* » (104), le lecteur se sent porté à asséner le même reproche à Saint-Exupéry qui, même s'il a pris la précaution de faire dire au vieux Caïd : « *Peu m'importent les erreurs que tu me reproches. La vérité loge au-delà. Les paroles l'habillent mal et chacune d'elles est critiquable. L'infirmité de mon langage m'a souvent fait la contredire. Mais je ne me suis point trompé. [...] Mes paroles sont maladroites et d'apparence incohérentes : non moi au centre.* » (201), nous laisse souvent en quête d'intelligibilité devant des propos énigmatiques, confus, alambiqués, contournés, embrouillés ; des pirouettes rhétoriques, des raisonnements transformés en tours de passe-passe ; des pensées brutes, difficiles à décoder tant elles comptent sur la force de l'image, sur la candeur de la parabole, sur le foisonnement des comparaisons, des métaphores, des allégories. En un mot : devant du galimatias !

En effet, il est difficile de suivre le fil de la cogitation de Saint-Exupéry dans ces plus longs passages : -« *D'abord il avait dit : "Le village." Et ses résistances et ses coutumes et ses rites obligatoires. Il en était né un village fervent. Après quoi il l'a confondu. Et il a voulu faire sa joie, non d'une structure devenue et lentement pétrie, mais de l'installation dans quelque chose qui fût provision, comme le poème. Et l'espoir est vain.* » (64).

-« *Si j'économise le temps perdu à ensevelir les cadavres et à leur bâtir une demeure, et que, ce temps perdu, je désire le faire servir à lier la chaîne des générations, pour qu'à travers elle la création monte droit vers le soleil comme un arbre, si je décrète cette ascension plus digne de l'homme que l'accroissement du tour de ventre [encore en 142], alors le temps gagné dont je dispose, je le ferai servir, ayant bien pesé son usage, à l'ensevelissement des morts.* » (65).

-« *Et si tes gendarmes, lesquels nécessairement sont stupides, et agents aveugles de tes ordres et de par leur fonction à laquelle tu ne demandes point d'intuition mais bien au contraire refuses ce droit, car il s'agit pour eux, non de saisir et de juger mais de distinguer selon tes signes, si tes gendarmes reçoivent pour consigne de classer en noir et non en blanc - car il n'est pour eux que deux couleurs - celui-là par exemple qui fredonne quand il est seul ou doute quelquefois de Dieu ou bâille au travail de la terre ou en quelque sorte pense, agit, aime, hait, admire ou méprise quoi que ce soit, alors s'ouvre le siècle abominable où d'abord te voilà plongé dans un peuple de trahison dont tu ne sauras point trancher assez de têtes, et ta foule sera foule de suspects, et ton peuple d'espions, car tu as choisi un mode de partage qui passe non en dehors des hommes, ce qui te permettrait de ranger les uns à droite et les autres à gauche, opérant ainsi œuvre de clarté, mais à travers l'homme lui-même, le divisant d'avec lui-même, le faisant espion de soi-même, suspect de soi-même, traître de soi-même, car il est de chacun de douter de Dieu par les nuits chaudes.* » (100).

-« *Et les malades dont j'aide la mort en la faisant paisible dans la coutume parmi les leurs, et presque inaperçue de simplement déléguer plus loin l'héritage.* » (108).

-« *Si tu n'es que guerrier il n'est personne qui meure sinon insecte vêtu d'écailles de métal. L'homme seul et qui a aimé peut mourir en homme. Et il n'est point ici contradiction sinon dans le langage.* » (112).

-« *Et qui saurait prévoir les hommes s'il ne sait assister au navire? Car les matériaux n'enseignent rien sur leur démarche. Ils ne sont point nés s'ils ne sont point nés dans un être. Mais c'est une fois assemblées que les pierres peuvent agir sur le cœur de l'homme par la pleine mer du silence. Quand la terre est drainée par la graine de cèdre, je sais prévoir le comportement de la terre. Et si j'ai connu l'architecte, tels matériaux du chantier, je connais vers quoi il penche, et qu'ils aborderont des îles lointaines.* » (174).

-« *Si l'opulence ventrue, payant aux sculpteurs leur sculpture, assume le rôle d'entrepôt nécessaire où le bon poète puisera le grain dont il vivra, lequel grain a été pillé sur le travail du laboureur puisqu'il ne reçoit en échange qu'un poème dont il se moque ou une sculpture qui souvent ne lui sera même point*

montrée, et qu'ainsi faute de pillard ne survivraient point les sculpteurs, peu m'importe que l'entrepôt porte un nom d'homme.» (180).

-«Si tu me reproches à l'opulent de ventre d'être dix fois contre une de goût vulgaire et favorisant les poètes de clair de lune ou les sculpteurs à ressemblance, je te répondrai que peu m'importe, puisque si je désire la fleur de l'arbre, me faut accepter l'arbre entier, et de même l'effort des dix mille mauvais sculpteurs, pour l'apparition d'un seul qui compte.» (180).

-Le vieux Caïd demande : «Ne servant que Dieu à travers, du versant de ma montagne où me voilà plus solitaire que le sanglier des cavernes, et plus immobile que l'arbre qui simplement, au cours du temps, change la rocallie en poignée de fleurs à graines qu'il livre au vent - et ainsi s'envole en lumière l'humus aveugle -, me situant à l'extérieur des faux litiges dans mon irréparable exil, n'étant ni pour les uns contre les autres, ni pour les seconds contre les premiers, dominant les clans, les partis, les factions, luttant pour l'arbre seul contre les éléments de l'arbre, et pour les éléments de l'arbre, au nom de l'arbre qui protestera contre moi?» (180).

-«Il en est, si te voilà morne, de quelques pièces de bois grossier, disposées au hasard sur une planche, mais qui, si je t'ai élevé à la science du jeu d'échecs, te verseront le rayonnement de leur problème.» (184), et il est encore indiqué que l'un «cherche son plaisir dans l'empilage de pièces d'or et d'ivoire», tandis qu'un autre, que «la division des règles l'a réveillé au jeu subtil, fera sa lumière de simples copeaux d'un bois grossier.» (191).

-Le vieux Caïd se présente ainsi : «Je suis rameur inépuisable vers où je vais» ; et ajouter : «Car je ne suis plus de cette patrie. / S'écoulent [ne faudrait-il pas «s'écroulent»?] lentement les murs du vestibule. [...] Je connais où je vais et je ne suis plus de cette patrie. [...] car je ne suis plus de cette patrie. [...] je n'étais plus de cette patrie. [...] je ne suis plus de cette patrie.» pour indiquer finalement : «Et je passe d'une civilisation à une autre civilisation. Car j'allais respirer midi sur mon empire.» (205).

-«Je n'ai que faire de l'ami qui ne me connaît pas et réclame des explications. Je n'ai point le pouvoir de me transporter dans le faible vent des paroles. Je suis montagne. La montagne se peut contempler. Mais la brouette ne te l'offrira point.» (210).

Il est vrai que Saint-Exupéry se réservait de mettre plus tard cet ensemble hétéroclite en ordre, tout en disant : «Ça paraîtra à ma mort car je n'aurai jamais fini. J'ai sept cents pages. Si je les travaillais comme un simple article, ces sept cents pages de gangue, il me faudrait déjà dix ans, rien que de mise au point.» ; de cette «gangue» auraient dû se dégager les «pierreries» qu'elle est censée contenir.

En fait, d'une part, il considérait son texte comme devant n'être jamais achevé ; et, d'autre part, l'achèvement éventuel impliquait pour lui une réécriture. D'ailleurs, en 133, il fit dire au jeune Caïd : «J'ai écrit mon poème. Il me reste à le corriger. / Mon père s'irrita : "Tu écris ton poème après quoi tu le corrigeras ! Qu'est-ce écrire sinon corriger ! Qu'est-ce que sculpter sinon corriger ! As-tu vu pétrir la glaise ? De correction en correction sort le visage, et le premier coup de pouce déjà était correction au bloc de glaise. Quand je fonde ma ville je corrige le sable. Puis corrige ma ville. Et de correction en correction, je marche vers Dieu.» (133). Comme, plus loin, le père signala : «Il est digne d'enlever les échafaudages quand tu as achevé ton temple» (134), on peut estimer que le temple n'ayant pas été achevé, nous faisons face à de malencontreux «échafaudages» !

Il est difficile de savoir quelle forme définitive Saint-Exupéry aurait donnée à son livre : l'aurait-il élagué ? l'aurait-il décanté ? On sait qu'il réduisait de beaucoup, d'un tiers à peu près, ses manuscrits en les relisant et en les corrigeant. Mais, comme il écrivit à plusieurs endroits : «Note pour plus tard», il l'aurait peut-être rendu encore plus volumineux !

On peut conclure de cet examen de la forme que "Citadelle", ayant été publié sans que Saint-Exupéry ait pu y apporter les corrections qui, dans le cas des livres précédents, lui avaient été proposées par les éditeurs pour rendre possible leur publication, révèle une flagrante faiblesse de l'écriture !

* * *

Pourtant, l'écrivain, qui avait déjà marqué, dans "Pilote de guerre", son mépris pour les littérateurs, son souci de se dissocier de la «mauvaise littérature», ne manqua pas ici de se moquer du «cracheur d'encre, qui jamais ne bâtira rien» (199) et, surtout, de livrer des réflexions sur la langue et sur le style qui sont d'autant plus étonnantes qu'elles se contredisent tout à fait !

D'une part, le langage est attaqué :

Même si le vieux Caïd, parlant à son fils, fait mention de «*la magie de [son] langage*» (21), s'il lui conseille : «*Ne trébuche donc point dans ton langage*» (65), il pense surtout qu'il faut dépasser l'orgueilleux langage qui est basé sur la seule raison (le logos grec), en le réinventant : «*Si on ne t'y aide pas par la clarté d'un langage neuf, il t'est impossible d'à la fois penser et vivre deux vérités contraires*» (77). Il stipule : «*La sagesse ce n'est point réponse, mais guérison des vicissitudes du langage*» (39) - «*L'on élude ce qui est difficile à énoncer, alors que rien de ce qui importe véritablement ne s'énonce.*» (65) Il proclame : «*J'ai toujours méprisé comme vain le vent des paroles. Et je me suis défié des artifices du langage.*» (17), du «*seul empire des paroles*» (70) - «*Quand les vérités sont évidentes et absolument contradictoires, tu ne peux rien, sinon changer ton langage.*» (122) - «*Ceux-là confondent la formule qui désigne et l'objet désigné. Ils se sont trompés sur l'homme les faiseurs de formules. Et ils ont confondu la formule qui est ombre plate du cèdre avec le cèdre dans son volume, son poids, sa couleur, sa charge d'oiseaux et son feuillage, lesquels ne sauraient s'exprimer et tenir dans le faible vent des paroles.*» (22). Il conseille à son fils : «*Je te demande d'ouvrir ton esprit car tu risques d'être dupe des mots.*» (175) - «*Il n'est point ici, comme nulle part, de langage qui te permette de t'exprimer*» (108) - «*Le langage seul divise*» (50) - «*Il n'est rien qui soit contradictoire sinon le langage qui exprime.*» (59) - «*Les mots embrouillent les hommes*» (126) - «*Les mots se tirent la langue*» (118, 123, 145, 210 - ainsi, en 122, les mots «*la mort et la vie*») - «*Si tu me veux parler d'un soleil menacé de mort, dis-moi : -"soleil d'octobre". Car celui-là faiblit déjà et je te charrie cette vieillesse. Mais soleil de novembre ou décembre appelle l'attention sur la mort et je te vois qui me fais signe. Et tu ne m'intéresses pas. Car ce qu'alors je recevrai de toi ce n'est point le goût de la mort, mais le goût de la désignation de la mort. Et ce n'était point l'objet poursuivi. / Si le mot lève la tête au milieu de ta phrase, coupe-lui la tête. Car il ne s'agit point de me montrer un mot. Ta phrase est un piège pour une capture. Et je ne veux point voir le piège. / Car tu te trompes sur l'objet du charroi quand tu crois qu'il est énonçable. Sinon tu me dirais "mélancolie", et je deviendrais mélancolique, ce qui est vraiment par trop facile. Et certes joue en toi un faible mimétisme qui te fait ressembler à ce que je dis. Si je dis : "colère des flots", tu es vaguement bousculé. Et si je dis : "le guerrier menacé de mort", tu es vaguement inquiet pour mon guerrier. Par habitude. Et l'opération est de surface. La seule qui vaille est de te conduire là d'où tu vois le monde comme je l'ai voulu. / Car je ne connais point de poème ni d'image dans le poème qui soit autre chose qu'une action sur toi. Il s'agit non de t'expliquer ceci ou cela, ni même de te suggérer [quoi?] comme le croient de plus subtils - car il ne s'agit point de ceci ou de cela - mais de te faire devenir tel ou tel.*» (136). Il critique ceux qui «*se croient enrichis d'augmenter leur vocabulaire*», ajoutant : «*Certes je puis bien user d'un mot de plus et qui signifierait pour moi "soleil d'octobre" par opposition à un autre soleil. Mais je ne vois point ce que j'y gagne. Je découvre au contraire que j'y perds l'expression de cette dépendance qui me relie octobre et les fruits d'octobre et sa fraîcheur à ce soleil qui n'en vient plus si bien à bout, car il s'y est déjà usé. Rares sont les mots qui me font gagner quelque chose en exprimant d'emblée un système de dépendances dont je me servirai ailleurs, comme "jalousie". Car jalousie me permettra d'identifier, sans avoir à te dévider tout le système de dépendances, ceci qu'à cela je compareraï. Ainsi je te dirai : "La soif est jalousie de l'eau".*» (149).

C'est que les mots n'étaient, pour Saint-Exupéry, que traduction imparfaite du réel, se révélaient impuissants à faire ressentir toute sa richesse ; de ce fait, son rapport au langage fut empreint de méfiance. Cette constante contestation d'un langage jugé problématique conduirait donc au silence, «*lequel est seul digne de la qualité*» (149) et qui est célébré dans «*l'hymne au silence*» (voir plus haut). Mais l'idée n'est pas venue à Saint-Exupéry de garder le silence ! Et cet ensemble de proclamations délibérément toute l'entreprise qu'est ce livre pourtant fort bavard !

Or, si le langage est attaqué, le souci du style est pourtant affirmé :

-Le vieux Caïd indique : «*Me venait la certitude que les obscurités de mon style comme la contradiction de mes énoncés n'étaient point conséquences d'une caution incertaine ou contradictoire ou confuse mais d'un mauvais travail dans l'usage des mots.*» (5). Il s'agirait donc de remédier à l'usure du langage, de lui rendre sa vertu signifiante, de «*fonder un langage qui absorbera les contradictions.*» car «*la connaissance ce n'est point la possession de la vérité, mais d'un langage cohérent*» (22), but dont, comme on l'a vu, Saint-Exupéry était fort éloigné !

-Il s'en prend à «*celui-là qui écrit mal et tire ses effets de ses licences, détruisant ainsi son propre pouvoir d'expression, car nul ne ressentira plus rien à le lire quand il aura détruit le sens du style chez les hommes.*» (47).

-Il dénonce le «*pillard*» qui est «*celui-là qui brise le style en profondeur pour en tirer des effets qui le servent, effets louables en soi car il est du style de te les permettre, lequel est fondé pour que les hommes y puissent charrier leurs mouvements intérieurs. Mais il se trouve que tu brises ton véhicule sous prétexte de véhiculer.* [...] *Donc celui qui écrit contre les règles je l'expulse. Qu'il se débrouille pour s'exprimer selon les règles car alors seulement il fonde les règles.*» (101). Cette rigueur étonne après les vitupérations contre le langage !

-Il commande : «*N'oublie pas que ta phrase est un acte.*» (137). Cependant, il serait le seul à posséder le langage qui, vérité primordiale, «*dégage l'universel*». On avait lu auparavant : «*La parole qui agit n'est point celle qui s'adresse à la faible part éclairée mais qui exprime la part obscure encore et qui n'a point encore de langage. Et c'est pourquoi les peuples vont là où le langage des hommes enrichit la part énonçable.* [...] *Pour m'émouvoir il faut me nouer dans les liens de ton langage et c'est pourquoi le style est opération divine. C'est ta structure alors que tu m'imposes et les mouvements mêmes de ta vie, lesquels n'ont point d'égaux au monde. Car si tous ont parlé des étoiles et de la fontaine et de la montagne, nul ne t'a dit de gravir ta montagne pour boire aux fontaines d'étoiles leur lait pur. / Mais s'il est par hasard un langage où ce mot soit, c'est qu'alors je n'ai rien inventé et n'apporte rien qui soit vivant. Ne t'encombre point de ce mot s'il ne doit pas chaque jour servir. Car ce sont des faux dieux ceux qui ne servent pas dans les prières de chaque soir. / Mais s'il se trouve que l'image t'illumine, alors elle est crête de montagne d'où le paysage s'ordonne. Et cadeau de Dieu. Donne-lui un nom pour t'en souvenir.*» (21).

-En 149, il édicte : «*Prendre conscience [...] c'est d'abord acquérir un style.* [...] *C'est la qualité de ton style qui garantira seule la qualité de tes démarches.*» Puis il évoque le «*style*» de «*l'architecte*», «*c'est-à-dire l'expansion de ses lignes de force dans les pierres*», ce qui ne renseigne guère sur l'expression écrite. Toutefois, plus loin, se trouvent les mots «*clinquant*», «*verbiage creux*», «*ballons de couleur*», «*jonglerie*» auxquels sont opposés «*ascension de l'homme*», «*commencer de naître à l'état d'homme*». Il conseille d'*«enseigner»*, au *«sauvage»* dont il a pourtant été dit auparavant que l'inoculation de la *«culture»* ne pourrait faire de lui qu'*«un détritus»*, qui est encore traité de *«brute»*, *«la grammaire et l'usage des verbes. Et des compléments.»*

* * *

On constate que la lecture de *“Citadelle”* est une rude épreuve, rendue plus exigeante encore par la reprise constante des mêmes mots, des mêmes expressions, des mêmes thèmes, le retour lancinant sur les mêmes questions. On assiste à la modulation d'une pensée qui se cherche, tâtonne, ressasse, reprend, de page en page, une analyse quasiment identique sans qu'on puisse noter de l'une à l'autre variation ou progrès. Cela lasse ; cela laisse une impression de monotonie et de pesanteur.

“Citadelle” n'est donc pas un livre qui emporte : on est d'abord déconcerté, la phrase initiale étant d'ailleurs : «*Car j'ai vu trop souvent la pitié s'égarter*». Cependant, si on parvient à s'habituer aux contractions, aux spasmes, aux relâchements, aux extensions, on peut y prendre un intérêt de plus en plus grand, et aboutir à la dernière phrase qui vient habilement couronner l'édifice, s'imposant de façon péremptoire : «*Car Tu es, Seigneur, la commune mesure de l'un et de l'autre. Tu es le noeud essentiel d'actes divers*» (219).

*
* *

LE FOND

Le personnage du vieux Caïd, qui est un père dans lequel certains commentateurs ont cru pouvoir voir le propre père de Saint-Exupéry qu'il n'a pas connu, mais dont il entendit parler, et qu'il aurait fait s'exprimer ici en imagination, étant évidemment la projection de l'auteur, dont il est le porte-parole, on peut voir en "Citadelle" une sorte de journal intime dans lequel il consigna des pensées résultant de nombreuses expériences, d'une méditation abondante et complexe sur les problèmes qui l'occupaient, sur la condition humaine en général. C'est une longue et patiente confidence qu'il se fit à lui-même, donnant le sentiment qu'il nous a alors livré tout son être, sans retenue, n'ayant plus à redouter l'opinion des autres, pouvant être finalement lui-même. Dans ce texte, il révéla son univers secret, et présenta, même s'il fit affirmer par son personnage : «*Il n'est donc point de vérité*» (104), ses croyances, les principes sur lesquels se fondait sa réflexion, sans qu'il ait toutefois exposé une philosophie armée d'arguments. Sous l'affabulation d'une éducation de prince du désert, il approfondit les thèmes abordés ici et là dans ses romans ou ses carnets.

Et sa mort a fait de "Citadelle" comme une sorte de testament spirituel, même si le livre n'est pas l'aboutissement de son œuvre, mais en est une des composantes, écrite justement en parallèle de celle-ci.

Mais il laissa un fatras qu'il faut tenter d'organiser en reliant entre elles des phrases souvent situées à de grandes distances les unes des autres !

On se propose de distinguer ces différents centres d'intérêt :

- un tableau d'une civilisation du désert saharien ;
- une position politique inquiétante ;
- une morale tout à fait idéaliste ;
- une métaphysique étrange et sévère.

* * *

Un tableau d'une civilisation du désert saharien

Saint-Exupéry avait été fortement marqué par son séjour, de 1927 à 1929, à Cabo Juby (aujourd'hui Tarfaya), dans le Rio de Oro, le Sahara espagnol, où il avait été chef d'escale pour "l'Aéropostale". C'était, entre le désert et l'océan, un arrêt obligatoire pour les pilotes qui avaient besoin de sommeil, et pour leurs avions qui devaient être ravitaillés en essence. Il y avait élevé des gazelles et un renard, d'où ces échos :

- «*la gazelle qui broute dans la paume*» (6) et celle «*forcée à la course, et respirant un peu contre son cœur*» (39) ;
- l'histoire de celui qui «*capturait un renard des sables encore jeune [...] ou des gazelles*», qui «*tendait des morceaux de viande*» aux «*jeunes renards des sables qui tremblaient, mordaient et m'arrachaient la viande pour l'emporter dans leur tanière*» (40) ; qui voyait le renard s'échapper et se disait : «*Il faut trop de patience [...] non pour le prendre mais pour l'aimer*» (10)
- «*Ceux-là seuls ont reçu quelque récompense des gazelles qui les ont lentement apprivoisées.*» (186).

Surtout, il avait été séduit par le désert, étendue de «*sable vierge et répandu à la façon d'un talc*» (20), «*de sable et de rocallle usés de soleil*» (157), un «*sable écarlate où fleurit seul le soleil*» (208), étendue qui «*apparaît d'abord comme impossible à vaincre*» (211) car «*nul effort ne prévaut contre l'inertie de l'étendue*» (1), où le vieux Caïd lui-même a «*durement peiné*» (211). Saint-Exupéry, se souvenant là de sa pénible errance dans le désert de Libye, lui fit raconter : «*Je fais de cette dune lointaine l'escale bienheureuse. Et je l'atteins, et elle se vide de son pouvoir. Je fais alors d'une dentelure de l'horizon l'escale bienheureuse. Et je l'atteins, et elle se vide de son pouvoir. Je me choisis alors un autre point de mire. Et, de point de mire en point de mire, j'émerge des sables.*» (211).

Dans cette étendue de sables on ne voit qu'«*herbe à chameaux*» (1), «*qu'herbe à chameaux et palmiers nains et ronces*» (10), que «*quelques épineux*» où peut s'arrêter «*la migration de corbeaux*» avant qu'ils agitent «*leur tourbillon de cendre noire*» (156). Pourtant, «*sur le plateau désert entre le*

granit et les étoiles», on découvre aussi «la jeune plante poussée [...] semblable à un réveil, et fragile et menacée, mais lourde d'un pouvoir qui se distribuera au long des siècles» (202).

Sur le désert saharien brille un soleil «âpre, dur et blanc comme la famine», «inexorable» (20), qui enveloppe «d'une lumière tumultueuse de four à briques» (156), celui de midi pouvant «anéantir» (81), et le vieux Caïd disant (et redisant deux autres fois) de son armée : «Il s'en est fallu d'une heure de soleil et nous étions effacés de la terre, nous et la trace de nos pas» pour avoir subi «une heure de soleil» (156). Il raconte encore qu'il y eut une «année maudite, celle que l'on surnomma "le Festin du Soleil"» où celui-ci «élargit le désert», où «lui par qui se bâtissent les tiges des fleurs avait dévoré ses créatures et trônaît, sur leurs cadavres éparpillés, comme l'enfant parmi les jouets qu'il a détruits» (1). Même réduit à un «tison pâle», le soleil «entretenait l'incendie» (156). Pourtant, il est vu plus loin «comme un fleuve de miel sur les sables» (215). Du fait de ce climat, on subit des «nuits chaudes» qui provoquent «la défaillance des hommes» (108) et même le «désespoir» (108).

Souffle le «vent sec du désert» (42), «le vent de sable qui, s'il se lève, montre la puissance d'une révolte» (7), «le vent de sable qui crisse aux dents» (108), «le vent dans le désert sous les étoiles» (65) «qui sculpte les dunes et les efface» (108). Pourtant, stagne aussi «la brume de sable» (156).

Dans le désert, on peut évidemment «connaître la soif» (156), «la soif dans le soleil» (108), surtout «lorsque midi brûle» (183) ; on peut même être soumis au supplice de la soif, Saint-Exupéry se souvenant certainement de sa mésaventure en Libye pour confier : «L'eau te fait hurler car tu la désires. Et tu vois en songe les autres qui boivent. Et tu te trouves exactement trahi par l'eau qui coule ailleurs.» (149) ; on peut même y «mourir de soif» (81, 123), devoir «éventrer» des chameaux pour boire «l'eau des viscères» (156).

Aussi sont très importants les «puits» qui ne sont pourtant que des «trous d'aiguille» (156), des «cheminées verticales qui ne reflètent, tant elles sont profondes, qu'une seule étoile, la boue même s'étant durcie et l'étoile prise s'y étant éteinte» (1) ; qu'il faut creuser non sans dangers, pour y lancer «une corde de cent vingt mètres qui accouchait la terre de toutes les vies» (156). Ils n'offrent que des «clapotis d'une eau noire» (156). Mais «il en est d'un puits dans le désert comme d'un cadeau, jamais tout à fait escompté, jamais tout à fait promis.» (215). Cependant les puits peuvent aussi être secs, taris, «car il est des marées souterraines d'eau douce» (156) ; ils peuvent être «ensablés» (50). Cette disparition est une catastrophe évoquée en 1 («L'absence d'une seule étoile suffit pour culbuter une caravane sur sa route aussi sûrement qu'une embuscade»), en 7, 12, 50, 63, 73, 80, 126, 175 (où est mentionné «le chant de la poulie et l'eau tirée du ventre de la terre qui te miroitait une fois au soleil»), 215 (où est peint un grand tableau : «Vous demeurez sans mouvement, surpris par la qualité de l'aurore, sur les versants du tertre qui domine le puits. Et les bêtes aux grandes ombres sont immobiles aussi. Aucune ne s'agit : elles connaissent [sic] qu'une à une elles vont boire. Mais un détail suspend encore la procession. Point n'est encore distribuée l'eau. Manquent les grandes auges que l'on apporte. Et les poings sur les hanches, tu regardes au loin et tu dis : "Que font-ils?" / Ceux que tu as remonté des entrailles du puits désensablé ont déposé leurs instruments et croisent leurs bras sur la poitrine. Leur sourire t'a renseigné. L'eau est présente. Car l'homme, dans le désert, est animal au museau maladroit, qui cherche à tâtons sa mamelle. Rassuré, tu as donc souri. Et les chameliers t'ayant vu sourire sourient à leur tour. Et voici que tout est sourire. Les sables dans leur lumière et ton visage et le visage de tes hommes et peut-être même quelque chose de tes bêtes, sous leur écorce, car elles connaissent [sic] qu'elles vont boire et sont là, toutes résignées dans le plaisir. [...] Et commencera de crier la corde qui accouche la terre, commenceront les bêtes de mettre en branle, lentement, leur procession. Et commenceront les hommes de les gouverner dans l'ordre prévu, à coups de triques, et de pousser contre elles les cris gutturaux du commandement. Ainsi commencera de se dérouler, selon son rituel, la cérémonie du don de l'eau sous la lente ascension du soleil.»). Sont cités «le puits d'El Bahr» et «le puits d'El Ksour» (156).

Dans le désert, on peut assister à «l'édification d'un mirage» qui présente des «cités limpides» mais risque de faire «basculer vers le néant» (156).

On y trouve des «chacals» ; des «renards des sables» (10) que les guerriers capturent et caressent, «éprouvant vaguement l'amour, ayant l'illusion de donner [quoi?] au petit animal sauvage, et ivres de reconnaissance s'il vient à se blottir contre leur cœur» (63) ; des gazelles (1, 10, 211) ; des «brebis et

agneaux» (32). Saint-Exupéry indique qu'il serait possible d'y «chasser le jaguar» (147), bien que les zoologues ne situent ce félin qu'en Amérique !

On y exploite des «mines de sel» (20).

On peut y dresser «une tente pourpre» (32, 157).

Il est traversé par des «cavaliers» (32) qui donnent à leurs chevaux des «coups d'éperon dans le ventre», et s'arrêtent à des «relais» où se trouvent de «grandes auges où l'on fait boire».

Y sont disséminées des «oasis» qui ne sont pas «l'abri où l'on s'enferme et où l'on oublie, mais une victoire permanente sur le désert» (7). «Les sources de l'oasis» sont «patiemment drainées pour le seul usage intérieur» (157), et l'eau y circule dans des «aqueducs» (65, 206) et coule dans des «fontaines» (81, 175 où est mentionnée celle «dont tu embellis ta maison», 188 où apparaît «la poulie grinçante qui te crée l'eau à boire», 206), ce qui permet la présence d'«oliviers» (11) ; de «palmeraies» (7, 208 - on y trouve des arbres qui ne sont pas «serrés», 148) qui abritent des «oiseaux de toutes les couleurs», 7, 44) ; de «pâturages» où paissent des milliers de bêtes qui ont des «bergers» (32). Enfin, elles offrent des «filles souriantes», aux «seins tièdes» (68) :

Il est dominé par une «montagne» (45), «le labyrinthe des montagnes» (78), une «montagne bleue, aux versants bénis de moutons à laine, qui plante les griffes de ses derniers rocs dans le désert» (208). Il est fait mention du «fleuve observé du haut des montagnes» (70). Le vieux Caïd envoie son fils «gravir des montagnes» (81), lui inculque la nécessité de «changer de montagne» (100). Le jeune Caïd reconnaît qu'il ne peut se plaindre «de ce que telle montagne couvre telle frontière et non l'autre. Elle refuse, ici, avec le calme d'une paume, les tribus qui remontent du désert.» (208). Or il est indiqué que la citadelle se trouve «au pied de l'Atlas» (30, 80), et le cèdre, qui est si souvent évoqué, pousse effectivement sur ce massif.

Ce qui est assez étonnant, c'est qu'il y aurait, dans ce désert, un «lot de villes» (206). Mais il n'est vraiment question que d'une «ville noirâtre» avec un «égout qui coulait vers la mer», des «échoppes sordides d'où coulait, comme une glu, un relent de cuisine rance» (68). Mais, sur cette ville, «repose l'empire» (108). En effet, elle serait aussi une «cité aux trente coupoles» qui «tiendront debout comme les branches du cèdre» (15). Il s'y trouve le «palais» du Caïd avec ses «vestibules», son «quartier des cuisines», sa «salle du repos», sa «salle du Conseil» (205), «la salle réservée aux seules grandes ambassades» et qu'on «laissait déserte à l'occasion des petits princes sans importance» (3), «la salle où l'on rendait la justice, et celle où l'on portait les morts» (3), «l'aile réservée aux femmes» (3).

Le désert saharien étant le théâtre de conflits continuels, on y a édifié une «citadelle» qui comporte «des tours qui dominent les sables» (90) dont «la plus haute est trempée dans les étoiles» (44) ; et des «remparts» (108), où il y a un «chemin de ronde» (108 ; d'où les «pas de ronde» (108), «le chemin de ronde» qui est «promontoire de l'empire», 123), un «poste de garde» (108 - on y échangerait des «plaisanteries du corps de garde»). La surveillance est assurée par des «sentinelles», le vieux Caïd racontant : «J'ai bâti l'empire dans le cœur de mes sentinelles en les contrignant à faire les cent pas sur les remparts» (194) ; l'une d'elles est l'objet d'un long examen, repris plusieurs fois : en effet, elle est «sens des remparts lesquels sont gaine pour le corps fragile de la ville et l'empêchent de se répandre, car si quelque brèche les crève il n'est plus de sang pour le corps», 108) ; elle doit se sentir «responsable de tout l'empire» (194) ; si «elle se lasse de surveiller l'horizon et qu'elle s'endorme, la ville meurt» (196) ; son sommeil fait venir «l'image de la ville défaite» (108). Hors des remparts (156) est envoyé «franchir les rangs de l'ennemi» un «éclaireur» qui «redoute les supplices dont on l'écrasera pour faire sourdre, mêlés de cris, les secrets de la citadelle» (108).

C'est que la ville est menacée par des «barbares» (156), des «peuplades» (32), dont celles «qui se réclament d'une quelconque idole de bois peint» (78), dont pourtant elle «a besoin» pour en être «fécondée» (108). Ces «barbares» appartiennent à des tribus (89) «qui remontent du désert» (208), «les sables du Sud préparant éternellement dans leur misère créatrice les tribus vivantes qui monteront à la conquête des provisions mortes» (6) des «races abâtardies» (6). Ce sont, du fait de la rareté de l'eau et de l'aridité des sols, des nomades qu'admire Saint-Exupéry : «Je préfère le nomade

qui s'enfuit éternellement et poursuit le vent, car il embellit de jour en jour de servir un seigneur si vaste, 19). Ce sont des Bédouins vivant sous «une tente perdue dans le désert» (11), ayant leurs «campements» (7, 66), leurs «poteries» (66), leurs caravanes (1, 11, 20, 157, qui auraient des «capitaines», 219, et, parmi lesquelles il y a celle où un des deux vieux jardiniers fut associé «pour quelques semaines», 219). Ces nomades sont des «chameliers» (1) qui «poussent en avant leur caravane là où nul effort ne prévaut contre l'inertie de l'étendue» (1), qui sont aussi «à la poursuite de leurs chameaux volés» (7) et parfois «rendus» (15), car il y a des «pillards de caravane» (219) qui tendent «l'embuscade autour des puits» (1, 50), qu'*«une balle au ventre rend inaccessibles»* (80).

Saint-Exupéry avait été impressionné par la dissidence des tribus maures, auxquelles, comme la paix leur avait été imposée par les colonisateurs espagnols ou français, «leurs armes oubliées, rouillées, avilées, leur apparurent comme une virilité perdue, car seules elles permettent à l'homme de créer le monde. Et ce fut le signal de la rébellion, laquelle fut belle comme un incendie!» (12). Il admira les «rezzous» (7) maures de 1928-1929 dont le souvenir lui inspira les propos du Caïd qui se rappelle avoir été à la tête de ses guerriers : «Nuits somptueuses de mes expéditions de guerre je ne saurais trop vous célébrer. Ayant bâti, sur la virginité du sable, mon campement triangulaire je montais sur une éminence pour attendre que la nuit se fît, et, mesurant des yeux la tache noire à peine plus grande qu'une place de village où j'avais parqué mes guerriers, mes montures et mes armes, je méditai d'abord sur leur fragilité. Quoi de plus misérable, en effet, que cette poignée d'hommes à demi nus sous leurs voiles bleus. [les Touareg sont souvent appelés les «hommes bleus», du fait de la couleur de leur chèche qui, teint avec de l'indigo, se décolore sur la peau avec le temps], menacés par le gel nocturne où des étoiles se trouvaient déjà prises, menacés par la soif car il fallait ménager les autres jusqu'au puits du neuvième jour, menacés par le vent de sable qui, s'il se lève, montre la puissance d'une révolte, menacés enfin par les coups qui font blettir comme des fruits la chair de l'homme. [...] Quoi de plus misérable que ces paquets d'étoffe bleue à peine durcis par l'acier des armes, posés à nu sur une étendue qui les interdisait? [...] Et de peur que mon campement ne s'endormît et ne se défît dans l'oubli je le flanquais de sentinelles qui recevaient les rumeurs du désert. Et de même que le cèdre aspire la rocallie pour la changer en cèdre, mon campement se nourrissait des menaces venues du dehors. Béni soit l'échange nocturne, les messagers silencieux que nul n'a entendus venir et qui surgissent autour des feux et s'accroupissent disant la marche de ceux-là qui progressent au nord ou ce passage de tribus dans le sud à la poursuite de leurs chameaux volés, ou cette rumeur chez d'autres à cause de meurtre et ces projets surtout de ceux-là qui se taisent sous leurs voiles et méditent la nuit à venir. [...] Bénis soient ceux-là qui surgissent autour de nos feux si brusquement, avec des mots si funèbres que les feux aussitôt sont noyés dans le sable et que les hommes plongent à plat ventre, sur leurs fusils, ornant le campement d'une couronne de poudre.» (7).

Plus loin, le vieux Caïd raconte : «S'installèrent alors les pillards dans mon empire. [...] ils sont allés de destruction d'Être en destruction d'Être. [...] Ils consommaient donc les vieilles constructions, se réjouissant du bruit de la chute des temples. [...] Ils détruisaient donc leur propre pouvoir d'expression. Et ils détruisaient l'homme.» (64). Il dénonce «le maraudeur» qui fait «le guet sous les étoiles» (68). Aussi indique-t-il : «Mes armées pèsent sur leurs armes, les fusils sont chargés, les cavaliers circulent pour la police du désert, et l'on tranche la tête de celui qui se hasarde dans la contrée.» (32).

Surtout, il mentionne plusieurs souverains voisins de son «empire» :

-«Celui-là qui régnait à l'est de son empire», et qu'il avait «durement combattu» (32), racontant à Dieu (qui ne l'aurait pas su?) : «J'ai vu, Seigneur, au cours d'une même journée, la chair de mon armée s'assécher puis revivre. Elle était déjà semblable à une écorce de bois mort. [...] Tes anges étaient prêts de [sic] te récolter mon armée dans leurs grandes corbeilles et de te la verser dans ton éternité.» (156).

-Plus loin, il est question d'un «voisin qui règne de l'autre côté de la montagne» (117).

-Plus loin encore, apparaît «celui-là qui repose au nord de mon empire et fut l'ennemi bien-aimé» (213). En effet, ce prince rival est respecté, car il est indispensable, par son opposition, à la cohésion de la cité, le vieux Caïd déclarant : «Tes ennemis collaborent avec toi car [...] l'ennemi te limite, te donne ta forme et te fonde.» (47) - «Mon ennemi bien-aimé est condition de moi-même» (206).

Cependant, si l'empire est «menacé de toutes parts» (7), il est animé aussi de l'esprit de conquête. Des oasis étant «à conquérir» (7, 156), il envoie des «soldats dans le désert» où ils «rayonnent» (50). Ils se voient «convier de mourir [...] sous prétexte que la conquête est belle» (142). Ils font alors «tournoyer leurs sabres» (158), et, quand, ils veulent «faire mourir», se livrent à la «danse des épées» (70). Peu importe qu'ils aient «des paroles indécentes» (210), qu'ils «se plaignent des ronces», qu'ils disent que «la nourriture est avare, que leur sacrifice est amer» (210). L'oasis conquise, les guerriers peuvent alors revenir, «déambulant dans la lumière de leur victoire, l'épaule lourde du poids des armes qu'ils ont conquises, et peut-être même fleuries de sang» (190), tandis que le «roi victorieux respire le vent du désert» (184), et réserve «la fête» «pour les jours de clairons et de tambours et de victoire» (205).

Si le vieux Caïd se dit : «Si celui-là qui combat n'est point homme mais automate et machine à cogner, où est donc la grandeur du guerrier : je n'y vois plus qu'œuvre monstrueuse d'insecte.» (50), il leur demande à ses soldats d'être «fertiles pour l'empire» (190) en montrant «le courage du siège, ou de la conquête, ou du pillage» (191) ; il édicte : «Ils mourront pour l'empire. Et leur mort leur sera payée dans cet échange. Je connais donc leur ferveur véritable.» (210).

Il y a aussi une «colonie à conquérir» (186) dont la nature cependant n'est pas précisée.

Ayant pu se livrer à une observation immédiate, Saint-Exupéry sut décrire :

-Le pittoresque d'un petit peuple :

-Les servantes qui se sont occupées de «ce paquet de laine à carder», de «cette écuelle à laver» (1) ; qui «t'ont plié le linge frais dans leurs corbeilles», l'ont «transporté» et l'ont «rangé» (205).

-Les «vieilles qui s'usent les yeux aux jeux d'aiguille» (194, 219), qui travaillent «l'étoffe au filigrane d'or» (202), l'une cousant «la chasuble d'or» (194).

-Les femmes qui ont «comme ouvrage de fines dentelles à broder» (68) ; auxquelles on doit le «vêtement au filigrane d'or lentement cousu pour la fête» (188).

-Les «fileuses de laine» (194).

-Les tisseurs de «tapis de haute laine» (5, 108).

-Un forgeron qui a son enclume (44).

-Les ciseleurs (5, 32, 113), avec ces mentions : «la ciselure, l'inutile qualité du métal, la perfection du dessin, la douceur de la courbe» (6), «l'orfèvrerie délicate» (32) ; aux ciseleurs sont commandées des «aiguères» (5, 50, 95, 113, 184, 191, 192, 202), des «bracelets d'argent» (219 où il est spécifié que «le bracelet a sens mystique. S'agit là du premier chaînon de la chaîne qui vous lie l'un à l'autre» !) ; il importe qu'ils «ciselent l'argent sans se distraire» (192) ; ils fournissent «la boutique où tu marchanderas le bracelet d'argent» (219).

-Un savetier «à la jambe unique occupé d'embellir de filigranes d'or ses babouches», «ne sachant point que son bonheur était de se transfigurer en babouches d'or» (6).

-Un «boulanger qui te pétrit la pâte à pain» (174).

-Un «chemineau» qui marche avec une «béquille» (58), qui est taciturne et avide d'audience.

-Des mendians qui sont «les ambassadeurs de Dieu» (8).

-Un lépreux «tranché ainsi d'avec les hommes» (26) et un autre «riant grassement et s'épongeant l'œil d'un linge sordide», qui était «avant tout vulgaire et se plaisait soi-même par bassesse» (8) ; d'autres lépreux qui sont victimes de la «végétation lente de la maladie» ; qui, «à cause des lois concernant la lèpre, rançonnaient les oasis du haut de leur cheval dont ils n'avaient pas le droit de descendre. Tendant leur sébile au bout d'un bâton. Et regardant durement et sans voir, car les visages heureux, pour eux, n'étaient que territoire de chasse.» (26).

-Un monde rural, où «la terre est avare, où la charrue accroche aux pierres, où l'été trop dur sèche les moissons» (70, 73), où il faut «rebrasser la gangue dans le dénuement des terres craquantes» (112), où il y a cependant des «terres arables» (208).

Sont mentionnés :

-différents animaux : «âne» (202, «qui trottine», 206 ; en 219 on apprend qu'on peut être «ânier d'un âne» !), «chèvres» (196, 205), et leur lait (196), «moutons» (7) ;

- des «pâturages» (69) ;
- des «étables» (15, 73, 202 - on apprend que «bâtir la paix c'est bâtir l'étable assez grande pour que le troupeau entier s'y endorme» (17) ; qu'on peut apprécier «la bonne odeur du bétail rentré» (64) ; qu'on attend «l'heure de la couvée» (161) ;
- des «citernes» (9, 205 «la fraîcheur captive»), tandis que sont fort improbables les «jardins suspendus» (9, 156), ceux de la «capitale» de l'empire «voisin de l'Est» (32), ceux que le Caïd voudrait «faire bâtir» (156) !
- des fruits : des «olives» (202) qu'on presse dans une «meule» dont on peut «faire sourdre l'huile» (30), «l'huile du secret» (70), qui sert aussi à l'éclairage ; d'où : «l'écœurant balancement des lampes à huile» (5) - «la flamme tremblante allumée sur l'huile légère» (6) ; est offert un «hommage de dattes, de figues et de mandarines» (205) ;
- un «gâteau de miel» (6) ;
- les récipients de peau que sont les «outres» (7, 20, 73, 78, 125, 156) ;
- les «fours de sable» bâties dans le désert pour y rôtir des corbeaux (156) ;
- des «métayers, bergers et moissonneurs» (65) ;
- la vie simple d'un couple de gens du peuple (219).

Le vieux Caïd raconte : «J'ai commencé mon œuvre avec ma hache de bûcheron dans la forêt et j'étais ivre du cantique des arbres» (73), cantique qui, comme on l'a montré plus haut, est chanté au long du livre ; vieillissant, il se voit «comme un arbre de la forêt sous la hache du bûcheron» (32). Entre temps, il se veut un «jardinier» (206, 208), qui «marche vers le jardin aux lisières du climat des roses» (201) ; qui est «en marche vers sa terre» (208) ; qui se réjouit : «Quand me voici dans le jardin qui m'est une patrie d'odeurs, je m'assieds sur le banc. Je regarde. Il est des feuilles qui s'envolent et des fleurs qui se fanent. Je sens tout qui meurt et se recompose. Je n'en éprouve point de deuil. Je suis [...] patience, car il ne s'agit point d'un but, le plaisir étant de la marche. Nous allons, mon jardin et moi, des fleurs vers les fruits. Mais à travers les fruits vers les graines. Et à travers les graines vers les fleurs de l'année prochaine. Je ne me trompe point sur les objets.» (186).

Entrant dans le détail des plantes, il parle de :

- «rosiers» (219) et du «cérémonial du rosier» qui doit avoir pour «aboutissement» la fleur (186) ;
- «oliviers» (5) ;
- «orangers» (39, 50, 97, 206, précisant en 80 : «Pour bâtir l'oranger je me sers d'engrais et de fumier et de coups de pioche dans la terre et je tranche à travers les branches. Et ainsi monte un arbre qui est susceptible de porter des fleurs» ; disant encore en 208 : «L'oranger n'a point de signification à l'étage des sels de la terre. Mais, d'assister à l'ascension de l'oranger, j'expliquerai par lui l'ascension des sels de la terre») ;
- «vergers» (50) ;
- «vendange» (3, 113).

Il stipule : «Ainsi fruits et racines ont même commune mesure qui est l'arbre.» (112). Pour lui, «le jardin laisse dans le vent le sillage d'un navire chargé de citrons doux, ou d'une caravane pour les mandarines, ou encore de l'île à gagner qui embaume la mer» ; c'est «une patrie de mandariniers et de citronniers où sera reçue [sa] promenade» (186).

Saint-Exupéry s'employa à évoquer plutôt que bien décrire d'une manière saisissante une atmosphère orientale, s'inscrivant d'ailleurs ainsi dans une tradition française d'orientalisme, car, plus qu'aucune autre nation européenne, la France cultiva au cours des siècles une fascination pour l'Orient et la civilisation islamique ; qu'on pense à Chateaubriand, Delacroix, Hugo, Lamartine, Nerval, Gautier, Flaubert, Ingres, Fromentin, Loti, enfin Aragon (avec "Le fou d'Elsa" où on lit justement, qui pourrait être un commentaire de "Citadelle" : «Toute foi veut que l'on croie à l'inviscéable, car où serait le mérite autrement?»), etc..

On relève ces traits culturels orientaux :

- Le goût du «thé» (11, 69, 108 : «cette bouilloire qui devient du thé» ; 219 : «le thé du soir»). Le vieux Caïd ayant rendu visite au «seul géomètre véritable», «son ami», fut ému «de le voir si attentif au thé et à la braise, et à la bouilloire, et au chant de l'eau» (206) ;
- Le goût des «aromates» (157, 163).

- Le port des «babouches» (6).
- La présence d'«un tapis bariolé» (134).
- Le fait que le Caïd, objet d'un véritable culte, reçoit «l'encens» (73).
- Les noms arabes : celui d'un homme : «Ibrahim» (6, 158) ; ceux de puits : «El Bahr» et «El Ksour» (156).
- Le culte de la virilité qu'on perçoit quand il est question de «l'épreuve du fer où tu mets en jeu ta virilité» (190), par l'indication que, pour les hommes des tribus maures, «leurs armes oubliées, rouillées, avilées, leur apparurent comme une virilité perdue, car seules elles permettent à l'homme de créer le monde. Et ce fut le signal de la rébellion, laquelle fut belle comme un incendie !» (12), par le mépris sous-jacent dans : «Tu installas des émasculés à la tête de ton empire» (16).

-La religion, l'islam, qui se révèle avec ces mentions : «le livre du Prophète» (1 - c'est le Coran à l'égard duquel Saint-Exupéry avait pourtant, dans «Pilote de guerre», marqué sa défiance !) - «la ville sainte» (89) - le «chapelet de treize grains» (3 - le chiffre étonne car le «misbaha», qui est utilisé pour la récitation des prières ainsi que pour glorifier Allah, est normalement constitué de 99 perles), «l'engrenage du chapelet de la prière» (5). Mais il n'est pas question de mosquées, et le nom d'Allah n'est pas utilisé. On peut se demander comment il se fait que le Caïd ait un chien (205) car en avoir un chez soi est interdit en islam, cet animal étant considéré comme impur ; comment il se fait qu'il ait besoin d'interdire «ces bûchers où l'on brûle les cadavres» (65) puisque la crémation n'est pas tolérée par l'islam. On remarque l'allusion au «déluge des Hébreux», considéré par les généraux comme «solution» radicale au «fatras» auquel ils font face (15).

Dans cette région de l'Afrique du Nord, l'islam connaît de nombreuses déviations, des survivances du monde préislamique, qui sont d'ailleurs suggérées par ce passage : «Sur la place du marché, assis en cercle, ils écouteaient un diseur de légendes, lequel avait en son pouvoir, s'il eût eu du génie, de se lever leur ayant parlé et, suivi d'eux, d'incendier la ville. / J'ai vu certes ces foules paisibles soulevées par la voix d'un prophète et s'en allant fondre à sa suite dans la fournaise d'un combat.» (137). Est mentionnée une «tribu nègre» dont le «sorcier» s'emploie à produire «un pouvoir invisible» qui pourrait «culbuter» l'armée du vieux Caïd, «laquelle est en marche vers sa tanière» sans que soit poursuivi le récit, même si le vieux Caïd a «vu la pâte de bois mélangée de liqueur noirâtre renverser les empires», et a «entendu» «tel qui prêchait la rébellion» (183). Il reproche à son fils de «présider aux naissances des voiles [des élans de spiritualité] en pourchassant, et en dénonçant et en exterminant des hérétiques.» (118).

-La condition des femmes. Elles portent «le voile» (219), de «longs voiles de couleur» (7), et il est indiqué que lorsque «les femmes sont voilées te brûle le désir de lire leur visage» (211). Même si est célébrée «la princesse merveilleuse que l'on ne peut atteindre qu'à travers deux cents jours de marche dans le sable sans puits sous le soleil. Et l'absence de puits devient sacrifice et ivresse d'amour. Et l'eau des autres devient prière car elle mène à la bien-aimée.» (12), dans cette civilisation, la femme n'est guère que le repos du guerrier, un objet de conquête : elles sont «douces à saisir, faites comme elles sont pour la capture. [...] Elles croient vous haïr et pour vous repousser useront des dents et des ongles. Mais il vous suffira pour les dompter de votre poing noué dans les boucles bleues de leur chevelure.» (7) ; il est encore question de «la femme conquise» (112), de «l'épouse non encore possédée mais qui ploie dans les bras» (186). Et le guerrier, «vantard», aime «dominer les filles par son éclat» (190). En fait, le plus souvent, il ne fait que fréquenter «le quartier réservé de la ville» (63, 68, 108, 114, 183) avec ses maisons closes, ses «bouges sordides» (63, 68), ses prostituées aux «mains obscènes» (68), aux «nuits fétides» (68), qui menaient «une vie sordide et malsaine» (68), qui «pourrissaient comme une graisse blanchâtre et pourrissaient les voyageurs», leur chantant «un chant monocorde à la façon des méduses molles qui disposent la glu de leurs pièges», des «litanies désespérées», l'une de ces «filles» étant «blafarde et triste comme une lanterne sous la pluie, son masque lourd de bœuf marqué d'un sourire comme d'une blessure» (68). Avec elles, «l'amour se consommait dans le délabrement le plus amer, la litanie un instant suspendue, remplacée par le souffle court du monstre blême et le silence dur du soldat qui achetait à ce fantôme le droit de ne plus songer à l'amour.» (68). Il arrivait qu'un soldat «trouait l'une d'elles

comme une outre d'un poignard.» (68), tandis qu'*«il y a celui-là qui a ramassé sur son chemin une jeune fille poignardée»* (45). Ailleurs est évoquée une jeune femme condamnée par «les juges de la ville» à voir «sa tendre écorce de chair» soumise au soleil (1). Quant au vieux Caïd, apparemment il possède un harem (44), tout en disant qu'il pourrait «inventer une reine» pour lui faire porter les diamants dont, cependant, il se soucie peu (95). À son fils, il donna «cette captive dont on égaya ses seize ans» (1) !

-La pratique de l'esclavage, la traite arabo-musulmane, qui a toujours été très importante, s'appuyant d'ailleurs sur les préceptes du Coran et sur les commentaires juridiques qui en ont interprété les sourates. En 3, sont énumérées des tâches des esclaves, et est indiqué qu'il leur fallait rester «aux lisières du domaine des femmes dont la connaissance par erreur leur eût coûté la vie». En 205, on voit un des esclaves qui, «selon le rituel des rencontres, s'est effacé contre le mur» au passage du vieux Caïd qui, «dans sa bonté, lui dit : "Montre-moi ta corbeille", afin qu'il se sentît important dans le monde». Auparavant, il a déclaré : «On ne bâtit rien sur l'esclavage sinon les révoltes d'esclaves» (47). Et le fils demande à son père : «Pourquoi ce peuple accepte-t-il d'être réduit en esclavage et ne poursuit-il pas sa lutte jusqu'au dernier?» (128). On trouve encore des mentions des esclaves en 78, 101, 175, 194. Il reste qu'il est étonnant que Saint-Exupéry n'ait pas montré ici la compassion avec laquelle, dans *"Terre des hommes"*, il raconta l'histoire de Bakr, l'esclave noir affranchi.

Si le vieux Caïd «était du sang des aigles» (1), on peut toutefois se demander à quelle ethnie il appartient puisque, s'il fut appelé «le seigneur berbère» dans *"Le Caïd"*, il parle ici de «réfugiés berbères» (11, 12, 125) dont il se distingue, et qu'il appelle encore en 145 «mes Berbères».

Pour ce prince du désert, la mer a une grande importance. Il signale qu'il a accès à un «golfe de mer pour navires» (208), évoque «une anse ignorée de la palpitation des mers» (108), une «île des onguents à base d'or qui recourent la peau sur la chair» (1), «des îles de pluie où les oiseaux sont gris», où s'étend un «ciel gris d'oiseaux sans couleur» (199). Il dit à son fils : «Si je désire fonder en toi la pente vers la mer je décris le navire en marche, les nuits d'étoiles et l'empire que se taille une île dans la mer par le miracle des odeurs. [...] L'île invisible encore, comme un panier d'épices, installe son marché sur la mer [d'où, plus loin, «le cantique de l'île qui installe son marché sur la mer»]. Tu retrouves tes matelots, non plus hirsutes et durs, mais brûlants, et ils ignorent pourquoi.» (201). Il vante «le cérémonial des voiles à hisser, des étoiles à lire et du pont à laver à grande eau» (201). Il admire «l'étrave d'un navire, laquelle malgré la démence de la mer revient inexorable à son étoile.» (70). Il fait ce reproche : «Le cloutier te parle de ses clous. L'astronome de ses étoiles. Et tous oublient la mer» (119) dont il a subi «les coups d'épaule redoutables» (199), se souvenant de «la lourde épaule de la mer» (5). Comme on l'a montré plus haut, il évoque souvent «le navire», sa construction et sa navigation pour en faire un symbole de la conduite à avoir dans la

Cependant, l'exotisme saharien étant longtemps oublié, sont souvent évoquées des réalités qui ne se trouvent en fait que dans les pays du Nord. Ainsi, devenu vieux, le Caïd se voit atteint «de la faiblesse des arbres quand vente l'hiver» (213). Sont encore mentionnés :

- Le «printemps qui te change tes semaines en herbe douce comme un bassin d'eau fraîche» (205).
- Le «labour» («Je me fais blé au-delà du labour», 188), les «laboureur» (170).
- Les «champs d'orge» (108, 156, 206), les «sacs d'orge» (65), le «seigle» qui est «seigle d'homme» (202).
- Les «champs de blé» (206).
- Les «moissons taillées en carré» (205), le «blé que l'on bat», les «blés flagellés», ce qui fait «éclater autour l'écorce d'or.» (9) et produit «comme une auréole, le poudroiemment d'or».
- «Les granges» (3 : «La grange, disait-il, d'abord est une grange» : et ensuite?) - «l'engrangement» (205) - «les greniers où s'engrangent les graines» qui «n'ont de sens pourtant que si ces graines tu les y puises pour les disperser en hiver. Et le sens du grenier c'est le contraire du grenier qui est ce lieu-là où tu fais rentrer. Il devient le lieu dont tu fais sortir.» (101 - brillante démonstration !) - les «greniers aux provisions afin que l'hiver soit doux à subir» (108) - le «grenier» qui «est escale» (196).

- Le «potager» (219).
- Un «maraîcher pour légumes» (219).
- Le pain : «la vérité du pain», «le pain craquant et qui te fait les dents joyeuses» (104).
- Les «vignes» (205, 208), les «vendanges» (7), les «vendanges de ses vignes» (108, 112), le cellier («Mon palais ressemble à un cellier qui prépare lentement le miel de ses fruits, l'arôme de ses vins», 205). Or l'islam interdit le vin ! Il est donc étonnant que soient évoqués des «soldats ivres» devant lesquels «les mères couvrent leurs filles et leur interdisent de se montrer» (211).
- «Le fleuve dans la montagne» qui est «barré» (211).
- Les véhicules que sont «la carriole» qui «fait tinter son grelot» (206) et les «diligences» (219).
- Les grades des soldats qui sont en fait ceux qu'on trouve dans l'armée française : «adjudants» (78, 113, 212], «caporaux» (190, 210), «sergents», «capitaines» [108] ; l'un «réve de la soupe en grommelant dans sa corvée» (108) ; le «demi-tour» (212) est un ordre de mouvement serré donné dans l'armée française.
- Les «gendarmes» (100, 118, 144, 208, 212) qui sont bien des gendarmes français traditionnels et caricaturaux puisqu'ils sont d'une «opulente stupidité» (212), qu'il en est un qui «t'écrase l'orteil» avec son «énorme chaussure cloutée» (208).
- Les «policiers» (118).
- Une «mansarde» (123).
- Le «cérémonial de mon village, car voici le jour de fête, ou la cloche des morts, ou l'heure des vendanges» (125).
- Des éléments du culte catholique : «la cloche» (125, 137) - «le cierge» (1, 24, 175) - «la chasuble d'or» (194) - les «draps d'église dont elles [des vieilles] habillent leur Dieu. Et la tige de lin, par le miracle de leurs doigts, se fait prière.» (190) - «le tabernacle» (6, 70, 73) - «la basilique» (96, 126, 150, 191) - «la cathédrale» (125, 170, 180, 199, 202) - les «anges» (156) - les «archanges» (142, 219).

Pourtant, aurait eu lieu un séjour du Caïd dans le Nord puisqu'il parle de «promenades dans une campagne étrangère» où, allant à cheval, il sentit «peser» contre lui un «grand carré d'avoine» qui le «colonisait», puis pénétra dans «un domaine clos de murs» : «Et peu à peu au cours du lent pèlerinage, tandis que mon cheval boitait dans les ornières, ou tirait les rênes pour brouter l'herbe rase le long des murs, me vint le sentiment que mon chemin dans ses inflexions subtiles et ses respects et ses loisirs, et son temps perdu comme par l'effet de quelque rite ou d'une antichambre de roi, dessinait le visage d'un prince, et que tous ceux qui l'empruntaient, secoués par leurs carrioles ou balancés par leurs ânes lents [dans le Nord?], étaient, sans le savoir, exercés à l'amour.» (148).

À cette occasion a-t-il eu connaissance de «la légende d'un pays du Nord» où l'on «marche une certaine nuit de l'année dans la neige, laquelle est craquante, sous les étoiles vers des maisons de bois illuminées» 122), cette nuit devant être celle de Noël?

Mais, surtout, on se demande s'il a pu voir «une aurore boréale» (49), des «glaciers» qui «se fondent en mare» (97, 157), «un soleil qui s'irait mêler à la glace» (97), comment il peut indiquer : «Il est dans les mers du Nord des glaces flottantes qui ont l'épaisseur de montagnes mais du massif n'émerge qu'une crête minuscule dans la lumière du soleil. Le reste dort.» (26).

On peut penser que le choix d'un cadre exotique, d'une coupure complète avec son époque, permit à Saint-Exupéry de donner une apparence de dimension universelle à ce qui était, en fait, sa réaction aux événements qui secouaient la France et le monde occidental. Car s'impose dans "Citadelle" cet autre aspect :

* * *

Une position politique inquiétante

Si le livre fut intitulé "Citadelle", il y est, en fait, peu question de ce bâtiment (en 2, 4, 212 où le mot est au pluriel). On trouve plutôt la mention de «*l'empire*» (en 8, 9, 11, 16, 29, 32, 47, 55, 58, 64, 65, 194, 205, 208) ou du «*domaine*» (en 65, 90, 96, 122) ou du «*palais*» (en 205).

Ils sont apparemment le résultat d'une conquête, le vieux Caïd racontant : «*J'étais entré vainqueur dans la ville*» (73), se désignant comme celui «*qui domine la ville*» (142), comme «*le capitaine qui veille sur la ville*» (141), «*comme le capitaine d'un navire en mer*» (142).

Ayant eu le souci de l'établissement d'une «*dynastie*» (184, 205), son fils allait lui succéder, le passage du vieux Caïd, qui est le personnage le plus complètement présenté, au jeune Caïd ayant servi à Saint-Exupéry à l'exposé d'une position politique complète.

*

Le vieux Caïd se définit comme «*chef d'État*» (219), déclare aussi : «*Je suis le roi et en moi l'empire se noue*» (219) - «*Je suis nœud de l'empire. [...] Et je suis clef de voûte d'un certain goût des choses.*» (123) - «*Moi comme clef de voûte pour établir sa permanence*» (96 - celle de la «*basilique*»). Il se voit aussi comme le «*berger*» de ses sujets, «*dépositaire de leurs destinées, maître de leurs biens et de leurs vies*» (73), tout en reconnaissant : «*Mon manteau est trop court et je suis un mauvais berger qui ne sait abriter son peuple.*» (14). Se montrant apparemment plein de sollicitude, il confie : «*Mélancolique j'étais car je me tourmentai à propos des hommes.*» (184) ; il racontait : «*M'enfermant dans le silence de mon amour, je m'en fus observer les hommes dans ma ville. Ayant le désir de la comprendre.*» (114) - «*Me promenant dans le silence de mon amour, j'ai écouté parler les hommes*» (137). Mais il dit aussi : «*Si tu veux comprendre les hommes, commence d'abord par ne jamais les écouter.*» (119) - «*Si tu désires comprendre les hommes il ne faut point les écouter parler*» (147). Et les deux attitudes étaient conciliées ainsi : «*Je les écoutais parler dans le silence de mon amour, dédaignant le contenu de leurs paroles.*» (39) - «*J'écoutais chaque fois avec attention, distinguant le discours efficace de celui qui ne créait rien, afin d'apprendre à reconnaître l'objet du charroi. [...] Il m'a été donné d'apprendre à reconnaître dans le vent des paroles le charroi rare des semences.*» (137) - «*Je les considère dans le silence de mon amour sans leur reprocher leur ennui qui n'est point d'eux-mêmes, mais de leur langage, sachant que, du roi victorieux qui respire le vent du désert et du mendiant qui s'abreuve à la même rivière ailée [?], il n'est rien qu'un langage qui les distingue, mais qu'injuste je serais si je reprochais au mendiant, sans l'avoir d'abord tiré hors de soi, de ne point éprouver les sentiments d'un roi victorieux dans sa victoire.*» (184). C'était donc un berger sévère pour ses ouailles. Il signale encore qu'il «*n'a plus que Dieu pour le gouverner*» (108), indiquant ainsi qu'il a reçu de Dieu son pouvoir, qu'il est son délégué. On peut donc le comparer au monarque de droit divin de l'Ancien Régime.

Il chercha, mais en vain, à se former sérieusement : «*J'étudiai donc les livres des princes, les ordonnances édictées aux empires, les rites des religions diverses, les cérémonials des funérailles, des mariages et des naissances, ceux de mon peuple et ceux des autres peuples, ceux du présent et ceux du passé, cherchant à lire des rapports simples entre les hommes dans la qualité de leur âme et les lois qui furent édictées pour les fonder, régir et perpétuer, et je ne sus point les découvrir.*» (147). En fait, il lui a suffi de laisser libre cours à son tempérament.

Or il est énergique, disant : «*Moi je vais, je vais, et je vais*» (186) - «*Je suis rameur inépuisable vers où je vais*» (205), prônant l'action, la démarche (il affirme : «*Seule compte la démarche. Car c'est elle qui dure et non le but qui n'est qu'illusion du voyageur. [...] De même, il n'est point de progrès sans acceptation de ce qui est.*» (49) - «*Le plaisir étant de la marche*», 186), l'effort, le travail («*Je fais lentement mon travail, comme l'équipe du puits en forage*», 205), étant «*celui-là qui sent le jaguar et invente la fosse*» pour le capturer «*malgré qu'il ne l'ait jamais vu*» «*et te le montre, ayant ainsi mystérieusement emprunté, afin de te conduire à lui, un chemin qui fut semblable à un retour*» (147), animé de l'obsession de «*bâtir*», que ce soit l'empire, le temple ou basilique ou cathédrale, et l'homme lui-même, se réjouissant d'avoir à le dompter : «*Je n'aime que ce qui résiste. [...] J'aime qui se montre par sa résistance, celui qui se ferme et se tait, celui qui se conserve dur, et, les lèvres scellées*

dans les supplices, celui qui a résisté aux supplices et à l'amour. [...] Car je hais la facilité. Et il n'est point d'homme s'il ne s'oppose. Sinon la fourmilière où Dieu ne s'inscrit plus.» (29) - «*J'honore d'abord ce qui dans l'homme résiste au feu.*» (70) - «*C'est lorsque tu résistes que tu connais ce qui te meut*» (146).

S'il reconnaît que la guerre «change le sable en nid à vipères. Chaque dune s'augmente d'un pouvoir qui est de vie et de mort.» (26) ; que «la guerre est chose difficile quand elle n'est plus pente naturelle ni expression d'un désir.» (15), non seulement il l'accepte, mais il la trouve bénéfique : «*La guerre plante les graines, et la paix les récolte*» (14) - «*Une guerre sans merci est condition de la paix, abandonnant sur le chemin des morts qui sont condition de la vie.*» (206), tout en semblant se contredire ici d'une phrase à l'autre : «*La paix n'est point un état que l'on atteigne à travers la guerre. Si je crois la paix conquise par les armes et si je désarme, je meurs.*» (17). Chef militaire, qui constate : «*Mes armées pèsent sur leurs armes, les fusils sont chargés, les cavaliers circulent pour la police du désert, et l'on tranche la tête de celui qui se hasarde dans la contrée*» (32), il mena donc des «expéditions de guerre» (7), alla à la conquête d'oasis, et n'attribue qu'à son rhumatisme de la jambe son «simple désir de paix» (119).

Cela allant de soi, cet autocrate est très autoritaire, déclarant préemptoirement : «*Je suis la vie et j'organise.*» (3) - «*Je donne les clefs de l'étendue.*» (184) - «*L'ordre, je le fonde. [...] L'ordre que je fonde, [...] c'est celui de la vie. [...] L'ordre est le signe de l'existence et non sa cause.*» (65) - «*J'interdis que l'on interroge, sachant qu'il n'est jamais de réponse qui désaltère. Celui qui interroge, ce qu'il cherche d'abord c'est l'abîme.*» (2) - «*Concilier c'est se satisfaire de l'ignominie d'un mélange tiède où se sont conciliées des boissons glacées et brûlantes*» (174 - on préférerait «des boissons glacées et des boissons brûlantes»), apportant cependant cette nuance : «*Si tu imposes la vie tu fondes l'ordre et si tu imposes l'ordre tu imposes la mort. L'ordre pour l'ordre est caricature de la vie.*» (65). Parlant de «*l'homme en guerre*», il se propose «*de chercher [...] dans la qualité de sa soumission totale à l'empire, la qualité de sa dignité individuelle*» (145).

Stipulant : «*Le chef de l'empire, s'il est absolument le chef, tu l'acceptes comme nécessité naturelle*», il estime qu'il a le droit d'exercer un pouvoir absolu. Il considère que ses sujets doivent l'accepter comme le législateur qui sait mieux que quiconque ce qu'il faut leur imposer pour qu'ils vivent en paix, en étant heureux et fiers d'être soumis à une volonté infaillible. Il veut qu'ils se vouent à l'édification de cette œuvre monumentale où la responsabilité de chacun soit engagée, et qui est «*l'empire*». Il veut les contraindre à extraire le diamant pour une «*gloire de l'empire dont chacun recevra sa part*» (95). Cependant, il dit aussi : «*Je n'ai point fait un dieu de l'empire afin qu'il asservît les hommes. Je ne sacrifie point les hommes à l'empire. Mais je fonde l'empire pour en remplir les hommes et les en animer, et l'homme compte plus pour moi que l'empire. C'est pour fonder les hommes que je les ai soumis à l'empire. Ce n'est point pour fonder l'empire que j'ai asservi les hommes.*» (47). Et il s'efforce de faire accepter ce pouvoir de bon cœur : «*Il n'y a point soumission, lâcheté ou bassesse à te soumettre à l'autorité du chef de l'empire, laquelle est simplement, hors de l'arbitraire, comme absolue. Mais si tu te trouves être après lui le premier dans l'empire, et s'il se trouve que sa puissance sur toi ne soit point cadre nécessaire, mais hasard de la politique, fruit de jugements particuliers et discutables, ou réussite habile, alors te voilà qui l'envieras. Car n'est jalouxé que celui-là auquel on eût pu être substitué. Quel nègre jalouse le blanc? Quel homme véritable jalouse l'oiseau de cette jalouse qui forme la haine car elle cherche à détruire pour remplacer? Et certes je ne critique point ton ambition quand elle peut se manifester car elle peut être marque du désir de créer. Mais je critique ta jalouse. Car te voilà qui intrigueras contre lui et, absorbé dans tes intrigues, en négligeras la création qui est d'abord collaboration merveilleuse de l'un à travers tous. Car te voilà qui, l'ayant jugé, le mépriseras. Car tu admets sans difficulté qu'un autre le puisse emporter sur toi par le pouvoir, mais comment admettras-tu qu'il l'emporte par le jugement ou l'équité ou la noblesse de cœur? Et si tu le mépriseras, qui te paiera de ton travail par l'expression de ton estime? Elle est injure, l'estime qui vient de qui tu méprises. Et les relations entre les hommes t'apparaîtront irrespirables. / Mais avant tout, s'il te donne un ordre il t'humilie et lui-même pensera t'humilier pour asseoir mieux son règne. Alors que celui-là seul peut prendre son repas à égalité en face de toi, t'interroger, admirer ton savoir et se réjouir de tes vertus, qui est maître comme le mur est mur sans qu'il y ait même lieu pour lui de s'en*

rêjouir puisque simplement cela est.» (47). Il exalte «le pouvoir qui organise ses provisions souterraines et les amène à la conscience» (21). Il sait que «le pouvoir perdu ne se retrouve plus» (13). S'il statue : «Jamais un chef ne sera jugé par des subalternes» (8), il prétend aussi : «Je suis plus soumis à mon peuple qu'aucun de mes sujets ne l'est à moi» (47), à la façon de Frédéric II affirmant : «Je ne suis que le premier serviteur de l'État». Et il modère son absolutisme en disant : «Le pouvoir s'il est amour de la domination, je le juge ambition stupide. Mais s'il est acte de créateur et exercice de la création, s'il va contre la pente naturelle qui est que se mélangent les matériaux, que se fondent les glaciers en mare, que s'effritent les temples contre le temps, que se disperse en molle tiédeur la chaleur du soleil, que se brouillent quand l'usure les défait les pages du livre, que se confondent et s'abâtardissent les langages, que s'égalisent les puissances, que s'équilibrent les efforts et que toute construction née du nœud divin qui noue les choses se rompe en somme incohérente, alors ce pouvoir je le célèbre» (97).

Cependant, il déclare aussi : «On ne bâtit rien sur l'esclavage sinon les révoltes d'esclaves. On ne tire rien de la rigueur s'il n'est point de pentes vers la conversion. Si la foi offerte ne vaut rien, et s'il est pente vers la conversion, alors à quoi bon la rigueur?» (47) - «Le pouvoir ne s'explique point par la rigueur. Mais par la seule simplicité du langage» (15). Il veut obtenir de ses sujets une ferveur, dont il dit : «Quand leur ferveur s'épuise c'est l'empire lui-même qui se décompose car il est fait de leur ferveur.» (11). Ayant dû procéder ainsi, il conseille à son fils : «Tu peux venir avec un fouet et traverser le campement seul, en les flagellant au visage, tu ne soulèveras rien de plus en eux qu'une meute de chiens, quand elle grogne en reculant, et aimeraït mordre.» (11).

Il estime aussi que ce n'est pas l'ordre qui crée la vie et lui donne sens mais bien l'inverse ; que le respect de la règle par la coercition, loin de refaire un peuple n'est que le fossile d'une civilisation perdue.

Ce chef, qui s'attribue une «sagesse patriarcale» (208), s'il marque la primauté de l'esprit sur le corps : «Ce qui est de ton corps tu te l'attribues et le changes en toi. Mais c'est faussement que tu prétends agir de même en ce qui concerne l'esprit et le cœur. Car peu riches en vérités sont tes joies tirées de tes digestions.» (184), signifie surtout sa défiance à l'égard de :

-L'intelligence : il a «bien compris de l'esprit [...] qu'il domine l'intelligence. Car l'intelligence examine les matériaux mais l'esprit seul voit le navire.» (174) ; il dit encore : «Je sais que l'esprit seul gouverne les hommes et qu'il les gouverne absolument.» (142) - «Les connaissances ne me paraissent point devoir l'emporter, car il est autre chose d'instruire et d'élever, et je n'ai point constaté que, sur la somme des idées, reposât la qualité d'homme, mais sur les qualités de l'instrument qui permet de les acquérir.» (142) - «Tout progrès de l'homme est de découvrir, l'une après l'autre, que ses questions n'ont point de sens» (39). Pourtant, en «despote éclairé», il annonce : «À la tête de ma Cité j'installerai des poètes et des prêtres. Ils feront s'épanouir le cœur des hommes.» (45).

-La raison qui «n'est que servante de l'esprit et d'abord transforme la pente et en fait des démonstrations et des maximes, ce qui te permet ensuite de croire que ton bazar d'idées [aussi en 149, 150] t'a gouverné..» (117). Pour lui, le «raisonnement» se développe d'une façon détachée du réel. Il statue : «L'Être n'est point accessible à la raison. Son sens c'est d'être et de tendre. Il devient raison à l'étage des actes.» (169) - «La raison écrit les commentaires, déduit les lois, rédige les ordonnances et tire l'arbre de sa graine, de conséquence en conséquence, jusqu'au jour où l'arbre étant mort, la raison n'est plus efficace et il te faut une autre graine.» (142) - «L'homme croit calculer. Il croit que la raison gouverne l'érection de ses pierres, quand l'ascension de ces pierres est née d'abord de son désir.» (15). Il demande : «Demeure des hommes, qui te fonderait sur le raisonnement? Qui serait capable, selon la logique, de te bâtir? Tu existes et n'existes pas. Tu es et tu n'es pas. Tu es faite de matériaux disparates, mais il faut t'inventer pour te découvrir. De même que celui-là, qui a détruit sa maison avec la prétention de la connaître, ne possède plus qu'un tas de pierres, de briques et de tuiles, ne retrouve ni l'ombre ni le silence ni l'intimité qu'elles servaient, et ne sait quel service attendre de ce tas de briques, de pierres et de tuiles, car il leur manque l'invention qui les domine, l'âme et le cœur de l'architecte. Car il manque à la pierre l'âme et le cœur de l'homme.» Parlant de différentes choses pouvant être bonnes ou mauvaises, il se dit incapable de «les départager par la raison. [...] Si je veux juger le chemin, le cérémonial ou le poème, je regarde

l'homme qui en vient. Ou bien j'écoute battre son cœur.» (150). Il demande à son fils : «Comment voudrais-tu donc qu'un raisonnement sur la vie pût se suffire à lui-même?» (81) - «Comment raisonnerais-tu sur le recueillement? Comment raisonnerais-tu sur l'amour? Comment raisonnerais-tu sur le domaine? Ils sont non des objets mais des dieux.» (122). Il le dissuade de «raisonner dans son intelligence», d'«enchaîner des syllogismes» ; il lui dit : «Je te déconseille donc la polémique. Car elle ne mène à rien.» (47). Pour Saint-Exupéry, la raison pure est un fantasme, la réflexion de l'être humain étant, à ses yeux, toujours sous l'influence de ses sens, de son état de santé, de ses intérêts, etc. Il n'allait cependant pas jusqu'à nier tout pouvoir à la raison, mais avait conscience de ses limites et de la nécessité de l'utiliser avec humilité.

-«*La logique*» (4) qui «mène où tu veux» (118), qui «ne mord point pour t'aider à te faire passer d'un étage à l'autre.» (122), qui n'est pas ce «qui noue les matériaux» (201). Il méprise ce «vent de paroles» que les logiciens, qui «ne sont point logiques» (78, 80), «nomment raison, ils te dispersent au gré des libertés les éléments du piège, te ruinent ton cérémonial, et te laissent fuir la capture» (147) - ne faudrait-il pas plutôt : «et laissent fuir la capture»?). Alors qu'ils lui déclarent : «Nous protestons au nom de la raison. Nous sommes les prêtres de la vérité. Tes lois sont lois d'un dieu moins sûr que n'est le nôtre. Tu as pour toi tes hommes d'armes, et ce poids de muscles nous peut écraser. Mais nous aurons raison contre toi, même dans les caves de tes geôles. [...] Nos propositions découlent l'une de l'autre, du point de vue de la stricte logique, et rien de l'homme n'a dirigé l'œuvre. [...] Tu dois nous prendre pour ministres, nous qui savons.» - «*La vie n'est qu'une conséquence naturelle de cause en effet et d'effet en cause.*», il considère qu'ils sont «stupides» (80) ; qu'ils «ne comprennent point la ville mais la divisent» (108) ; que «leurs prédictions» ne sont pas avérées (20). Il leur reproche «de n'accepter du monde que ce dont ils savent faire des phrases» (150). Il proclame : «Le logicien parle de folie car sa logique d'hier ne lui permet pas de comprendre» (21). Il assène : «Je n'ai point vu d'hommes transformés par des arguments de logiciens, je ne les ai point vus se convertir en profondeur sous l'emphase du prophète bigle. Mais, de m'être adressé à eux en l'essence, par le jeu d'un cérémonial, je les ai ouverts à ma lumière.» (194). Il affirme «que la bergère ou le menuisier ou le mendiant a plus de génie que tous les logiciens, historiens et critiques de [son] empire» (150) ; que la sentinelle «domine par son simple amour l'intelligence des logiciens» (108). Il se plaint auprès de son fils : «Sont venus tes historiens, tes logiciens et tes critiques. Ont considéré les matériaux et, de ne rien lire au travers, t'ont conseillé d'en jouir» (190), «ont célébré pour eux-mêmes les matériaux qui servent à tes basiliques» (191), «discutent les matériaux du visage et ne connaissent point le visage» (201) lui annonce que «viendra l'heure des logiciens qui ratiocineront» sur les poèmes «et te découvriront les dangers qui menacent les poèmes dans le contraire du poème» (118).

-Les grandes idées, les grands concepts, les systèmes de pensée : «Ils te diront qu'ils sont solidaires des hommes, ou de la vertu, ou de Dieu. Mais ce ne sont plus que mots creux, s'ils ne signifient noeuds de liens. [...] Je ne connais point l'homme, mais des hommes. [...] Et ceux-là qui poursuivent l'essence autrement que comme naissance ne montrent que leur vanité et le vide de leur cœur. Et ils ne vivront ni ne mourront, car on ne meurt ni ne vit par des mots.» (9) - «*Tu me demanderas ici de te découvrir par ma logique un système qui nous sauvera du péril. Et il n'en est point.*» (180).

Comme on l'a montré plus haut, Saint-Exupéry doubla sa critique de la raison d'une critique du langage dans son ensemble, condamnant l'orgueil d'un langage basé sur la seule raison (le logos grec), qui se déroule de façon détachée du réel. Et, comme beaucoup d'antimodernes, il se méfiait des concepts philosophiques trop abstraits. En fait, il ne niait pas tout pouvoir à la raison, mais lui voyait des limites et conseillait de l'utiliser avec humilité.

Catégorique, le vieux Caïd a réponse à tout, assène : «*Je refuse la discussion car il n'est rien ici qui se puisse démontrer.*» (3). En 201, il a, avec son fils, qu'il a disqualifié d'emblée («*Tu es de la race des logiciens, des historiens et des critiques*»), un débat où on le voit d'abord apparemment conciliant, lui disant : «*Tu me sers quand tu me condamnes [quand tu viens] me contredire dans mes erreurs [...] me critiquer mes opérations [quand] tu me reprends, [quand] tu me nies les épices que j'ai promises. Ta science me démontre qu'elles seront autres. Et moi j'approuve.*» ; mais il révèle aussitôt son mécontentement : «*Je n'ai rien à connaître de tes problèmes de botanique. Mimporte exclusivement que tu bâtisses un navire et me cueilles des îles lointaines au large des mers. [...]*

Viendra bien l'instant où se montrera dans sa lumière l'unité de ma création, tel visage et non tel autre. Alors se fera en toi le silence. / Peu m'importent les erreurs que tu me reproches. La vérité loge au-delà. Les paroles l'habillent mal et chacune d'elles est critiquable. L'infirmité de mon langage m'a souvent fait me contredire [aveu dont on prend bien note !]. Mais je ne me suis point trompé. Je n'ai point confondu le piège et la capture.» ; ce qui, notons-le, serait le résultat assez étonnant de l'éducation qu'il lui a donnée ! il prétend pouvoir s'apaiser: «Plus tard, lentement, dans le silence de mon amour, je m'en irai visiter, après ton retour, les ruelles du port.» ; mais il n'a pas désarmé et réattaqué : «Tu ne peux espérer ni me prendre en défaut ni véritablement me nier dans l'essentiel. Je suis source et non conséquence.»

Si, d'une part, il met en doute qu'*«il existe un contraire de quoi que ce soit dans le monde»* (118) ; s'il affirme : *«N'existent point les contraires»* (122) - *«Il n'est point de contraires»* (180) ; s'il stipule : *«Renoncez à dénommer erreur le contraire de vos vérités, et vérité le contraire de l'erreur. Car l'évidence qui saisit et vous constraint de gravir votre montagne, sachez qu'elle aussi a saisi l'autre qui gravit également sa montagne. Et qu'il est gouverné par la même évidence que celle qui vous a fait lever dans la nuit. Non la même peut-être, mais aussi forte.»* (47) il ne cesse pourtant d'en constater : *«L'amour de soi-même c'est le contraire de l'amour.»* (25) - *«L'instinct de propriété [...] est le contraire de l'amour.»* (55) - *«Par contrainte j'entends le contraire de la licence»* (97) - *«Tout ce qui n'est point voilier peut être dénommé contraire du voilier»* (118), en signalant que *«le besoin de dominer tous les contraires qui lui fait si cruel son sort»*, de *«tuer, à la fois, et de guérir»*, lui vient de Dieu (213). Et il se dit même prêt à adopter, avec un cynisme machiavélique, une politique contraire à celle qu'il promeut pourtant avec tant de vigueur : *«Si tu veux un jour que des paysans labourent tes terres dans la bonté de leur soleil, que des sculpteurs sculptent leurs pierres, que des géomètres fondent leurs figures, il te faudra bien changer de montagne. Et, selon la montagne choisie, tes bagnards deviendront tes saints, et tu élèveras des statues à celui-là que tu condamnais à casser des pierres.»* (100).

Il n'est donc jamais pris en défaut, et déclare posséder la vérité sans jamais se tromper, tout en dénonçant l'illusion de la vérité qui, pour lui, n'est que relative au système qui la propose et qui se refuse à la fertilité des contradictions. Disant : *«Ainsi m'apparut-il qu'il était vain et dangereux d'interdire les contradictions.»* (22) - *«Toute contradiction n'est qu'absence de génie.»* (17), il *«accepte comme provisoires [...] les vérités contradictoires du soldat qui cherche à blesser et du médecin qui cherche à guérir.»* (213) ; et il ose cette énormité : *«Je te puis donc dire n'importe quoi car tout est vrai.»* (141). (3). Il est bien l'alter ego de Saint-Exupéry qui n'acceptait pas la contradiction, la contestation, l'opposition. On peut voir en lui l'idéologue type qui stipule : si j'ai tort, cela prouve que j'ai encore raison.

On comprend qu'il assume tout à fait son exercice de l'arbitraire, d'une autorité qui se déploie selon son bon vouloir : *«Comme il n'est de raisonnements que de la brique, de la pierre et de la tuile, non de l'âme et du cœur qui les dominent et les changent, de par leur pouvoir, en silence, comme l'âme et le cœur échappent aux règles de la logique et aux lois des nombres, alors, moi, j'apparaîs avec mon arbitraire.»* (4, 32) - *«Quant à ceux qui reprocheront au visage choisi d'être gratuit et de soumettre les hommes à l'arbitraire, comme pour les convier de mourir pour la conquête de quelque oasis inutile sous prétexte que la conquête est belle, je répondrai qu'est hors d'atteinte toute justification.»* (142) - *«J'ai imposé ma loi qui est comme la forme des murs et l'arrangement de ma demeure.»* (3) - *«Ne me demande point de justifier la cérémonie que j'impose.»* (125). Il pense que, grâce à l'exercice de cet arbitraire, il sauve ses sujets du mal qui a pris racine en eux. Cependant, il apporte cette nuance : *«Haine de l'arbitraire permanent car il ruine le sens même de la vie, lequel est durée dans l'objet même de ton échange.»* (171).

Il justifie sa rigueur parce qu'il est animé par «l'inquiétude de l'empire» (108) qui serait menacé par les souverains voisins, l'un qui *«régnait à l'est de [son] empire»* (32), *«de l'autre côté de la montagne»* (117), qui n'attendent que l'occasion favorable pour l'attaquer et l'envahir, mais qui sont pourtant utiles parce que *«tes ennemis collaborent avec toi car il n'est point d'ennemi dans le monde [?]. L'ennemi te limite donc, te donne ta forme et te fonde.»* (47) - *«Sans ennemi tu n'as ni forme ni mesure.»* (108).

Ayant dû décider de l'attitude à adopter à l'égard de son voisin, il indique : «*J'ai observé qu'il n'était point fertile d'examiner de son empire les faits, les états de choses, les institutions, les objets, mais exclusivement les pentes*» (117). Il y avait aussi «*celui-là qui régnait au nord de [son] empire, lequel [il] aimait*» (206), ce qui lui fait envisager qu'ils «*seront conciliés, parce qu'accomplis.*» (206).

S'imposa donc la nécessité de construire une citadelle et des remparts sur lesquels sont disposées des sentinelles, les exigences qui leur sont imposées étant longuement décrites ainsi que les châtiments en cas de défaillance : «*J'oblige mes sentinelles à faire les cents pas sous peine de mort.* [...] *Je les sauve par ma rigueur*» (108) ; il dit à l'une d'elles que, si elle s'endormait, la ville pourrait être «*défaite [...] car tout se noue en toi et s'y dénoue. Que tu es belle si tu veilles, oreille et regard de la ville... Et tellement noble de comprendre*» (108) ; pour punir toutes celles qui ont failli, il veut que «*le bourreau fasse son office*», «*car seuls les empires forts tranchent la tête des sentinelles endormies*», tout en précisant : «*Ce n'est point en tranchant les têtes des sentinelles endormies que l'on réveille les empires, c'est quand les empires sont réveillés que sont tranchées les têtes des sentinelles endormies*» (108) ; elles doivent avoir la tête tranchée «*car elles se sont d'elles-mêmes tranchées d'avec l'empire*».

«*L'inquiétude de l'empire*» (108) est causée aussi par la tendance, à l'intérieur même, qui n'en ferait qu'une abstraction, si les sujets sont détournés de leur familiarité avec leur passé. Disant : «*Le temps te construit des racines.*» (158), voulant inculquer «*le sens du temps*» (186), statuant : «*Le seul intérêt qui le [l'homme] meuve n'est que celui d'être permanent et de durer.*» (68) - «*L'instinct essentiel est l'instinct de la permanence*», «*l'instinct de vivre*», qui devient «*un instinct vers la vie*», n'en étant «*qu'un aspect*» (191) - «*Il n'est d'instinct que de la permanence. Cet instinct domine l'instinct de vivre.*» (194). Il confie à son fils «*un secret et qui est celui de la permanence. Car si tu dors ta vie est suspendue. Mais elle est suspendue de même quand te viennent ces éclipses du cœur qui sont secret de ta faiblesse.*» (108) - voilà qui ne tient pas compte de la possibilité d'une «*permanence*» dans le mal !) et lui dit encore : «*Je te désire permanent et bien fondé. Je te désire fidèle*» (175). Il admire les prisonniers «*qui se montraient permanents, ne composaient point, n'abjureraient pas l'évidence de leur vérité*» (144). Ailleurs, il déclare : «*Je respecte celui qui, à travers les mots et même s'ils se contredisent, demeure permanent comme l'étrave d'un navire, laquelle malgré la démence de la mer revient inexorable à son étoile.*» (70) - «*Celui-là qui est permanent et bien fondé est près de s'épanouir dans un champ de forces selon ses lignes de force d'abord invisibles. Celui-là je le dis rempart admirable, car le temps ne l'usera point mais le bâtira.*» (157).

Étant donné que «*la sagesse des siècles a forgé des clefs pour s'en [de l'homme] saisir. Et des concepts pour l'éclairer.*» (21), il considère que la tradition est un héritage civilisationnel, qui doit être transmis car il explique et transfigure ce qui nous entoure, en lui donnant un sens unique qui fait l'identité d'un peuple ; il propose un renouveau s'effectuant à l'intérieur d'une «*forme*» héritée. Voulant réarmer la conscience de ses sujets en les enracinant dans leur terre, il se soucie surtout, afin «*qu'ils aient bu de ce breuvage qui rend vaste, de marcher quelquefois la nuit sous les étoiles dans le désert.*» (65), de leur imposer des coutumes, des conduites, des rites, car «*les rites sont dans le temps ce que la demeure est dans l'espace.*» (3), et ils lui paraissent le chemin qui permet d'approcher le «*noeud qui noue les choses*» (96, 108, 122, 188, 219). Il pense que c'est seulement dans ce respect de la tradition que les gens peuvent avoir un langage commun et «*s'échanger*», et que la vie a du sens.

Surtout, ayant étudié «*les cérémonials des funérailles, des mariages et des naissances, ceux de [son] peuple et ceux des autres peuples, ceux du présent et ceux du passé*» (146), il assure : «*Je ne connais rien au monde qui ne soit d'abord cérémonial*» (125 - même l'acte le plus trivial auquel nous soumet notre condition animale?), le «*cérémonial*» étant un ensemble de pratiques conférant un caractère sacré aux démarches qu'il impose, et conduisant à un certain état d'extase, permettant aux participants de s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Il proclame : «*J'exige des cérémonies quand tu épouses, quand tu accouches, quand tu meurs, quand tu te sépares, quand tu reviens, quand tu commences de bâtir, quand tu commences d'habiter, quand tu engranges tes moissons, quand tu inaugures tes vendanges, quand s'ouvrent la guerre ou la paix. Et c'est pourquoi j'exige que tu*

éduques tes enfants afin qu'ils te ressemblent. Tu les bâtiaras à ton image de peur que plus tard ils ne traînent, sans joie, dans une patrie qui leur sera campement vide, dont, faute d'en connaître les clefs, ils laisseront pourrir les trésors.» (65) - «*Il n'est point de cathédrale sans cérémonial des pierres*» (170) - «*Je touche aux instruments du cérémonial et leur trouve couleur de prière*» (186). Sur de telles bases, il voulut «*créer une civilisation fervente, pleine de joie dans les équipes et de rires clairs des ouvriers qui reviennent de leur travail, et d'un goût puissant de la vie, et d'attente chaude des miracles du lendemain et du poème où l'on fera retentir sur toi les étoiles*» (112), ce qui pourrait passer pour l'idéal proposé par les régimes communistes.

Cependant, il lui faut bien faire cette constatation : «*Tu ne peux demeurer permanent dans un monde qui, autour, change*» (157), mais dont il ne veut pas se soucier, car, contrairement à ce qu'estime la sagesse populaire : «*gouverner, c'est prévoir*», il dit plutôt : «*Préparer l'avenir, ce n'est que fonder le présent. [...] Il n'est jamais que du présent à mettre en ordre. [...] L'avenir, tu n'as pas à le prévoir mais à le permettre.*», demande même : «*Pourquoi prendrais-je le parti de ce qui est contre ce qui sera. De ce qui végète contre ce qui demeure en puissance.*» (8), tout en indiquant : «*De la pente que je créerai naîtra la qualité du voyage.*» (141) et en signalant à son fils : «*Tu la reconnaîtras cette pente qui va vers demain à ses effets irrésistibles.*» (117).

Tourné donc vers le passé, ce réactionnaire avéré («*Je rétablis les hiérarchies là où les hommes se rassemblaient comme les eaux, une fois qu'elles se sont mêlées dans la mare*», 3) - «*L'inégalité est hiérarchie visible ou invisible.*», 171), qui ne veut pas que la transmission de la tradition soit rompue, proclame : «*Je suis vigilance, comme en haute mer*» (186). Et il s'emploie à isoler sa culture de celles de ses voisins, son fils admirant d'ailleurs «*la ville crênelée*» qui n'avait pas subi «*l'infection de coutumes lointaines*» ; qui, «*aucune fille capturée au loin n'ayant versé sa race*», n'était «*ni métissée de pâte dans sa chair, ni pourrie de langage dans sa religion ou ses coutumes*», n'ayant pas subi «*cette lessive de peuples où tout s'est mélangé*» (157). Saint-Exupéry refusait donc l'internationalisme, le multiculturalisme qui veulent «*supprimer les empires et unir les hommes en un seul temple*», qui veulent obtenir «*un grand tas uniforme*».

Pourtant, ailleurs, est vanté «*le rayonnement de la ville sainte, lequel est un, naît de cette diversité. [...] La vie est une, de même que la pente vers la mer, et cependant d'étage en étage se diversifie, déléguant son pouvoir d'Être en Être comme d'échelon en échelon.*» (89), et, aussitôt, semble être proné une sorte d'œcuménisme : «*Tu peux le continuer, ton travail d'élévation, et prendre les empires pour en faire un navire plus vaste qui absorbe en lui les navires et les emporte dans une direction qui sera une, nourrie de vents divers et qui varient, sans que varie le cap de l'étrave dans les étoiles. Unifier, c'est nouer mieux les diversités particulières, non les effacer pour un ordre vain.*» (89), tandis que, plus loin, est proclamé : «*Moi [...] qui n'atteins l'essence que comme couronnement de la diversité*» (199) !

Il faut signaler aussi ce passage où il semble que le vieux Caïd se rend compte que l'obsession d'un passé souvent idéalisé ne peut mener qu'à l'amertume : «*Faible es-tu, de même que lâche, si tu cours ainsi dans la vie à la poursuite de responsables, réinventant un passé révolu dans la pourriture de ton rêve. Et il se trouve que tu livreras, d'épuration en épuration, ton peuple entier au fossoyeur.*» (208 - cette mention de l'épuration, qu'on trouve aussi en 212 : «*l'épuration nécessaire*», a pu être inspirée à Saint-Exupéry par ce qui se passait en France après la fin de la guerre de 1939-1945. On peut considérer que, à travers le tableau des obstacles auxquels se heurtent les deux Caïds, c'était en réalité le pays et les périls qui le menaçaient, après le succès du Front populaire, la défaite de 1940, l'Occupation, la Libération et l'Épuration, épreuves dont il ne pouvait sortir que délité, déchiré, exsangue. Et le découragement que ressent le vieux Caïd devant l'indifférence manifestée par ses sujets à l'égard de la tradition : «*Peu m'importe de perpétuer l'espèce si elle ne transporte point ses bagages.*» (174) devait être celui de l'auteur !

«*L'inquiétude de l'empire*» (108), à l'intérieur, est causée aussi par ceux qui tendent à diviser le peuple, à provoquer la perte du ciment qui l'unit, la désunion par l'absence de but commun. Mais, convaincu de son bon droit, le vieux Caïd est prêt à résister : «*Les tentatives de rébellion, je les leur rentrerai dans la gorge : je forge l'homme.*». Il raconte que, devant une rébellion, «*dans le silence de mon amour, j'en fis exécuter un grand nombre*» (14), tout en signalant : «*Mais chaque mort alimentait*

la lave souterraine de la rébellion» (14). Il fit tirer aussi sur «*l'inspiré*» qui risquait de faire basculer tous les autres «*vers ce mirage et le néant*» (156).

C'est qu'il refuse toute liberté, toute autonomie, à ses sujets, au nom de la nécessaire soumission à une exigence collective : «*Où commence l'esclavage, où finit-il, où commence l'universel, où finit-il? Et les droits de l'homme où commencent-ils?* Car je connais les droits du temple qui est sens des pierres et les droits de l'empire qui est sens des hommes et les droits du poème qui est sens des mots. Mais je ne reconnaissais point les droits des pierres contre le temple, ni les droits des mots contre le poème, ni les droits de l'homme contre l'empire.» (89). Il fait savoir à son fils : «*Je ne connais qu'une liberté qui est exercice de l'âme. Et non l'autre qui n'est que risible, car te voilà constraint quand même de chercher la porte pour franchir les murs et tu n'es point libre d'être jeune et d'user du soleil la nuit. Si je t'oblige de choisir cette porte plutôt que l'autre, tu te plaindras de ma brimade quand tu n'as point vu, s'il n'est qu'une porte, que tu subissais la même contrainte. Et si te refuse le droit d'épouser celle-là qui te semble belle, tu te plaindras de ma tyrannie, quand tu n'as point remarqué, faute d'en avoir connu une autre, que dans ton village toutes étaient bigles. / Mais celle-là que tu épouseras, comme je l'ai contrainte de devenir et qu'à toi aussi j'ai forgé une âme, vous userez tous deux de la seule qui ait un sens et qui est exercice de l'esprit. / Car la licence t'efface et ce n'est point être libre que de n'être pas.*» (95) - «*La seule opération qui vaille est de te conduire là d'où tu vois le monde comme je l'ai voulu. / Car je ne connais point de poème ni d'image dans le poème qui soit autre chose qu'une action sur toi. Il s'agit non de t'expliquer ceci ou cela, ni même de te le suggérer comme le croient de plus subtils - car il ne s'agit point de ceci ou de cela - mais de te faire devenir tel ou tel.*» (136).

À la vaine liberté, il oppose «la contrainte» (97), affirmant : «*Liberté et contrainte sont deux aspects de la même nécessité qui est d'être celui-là et non un autre.*» (47) - «*Je n'ai pas compris que l'on distingue les contraintes de la liberté. Plus je trace de routes, plus tu es libre de choisir. Or chaque route est une contrainte car je l'ai flanquée d'une barrière. Mais qu'appelles-tu liberté s'il n'est point de routes entre lesquelles il te soit possible de choisir? Appelles-tu liberté le droit d'errer dans le vide? C'est plutôt un renoncement à la condition d'homme. En même temps qu'est fondée la contrainte d'une voie, c'est ta liberté qui s'augmente.*» (83) - «*Si, par contrainte j'entends le contraire de la licence, laquelle est de tricher, je ne souhaite point qu'elle soit l'effet de ma police. [...] Car le gendarme ce qu'il fonde, c'est ta ressemblance avec l'autre. Comment verrait-il plus haut? L'ordre pour lui c'est l'ordre du musée où l'on aligne. Mais je ne fonde pas l'unité de l'empire sur ce que tu ressembles à ton voisin. Mais sur ce que ton voisin et toi-même, comme la colonne et la statue dans le temple, se fondent dans l'empire, lequel seul est un. / Ma contrainte est cérémonial de l'amour.*» (97) - «*Que fais-tu s'il est des enfants qui s'ennuient, sinon de leur imposer tes contraintes, lesquelles sont règles d'un jeu, après quoi tu les vois courir.*» (97) - on a dit que l'auteur du «Petit prince» aimait jouer avec les enfants de ses amis ; par ailleurs, il déclara aussi : «*Les enfants seuls plantent un bâton dans le sable, le changent en reine et éprouvent l'amour.*», 69) - «*Il ne me paraît point absurde de chercher dans la qualité de mes contraintes la qualité de ma liberté.*» (145) - «*Ma liberté n'est que l'usage des fruits de ma contrainte, qui a seul pouvoir de fonder quelque chose qui mérite d'être délivré. Et celui-là que je vois libre dans les supplices puisqu'il refuse d'abjurer, et puisqu'il résiste en soi-même aux ordres du tyran et de ses bourreaux, celui-là, je le dis libre, et l'autre qui résiste aux passions vulgaires je le dis libre aussi, car je ne puis juger comme libre celui qui se fait l'esclave de toute sollicitation quand bien même ils appellent liberté, la liberté de se faire esclaves.*» (101) - «*Il en est de ma contrainte qui est condition de ma liberté, ou de mes règles contre l'amour qui sont conditions de l'amour ou de mon ennemi bien-aimé qui est condition de moi-même, car le navire n'aurait point de forme sans la mer*», et «*il ne s'agit point, pour le navire, de se faire indulgent aux assauts de la mer, ni pour la mer de se faire douce au navire, car, des premiers, ils sombreront, et des seconds, ils s'abatardiront en bateaux plats pour laveuses de linge*» (206) - «*Tout code est contrainte, mais invisible*» (146) - «*De la montagne que je gravis, se fait une paix véritable qui n'est point de conciliation, de renoncement, de mélange, ni de partage. Car je vois condition là où ils voient litige. Comme il en est de ma contrainte qui est condition de ma liberté, ou de mes règles contre l'amour qui sont conditions de l'amour ou de mon ennemi bien-aimé qui est condition de moi-même,*

car le navire n'aurait point de forme sans la mer.» (206). Au vieux Caïd, la contrainte paraît utile et même nécessaire parce qu'elle permet d'unifier le pays et de lui donner un sens. Ainsi Saint-Exupéry critiquait vivement le libéralisme, compris comme le refus de la contrainte que toute société doit imposer, sinon l'individualisme lui-même.

Le vieux Caïd peut être très dur, l'étant d'abord avec lui-même ; vieillissant, il se dit : «*J'ai brisé [...] ma dernière écorce et peut-être vais-je devenir pur.*» (32) ; il voudrait «*n'être point entamé par des souffrances qui sont mesquines et personnelles*» ; il se convainc : «*Il serait bien misérable de ma part d'attendre la moindre pitié*» «*car celui qui règne, s'il ne règne point d'abord sur son propre corps, n'est qu'usurpateur ridicule*» (33) ; puis lui «*vint la consolation de vieillir*», car, «*sa vie, il la tient toute derrière lui comme le manteau défaït qui ne tient plus que par un cordon*» (45).

Il est surtout dur avec les autres, usant «de châtiments à la mesure des coupables» (8), jugeant «de la tension des lignes de force de l'empire à la dureté du châtiment qui y équilibre l'appétit.» (211) ; il «châtie le médecin qui refuse ses soins» et «le soldat qui refuse ses coups» (212) ; il y a aussi un sujet qu'il a dû «châtier malgré son estime» (206). Il fait condamner soit à des séjours dans des cachots (100), soit au bagne (100) où il «enferme ceux qui n'ont plus qualité d'homme» (188 - c'est-à-dire?), soit à la peine de mort par pendaison (108) ou par décapitation. Sa rigueur de chef s'appuyant sur sa rigueur de fidèle de l'islam, il fait savoir qu'il manie un «*chapelet à treize grains parce qu'il pèse le poids de toutes les têtes qu'en son nom [il a] déjà tranchées...*» (3). Il prétend : «*Si j'ai versé le sang, c'est pour établir non ma dureté mais ma clémence.*» (211).

Il refuse la pitié, les premiers mots du livre étant d'ailleurs : «*Car j'ai vu trop souvent la pitié s'égarer. Mais nous qui gouvernons les hommes, nous avons appris à sonder les cœurs afin de n'accorder notre sollicitude qu'à l'objet digne d'égards. Mais cette pitié, je la refuse aux blessures ostentatoires qui tourmentent le cœur des femmes, comme aux moribonds, et comme aux morts. Et je sais pourquoi.*» (1). Il fait savoir : «*Les droits du mendiant et de l'ulcère du mendiant et de sa laideur honorés pour eux-mêmes comme idoles, je ne les ai pas reconnus.*» (8), pas plus que ceux du «lépreux» (8). Il conseille : «*Gardez-vous donc de la pitié.*» Il dit à son fils : «*Te voilà qui déclames sur les tortures d'enfants et tu me surprends à bâiller. Mais tu ne m'as conduit nulle part. [...] Je pleurerai sur tel si tu peux me conduire à lui par le sentier particulier [...] Il se trouve qu'à travers lui je retrouverai tous les enfants, pleurerai, et non seulement sur tous les enfants mais sur tous les hommes.*» (199). Est alors racontée l'histoire du «tachu, le boiteux, l'humilié, «le chétif», l'«objet bancal enlaidi de taches de rousseur», «bigle de jambes» ; il «vivait en parasite, abandonné, venu un soir d'on ne sait où», étant en butte aux «beaux garçons les mieux taillés» qui le traitaient de «graine de boiterie» ; or il avait «un frère au cheval de guerre», qui était «de joie et de gloire» ; on en vint à lui dire : «*Tu es beau en ton frère,*» mais le fils du Caïd lui signifia : «*Mon petit d'homme, cherche autrement à exister, car il n'est point à espérer de promenade en croupe sur un cheval de guerre*» car «*ton frère a été chassé de l'armée*» ; puis il l'a «*désenseveli, mort, de la mare où il se noya*» (199). Le fils du Caïd raconte que son père, «*ne voulant point qu'ils se mélangassent avec les nôtres, parqua les trois mille réfugiés berbères dans un camp. [...] Comme il était bon, il les nourrit et les alimenta en étoffes, en sucre et en thé. Mais sans exiger leur travail contre les dons de sa magnificence. Ainsi n'eurent-ils plus à s'inquiéter pour leur subsistance et chacun eût pu se dire : "Peu m'importe ce qui ne me concerne point. Si j'ai mon thé, mon sucre et mon âne bien nourri et ma femme à côté de moi, si mes enfants progressent en âge et en vertu alors je suis pleinement heureux et je ne demande rien d'autre..."*» (11). Mais le père, qui avait statué : «*L'homme n'est pas un bétail à l'engraissage*» (3), considérait qu'«*ils deviennent bétail et commencent doucement de pourrir... non dans leur chair mais dans leur cœur. / Car tout pour eux perdait sa signification.*» (11), leur vacuité même constituant le pire des esclavages. Faute de désir, de besoin créateur, plus rien n'avait de sens, et ils n'usaient plus du langage qu'à des fins rudimentaires : «*Ils perdaient l'usage des mots qui ne leur servaient plus. [...] Humanité couchée sur sa litière, sous sa mangeoire, qu'eût-elle désirée? Au nom de quoi se fût-elle battue? Pour le pain? Ils en recevaient. Pour la liberté? Mais dans les limites de leurs univers ils étaient infiniment libres. Noyés même dans cette liberté démesurée qui vide certains riches de leurs entrailles. Pour triompher de leurs ennemis? Mais ils n'avaient plus d'ennemis !*» (11).

Ainsi, malgré ou du fait de la satisfaction de leurs désirs primaires, privés de l'ivresse de vivre, ils avaient perdu toute ferveur, tombaient en déliquescence, servant de contre-modèle de société. De plus, ils étaient coupés de leurs traditions culturelles, ce qui entraîne cette constatation : «*J'ai toujours connu comme tristes les émigrés*» (175). Le vieux Caïd déclara : «*Je me déciderai à réveiller l'archange qui dort étouffé sous leur fumier. Car je ne les respecte pas, mais à travers eux je respecte Dieu.*» (11). Le jeune Caïd raconte encore : «*Et mon père envoya un chanteur à cette humanité pourrissante. Le chanteur s'assit vers le soir sur la place et il commença de chanter. Il chanta les choses qui retentissent les unes sur les autres*» (12), l'amour, la soif, la guerre suscités par une princesse lointaine du désert. «*Et quand ils eurent soif de l'amour entrevu comme un visage, les poignards jaillirent des gaines. Et voilà qu'ils pleuraient de joie en caressant leurs sabres ! Leurs armes oubliées, rouillées, avilées, mais qui leur apparaissent comme une virilité perdue, car seules elles permettent à l'homme de créer le monde. Et ce fut le signal de la rébellion, laquelle fut belle comme un incendie ! / Et tous, ils moururent en hommes !*» (12). En 125, le vieux Caïd les critique encore : «*Chez les réfugiés berbères je n'ai point observé que l'on pleurât les morts.*» Le constat est terrible, et peut sembler désespérant. Saint-Exupéry pensait que, quand un peuple s'est divisé, que son héritage traditionnel s'est perdu, il est inutile de vouloir le réveiller par une mélodie ancienne : les gens n'y sont plus sensibles.

Cependant, si le vieux Caïd demande : «*Qu'est-ce qu'une pitié qui ne prend point dans les bras pour bercer ?*» (26), on le voit consolant «*une petite fille en larmes*» et disant : «*Ces larmes du petit enfant, si elles t'émeuvent, sont lucarne ouverte sur la pleine mer. Car voilà que retentissent sur toi non ces seules larmes mais toutes les larmes*» (14). Il affirme : «*La charité, selon le sens de mon empire, c'est la collaboration*» (8) ; mais précise que sa «*charité*» à l'égard de l'être humain, «*c'est de l'accoucher de lui-même*» (8). Il estime que «*la valeur du don dépend de celui à qui on l'adresse.*» (8). Il conseille à son fils cette conduite à avoir avec ses sujets : «*Si tu veux qu'ils soient frères, oblige-les de bâtir une tour. Mais si tu veux qu'ils se haïssent jette-leur du grain.*» (11).

En fait, ce n'est pas la pitié elle-même qui est directement dénoncée, mais ses égarements quand elle honore la maladie et non la personne qui en souffre. On constate que Saint-Exupéry rejettait l'humanitarisme, dénonçait les idéologies prétendument salvatrices et qui s'étaient progressivement altérées pour s'effondrer au premier choc.

Le vieux Caïd, qui énonce : «*La vie est structure, lignes de force et injustice*» (97) - «*De l'injustice d'aujourd'hui je crée la justice de demain.*» (3) - «*L'injustice est instant de passage et devient juste*» (171), se fait une idée très personnelle de son droit d'exercer la justice. S'il assure : «*Je rends la justice selon ma sagesse. Mon ennemi bien-aimé rend la justice selon la sienne. Elles paraissent contradictoires et, si elles s'affrontent, nourrissent nos guerres. Mais lui et moi, par des chemins contraires, nous suivons de nos paumes les lignes de force du même feu.*», et ajoute : «*En Toi seul Seigneur, elles se retrouvent*» (219), il statue : «*Le bien et le mal se mêlent*» (118) - «*Le triomphe du bien c'est le triomphe du bétail sage sous sa mangeoire.*» (118). S'il entend être juste, il demande toutefois : «*Juste pour l'archange ou juste pour l'homme ?*» (8), établissant donc une sévère hiérarchie ; d'ailleurs, pour lui, «*la justice [...] est d'honorer le dépositaire à cause du dépôt.*» (8), et il module son application des lois en fonction de la classe sociale du coupable : «*Je ne soumettrai point les princes aux injures de la populace ni à la grossièreté des geôliers. Mais je leur ferai trancher la tête dans un grand cirque de clairons d'or.*» (8). Ayant constaté que des juges «*avaient condamné cent mille à mort*», qui «*erraient [...] comme un bétail*», et ayant appris que l'un d'eux avait voulu se suicider parce qu'on avait porté atteinte à «*sa vanité et son orgueil de condamné à mort*», il voulut se pencher «*sur l'impénétrable de l'homme*», et il interrogea les juges qui lui répondirent : «*C'est justice*», la justice consistant, pour eux, à «*détruire l'insolite*» ; alors lui «*apparut dans son évidence la folie sanguinaire des idées [...] cette affreuse promiscuité des mots*» (42). Voyant, dans l'avenir, son fils «*plongé dans un peuple de trahison*», il lui conseille : «*Celui-là que tu as envié, s'il tombe sous tes griffes, tu le dévores.*» (8) - «*Tu ne sauras point trancher assez de têtes, et ta foule sera foule de suspects, et ton peuple d'espions*» (100) - «*Ton idée préconçue est mauvais point de vue pour juger des hommes, montagne interdite et sanglante qui départage mal et te force d'agir contre l'homme lui-même. Car celui-là que tu condamnes, sa belle part pourrait être très grande. Or, il se trouve que tu*

l'écrases.» (100) - «*Tu n'as rien pour te dominer sinon la discipline qui te vient de ton caporal, lequel te surveille. Et les caporaux n'ont de discipline, s'ils doutent de soi, que celle qui leur vient de leurs sergents, lesquels les surveillent. Et les sergents des capitaines, lesquels les surveillent. Et ainsi jusqu'à toi.*» (108).

Lui-même fait maintenir l'ordre par ses gendarmes qui, comme il leur délègue son autorité, appliquent les lois ; mais que, toutefois, il désavoue quand ils veulent «purger l'empire» d'une secte, disant : «*En fin de compte, de secte en secte, je condamne la secte des hommes tout entière, car elle est, de toute évidence, source de crimes, de raps, de viols, de concussions, de gloutonnerie et d'impudeur.*» (212). Il dit à son fils : «*Tes gendarmes, lesquels nécessairement sont stupides, et agents aveugles de tes ordres*» (100), car ils l'amènent «à bâti des cachots pour y enfermer son peuple entier. Jusqu'au jour où tu seras bien obligé, puisque eux aussi sont des hommes, de les y enfermer eux-mêmes.» (en faisant exercer cette tâche par qui?), des cachots dont «le fumier» est évoqué en 212. Pour lui, ils «raisonnent avec leurs poings». Il va jusqu'à les vitupérer : «*Toute vérité quelle qu'elle soit, si elle est vérité d'homme et non de logicien stupide, est vice et erreur pour le gendarme. Car celui-là te veut d'un seul livre, d'un seul homme, d'une seule formule. Car il est du gendarme de bâti le navire en s'efforçant de supprimer la mer.*» (144).

En fait, animé de l'orgueil de la supériorité, il dispense un mépris généralisé. En effet, il se porte sur : -Des intellectuels qui sont tous «stupides» (un mot qui revient constamment sous la plume de Saint-Exupéry !) ; qui lui paraissent toujours sclérosés autour d'une obsession, d'une conduite automatique. Pour Saint-Exupéry, la vie ne pourrait être pensée, elle devrait n'être que vécue. Ces intellectuels sont :

-Les «logiciens» car «*La logique est de l'étage des objets et non de celui du nœud qui les noue*», et «*peu m'importe ton vent de paroles qui n'est bon que pour les objets*» (125) - «*Une fois de plus il me fut enseigné que la logique tue la vie. Et qu'elle ne contient rien par elle-même.*» (22). La logique fige le vécu.

-«*Les historiens et les critiques*» (65, 147).

-Les «géomètres» (78) qui émettent des «*propositions de géométrie sans concevoir qu'il fut quelqu'un qui marcha pour les établir*» (78) ; qui se contentent «*de connaître les mesures*» (103) ; qui «*confondent l'art des mesures avec la sagesse, "connaissance de la vérité", disent-ils*» (103).

-«*Les commentateurs des géomètres de l'empire*» qui ne peuvent être placés «à la tête de l'empire» (104).

Il leur assène : «*Vous prétendez ne point créer et c'est heureux. Car qui est bigle crée des bigles. Les autres pleines d'air ne créent que du vent. Et si vous fondiez des royaumes, le respect d'une logique qui ne s'applique qu'à l'histoire déjà révolue, à la statue déjà fondée et à l'organe mort, les créerait soumis par avance au sabre barbare.*» (78).

Il leur oppose un «seul géomètre véritable» (78, 126, 142, 157, 196, 206), son «ami» (196), qui lui dit se livrer au «cérémonial» du thé pour honorer celui qu'il appelle «*le roi, mon ami*», tandis que celui-ci goûta «*le miel de sa sagesse*» (978). Il disait être d'abord «*un homme qui rêve quelquefois de géométrie quand plus urgent ne le gouverne pas, tel que le sommeil, la faim ou l'amour*» ; il «*était serviteur des triangles et jardinier d'un jardin des signes*» (196) ; il a «*d'abord contemplé le triangle*» avant de «*chercher, en le triangle, les obligations qui régissent les lignes*» (206) ; il indiqua : «*En le triangle cela ou ceci c'est la même chose... Et ainsi, de mort des questions en mort des questions, je m'achemine doucement vers Dieu en qui nulle question n'est plus posée.*» (206). Il aurait «*aimé découvrir dans l'univers la trace d'un divin manteau, et toucher en dehors de lui une vérité, comme un dieu qui se fût longtemps caché aux hommes*» ; il «*ne découvrit autre chose que lui-même*» mais «*n'a jamais été guidé par la raison*» (142) ; il affirma : «*La vie ensemente la vie. La vie ne fût point apparue sans la conscience de l'alchimiste, lequel, à [sa] connaissance, vivait*» (78 - reste la question : d'où vient la vie de l'alchimiste?) - «*connaître une vérité*», c'est «*la voir en silence*» (126), «*nos structures ressemblent à quelque chose puisqu'il n'est point de démarche explicable qui conduise vers ces puits ignorés*» (142). Il se demanda : «*Comment vénérerais-je l'insatiable appétit du prince qui revendique les présents ! De même de ceux qui se laissent dévorer. Ainsi la grandeur du prince nie leur grandeur. Il est à choisir entre l'une ou l'autre. Mais le prince qui m'abaisse je le*

méprise. Je suis de sa maison et il se doit de me grandir. Et si je suis grand je grandis mon prince.» (196).; il se demanda : «*Que sais-je... je ne crois pas que mes triangles m'éclairent beaucoup sur le plaisir du thé. Mais il se peut que le plaisir du thé m'éclaire un peu sur les triangles...*» (206).

-Les «sédentaires» qui sont «ceux qui mangent le blé» (9) - «*Ceux-là qui ayant conquis se font sédentaires sont déjà morts.*» (8 et 9) - «*Peu m'importe l'opulence des sédentaires repus comme du bétail dans l'étable*» (25) - «*Point n'est surprenant que t'épuises dans la recherche d'une culture du sédentaire car il n'en est point.*» (194). Ce rejet des «sédentaires» est assez étonnant puisque la citadelle est censée obliger à la sédentarité !

-Les «égoutiers» (157, 180) sur lesquels il s'acharna, parlant de «*la grossièreté malodorante, laquelle est condition du lustrage [?] de la ville*» (180), de «*la mauvaise odeur de l'égoutier*» (180).

-L'ensemble de ses sujets qui ne sont, pour lui, «que pantins sonores» car sa parole «les emplit comme le vent les arbres» (73), dont il dit : «*Je veux qu'ils servent ma gloire quand ils flagellent les blés et qu'éclate autour l'écorce d'or. Car alors le travail qui n'était que fonction pour la nourriture devient cantique.*» (9). S'adressant à la ville, il considère qu'*«il est bon que monte vers moi ton hommage car c'est circulation du sang dans l'empire»* (108). Sa conquête effectuée, il eut la déconvenue de se trouver «*prisonnier [...] d'un peuple débile*» (73) qui est désigné de plusieurs façons :

-«*La populace*» (8).

-«*La racaille [qui] n'émergeait de ces profondeurs spongieuses que pour s'injurier d'une voix usée et sans colère véritable, à la façon des bulles molles qui éclatent, régulières, à la surface des marais.*» (8) - «*Tous ceux de la racaille, qui vivent des gestes d'autrui et, comme le caméléon, s'en colorent, aiment d'où viennent les présents et goûtent les acclamations et se jugent dans le miroir des multitudes*» (30).

-«*La pègre*» (11).

-«*La tourbe vulgaire*» (8). Il «*incendie*» «*cette tourbe qui tenait à ses bouges moisissés*», qui réclamait «*le droit à la lèpre dans la moisissure*», qui, «*fondée par la pourriture, était pour la pourriture*» (8).

-«*Les cafards*». Il met en garde son fils : «*Si tu laisses se multiplier les cafards, [...] alors naissent les droits des cafards. Lesquels sont évidents. Et il naîtra des chantres pour te les célébrer. Et ils te chanteront combien grand est le pathétique des cafards menacés de disparition.*» (8) ; il demande : «*Pourquoi l'écouterais-je, celui-là qui vient me parler au nom de sa pestilence?*» (8).

-«*La foule*» qui «*ne vit que dans son ventre*» (32).

-La «*cohue de place publique*» (97).

-«*La multitude [qui] n'est qu'un ventre. La nourriture qu'elle reçoit, elle la doit changer en grâce et en lumière.*» (23).

-«*La masse [qui] hait l'image de l'homme car la masse est incohérente, pousse dans tous les sens à la fois et annule l'effort créateur.*» (11).

-La «*fourmilière*» (25, 29) ou «*la termitière*» (25, 137, 174 : le vieux Caïd refuse de créer «*la paix de la termitière par un choix vide et des bourreaux et des prisons malgré qu'ensuite viendrait la paix, car, créé par la termitière, l'homme le serait pour la termitière*», 175).

-Le «*bétail dans l'étable*» (25).

-Le «*troupeau*» : «*Il est certes mauvais que l'homme écrase le troupeau. Mais ne cherche point-là le grand esclavage : il se montre quand le troupeau écrase l'homme.*» (97).

Le vieux Caïd voit en l'être humain «*un animal un peu plus audacieux et inventif et compréhensif que les autres*» (137).

On le voit s'adresser à son fils avec beaucoup de dureté : «*L'empire est bâti de tes dons et quelle arithmétique sordide introduis-tu si tu te préoccupes d'un hommage rendu par lui?*» (55) - «*Faute de reconnaître par les yeux une filiation qui n'a de sens que pour l'esprit, tu refuses les conditions de ta grandeur*» (150) - «*Si tu refuses mon temple, mon cérémonial et mon humble chemin de la campagne à cause que tu ne sais m'énoncer l'objet ni le sens du charroi, je t'enfoncerai le nez dans ta propre crasse.*» (150). Il lui reproche de ne pas savoir s'exprimer (150). Il prévoit que son empire ne pourra qu'aller à la ruine quand il sera dirigé par son fils : «*Comme dans ta cité, il te manquera quelque chose qui est pour l'esprit et non pour les yeux et non pour les sens, tu seras bien contraint de leur*

inventer de fausses nourritures, lesquelles ne vaudront plus rien. Et tu leur chercheras des fabricants qui leur fabriqueront des poèmes, des automates qui leur fabriqueront des danses, des escamoteurs qui de verre taillé tireront pour eux des diamants. Et voici qu'ils auront l'illusion de vivre. Bien qu'il ne soit plus rien en eux que caricature de la vie,» (113).

Pourtant, il dit aussi : «*Je méprise celui-là qui, son fils ayant péché, dénigre son fils. Son fils est de lui. Il importe qu'il le semonce et le condamne - se punissant soi-même s'il l'aime - et lui assène ses vérités, mais non qu'il aille s'en plaindre de maison en maison. Car alors, s'il se désolidarise de son fils, il n'est plus un père, et il y gagne ce repos qui n'est que d'être moins et ressemble au repos des morts.*» (175) - «*De ce que tu puisses devenir ne déduis point que tu sois. Tes éructations ne transportent rien.*» (183).

Il lui arrive pourtant de faire preuve de tolérance : «*L'homme inférieur invente le mépris, car sa vérité exclut les autres. Mais nous qui savions que les vérités coexistent, nous ne pensions point nous diminuer en reconnaissant celle de l'autre bien qu'elle fût notre erreur. Le pommier, que je sache, ne méprise point la vigne, ni le palmier le cèdre. Mais chacun se durcit au plus fort et ne mêle point ses racines. Et sauve sa forme et son essence car il est là un capital inestimable qu'il ne convient pas d'abâtardir.*» (32) - «*Je ne sers point la vérité en exécutant qui se trompe car la vérité se construit d'erreur en erreur. Je ne sers point la création en exécutant quiconque manque la sienne, car la création se construit d'échec en échec. [...] Bien vaniteux les justes qui s'imaginent ne rien devoir aux tâtonnements, aux injustices, aux erreurs, aux hontes qui les transcendent. Ridicule le fruit qui méprise l'arbre !*» (208) - «*Dans ma civilisation, celui qui diffère de moi, loin de me léser, m'enrichit*» car «*l'erreur n'est point le contraire de la vérité mais un autre arrangement [...] ni plus vrai ni plus faux mais autre.*» (13). Il montre même de la bienveillance, car, disant d'abord de son peuple : «*J'ignore où il va*» (192), il affirme très vite le contraire : «*Mon peuple, je te vois, si j'embrasse des générations, t'éveiller à toi-même et te reconnaître*» (192). Mais il passe insidieusement de la tolérance à l'indifférence et de l'indifférence à l'intolérance. Se voulant au-dessus de la mêlée, il se place «*à l'extérieur des faux litiges dans [son] irréparable exil, n'étant ni pour les uns contre les autres, ni pour les seconds contre les premiers, dominant les clans, les partis, les factions*» (180). Et, s'«*il est un temps pour la conquête, vient le temps de la stabilité des empires*» (121) où il peut dominer ses sujets avec une grandeur condescendante : «*Moi leur clef de voûte, je suis le nœud qui les rassemble et les noue en forme de temple. Et comment m'en voudraient-ils? Des pierres s'estimerait-elles lésées d'avoir à soutenir leur clef de voûte?*» (47). En effet, il «*noue*» les fragilités de ses sujets dont il a besoin car, s'ils ne sont rien sans lui, il n'est rien sans eux, sachant que le sort de «*l'empire*» dépend de leur amour et de leur foi : «*Je les sollicite de m'aider. Ayant bien compris que le chef n'est point celui qui sauve les autres, mais celui qui les sollicite de le sauver. Car c'est par moi, par l'image que je porte, que se fonde l'unité que j'ai tirée, moi seul, de mes moutons, de mes chèvres, de mes demeures, de mes montagnes, et dont les voilà amoureux, comme ils le seraient d'une jeune divinité qui ouvrirait ses bras frais dans le soleil, et qu'ils n'auraient d'abord point reconnue. Voici qu'ils aiment la maison que j'ai inventée selon mon désir. Et à travers elle, moi, l'architecte. [...] Et je les accroche à leur demeure, ceux de mon peuple, afin qu'ils sachent la reconnaître. Et ils ne la reconnaîtront qu'après qu'ils l'auront nourrie de leur sang. Et parée de leurs sacrifices. Elle exigera d'eux jusqu'à leur sang, jusqu'à leur chair, car elle sera leur propre signification. Alors ils ne la pourront méconnaître, cette structure divine en forme de visage. Alors ils éprouveront pour elle l'amour. Et leurs soirées seront ferventes. Et les pères, quand leurs fils ouvriront les yeux et les oreilles, s'occuperont d'abord de la leur découvrir, afin qu'elle ne se noie point dans le disparate des choses.*» (115).

Pour obtenir cette adhésion de ses sujets, il veut leur présenter un «visage à aimer», le sien, car ils doivent non seulement placer leur confiance en lui mais l'aimer (avec, cependant, cette précision : «*M'aimer, d'abord, c'est collaborer avec moi.*», 55), croire en lui, lui reconnaître des qualités supérieures aux leurs et quasi surnaturelles. Il prétend : «*J'ai enfermé mon peuple dans mon amour.*» (2). Il s'agit pour lui «d'épouser» son peuple qui lui procure une «chaleur» qui le «transfigure» (87).. Il conseille à son fils : «*Fonde l'amour*» (108). Il apparaît alors plus comme l'admirable père d'une grande famille que comme un tyran cruel agissant sans aucun scrupule.

Cependant, se disant «plus pauvre» que ses sujets «et plus humble dans son orgueil» (73), demandant : «Qu'ai-je à recevoir des hommes si je ne me fais pas humble pour eux?» (173), lui qui, en 137, déclare : «Pour fonder l'amour vers moi, je fais naître quelqu'un en toi qui est pour moi» ; qui, en 219, assure : «Des uns comme des autres je ne sollicite point pour moi l'amour, et peu m'importe s'ils m'ignorent ou me haïssent, à condition qu'ils me respectent comme le chemin vers Toi [Dieu], car l'amour je le sollicite pour Toi seul dont ils sont - et dont je suis - nouant la gerbe de leurs mouvements d'adoration, et Te la déléguant de même que je délègue à l'empire, non à moi, la genuflexion de ma sentinelle, car je ne suis point mur mais opération de graine qui de la terre tire des branchages pour soleil.» (219). Ailleurs, il dit souffrir de sa position supérieure («Je ne te dirai point ma souffrance, car elle te fera dégoûté de moi», 137), et se plaint : «Je ne puis pas consentir à cette adoration de moi-même. [...] Ceux-là qui m'encensaient me faisaient triste et désert [...] Qu'ai-je à attendre de cet amour qui n'est que multiplication de moi-même?» (73) - «Cette foule qui fait ta gloire te laisse d'abord tellement seul ! » (73) - «Vaste me parut ma solitude. [...] Et cette réserve au fond de l'âme et cet ennui sur la montagne je les buvais jusqu'à l'amertume.» - «Me vient donc, de temps à autre, la lassitude d'être seul, et le besoin de rejoindre ceux de mon peuple, car, sans doute, je ne suis point encore assez pur.» (219). L'amitié des deux jardiniers lui fait dire : «Me vient donc parfois le désir de me lier ainsi.» ; mais il ne se lie qu'à ses rosiers qu'il taille (219).

Pourtant, il peut compter sur des compagnons : «Nous sommes quelques-uns à veiller sur les hommes auxquels les étoiles doivent leur réponse. Nous sommes quelques-uns debout avec notre option sur Dieu. Portant la charge de la ville, nous sommes quelques-uns parmi les sédentaires que durement flagelle le vent glacé qui tombe comme un manteau froid des étoiles. / Capitaines, mes compagnons, voilà qu'elle est dure la nuit à venir. Car les autres qui dorment ne savent point que la vie n'est que changements et craquements intérieurs du cèdre et mue douloureuse. Nous sommes quelques-uns à porter pour eux ce fardeau, nous sommes quelques-uns aux frontières, ceux qui brûlent le mal et qui rament lentement vers le jour, ceux qui attendent, comme au mât de vigie, la réponse à leurs questions, ceux qui espèrent encore le retour de l'épouse. [...] Seuls veillent donc avec moi, me disais-je, les angoissés et les fervents. Qu'ils reposent donc, les autres. Ceux qui ont créé dans le jour et qui n'ont point la vocation de demeurer à l'avant-garde.» (98).

Le vieux Caïd, qui se targue d'avoir créé «cet empire où tout est en place» (208) ; qui, ne s'en tenant pas à l'amélioration de son seul peuple, se dit : «Il faudra bien que j'emploie à ennobrir plutôt qu'engraïsser l'espèce humaine.» (65) a, comme «la tyrannie forge contre elle les âmes fières» (118), vu se dresser «ceux-là qui ourdissaient des complots contre» lui, qui furent «traqués par ses gendarmes» (118), mais lui semblaient «d'une beauté rayonnante, laquelle brûlait comme un incendie aux lieux du supplice» car il ne les a «jamais frustrés de leur mort» (118). Cependant, «un régicide» l'«installa d'emblée dans l'éternité» (1) et il «devint montagne et barra l'horizon des hommes» (97).

Il faut qu'il meure pour que lui succède son fils dont, comme on l'a vu, il a prévu qu'il ne pourrait que mener à la ruine son «empire», Saint-Exupéry ayant eu besoin de cette décadence, de cet échec de son utopie, pour bien signifier son pessimisme intrinsèque.

*

Le jeune Caïd, qui dresse un bilan de l'action de son père, marque sa volonté de lui succéder : «Mon père est mort n'ayant point achevé de bâtir l'aile gauche de sa demeure. Je la batis. N'ayant point achevé de planter ses arbres. Je les plante. Mon père est mort en déléguant le soin de poursuivre plus loin son ouvrage. Je le poursuis. Ou de demeurer fidèle à son roi. Je suis fidèle.» (219). Il proclame : «Je suis le chef. Et j'écris les lois et je fonde les fêtes et j'ordonne les sacrifices, et, de leurs moutons, de leurs chèvres, de leurs demeures, de leurs montagnes, je tire cette civilisation semblable au palais de mon père où tous les pas ont un sens.» (91).

Mais il pense qu'il aurait aussi le «pouvoir d'infléchir quelque peu la courbe de tel fleuve afin d'en irriguer le sable, mais non dans l'instant», «de fonder ici une ville neuve, mais non dans l'instant», «de délivrer, rien qu'en soufflant sa graine, une forêt de cèdres victorieuse, mais non dans l'instant. Car j'hérite dans l'instant d'un passé révolu, lequel est tel et non un autre.» (208), révélant n'être donc

qu'un politicien comme les autres qui fait de belles promesses, tout en se disant incapable de les remplir du fait de la prétendue impéritie de ceux qui l'ont précédé !

Surtout, se montrant beaucoup moins énergique que son père, il semble qu'il ne put conquérir la «ville crénelée» décrite en 157. Lui et ses guerriers découvrirent des «*remparts rouges d'une hauteur inusitée et qui tournaient vers le désert une sorte d'envers dédaigneux, dépouillés qu'ils étaient d'ornements, de saillies, de créneaux, et conçus de toute évidence pour n'être point observés du dehors*» ; des remparts qui leur «*parurent si visiblement*» leur «*tourner le dos dans un calme de falaise*», et, au pied desquels, ils virent des «*ossements qui sans doute témoignaient du sort des délégations lointaines*» ; des remparts contre lesquels ils tirèrent «*des salves de défi*». Puis ils se rendirent compte de la présence d'*«une verdure serrée»*, *«d'une éruption d'arbres, d'oiseaux, de fleurs, étranglée par la ceinture des remparts comme par le basalte d'un cratère»*, car «*les sources de l'oasis avaient été patiemment drainées pour le seul usage intérieur*». Ils comprirent que cette ville n'avait pas subi *«l'infection de coutumes lointaines»* ; *«aucune fille capturée au loin n'y avait versé sa race»* ; elle n'était *«ni métissée de pâte dans sa chair, ni pourrie de langage dans sa religion ou ses coutumes»* ; elle n'avait pas subi *«cette lessive de peuples où tout s'est mélangé»*. Le jeune Caïd envisagea alors de prendre *«la ville par l'étonnement»*, se souvenant de l'histoire que racontait son père, celle d'un *«marchand vigoureux»* et d'un *«bossu chétif»* qui l'avait berné, ce qui prouve *«que le jeu est plus fort que l'objet du jeu»*, se disant qu'il *«agirait»* sur les habitants de la ville *«malgré qu'ils feignent de m'ignorer»*, qu'il les *«punirait dans leur prétention car ils comptent sur leurs remparts»*. Mais, le récit de l'événement n'ayant pas été poursuivi, on peut penser que l'entreprise fut abandonnée.

Ce qui est sûr, c'est que, moins autoritaire et catégorique que son père, il choisit la faible conduite politique que celui-ci avait prévue : *«Sont venus tes historiens, tes logiciens et tes critiques. Ont considéré les matériaux et, de ne rien lire au travers, t'ont conseillé d'en jouir»* (190), *«ont célébré pour eux-mêmes les matériaux qui servent à tes basiliques»* (191). Il les a écoutés. Ils l'ont incité à :

D'une part, *«tirer son bonheur de la possession»* (191) contre lequel son père l'avait mis en garde.

D'autre part, à *«délivrer l'homme»*, disant : *«il s'épanouira en toute liberté, et toute action lui sera merveille.»* Dans ses *«remarques sur la liberté»* (97), le jeune Caïd se souvient de ce que son père avait dit : *«Leur liberté, c'est la liberté de n'être point. [...] Si ton pouvoir tu le divises et le distribues entre tous, tu n'en retires pas le renforcement mais la dissolution de ce pouvoir»*. Cependant, il cède à la volonté de *«délivrer»* ses sujets.

La conséquence, c'est que ceux-ci *«se révoltèrent. Et le goût de la liberté les embrasa d'un bout à l'autre du territoire comme un incendie. Il s'agissait pour eux de la liberté d'être beaux. Et quand ils mourraient pour la liberté, ils montraient leur propre beauté et leur mort était belle.»* (97) ; que l'exercice de la liberté devint *«cohue de place publique»* (97) ; que *«vinrent les temps où la liberté, faute d'objets à délivrer, ne fut plus que partage de provisions dans une égalité haineuse. / Car dans la liberté tu heurtes le voisin et il te heurte. Et l'état de repos que tu trouves c'est l'état des billes mêlées quand elles ont cessé de se mouvoir. La liberté ainsi mène à l'égalité, et l'égalité mène à l'équilibre qui est la mort. [...] Vint le temps où le mot liberté [...] se vida de son pathétique, les hommes rêvant confusément d'un clairon neuf qui les eût réveillés et les eût contraints de bâtir. [...] Donc vinrent les temps où la liberté ne fut plus la liberté de la beauté de l'homme mais expression de la masse [...] laquelle masse n'est point libre car elle n'a point de direction mais pèse simplement et demeure assise. Ce qui n'empêchait pas que l'on dénommât liberté cette liberté de croupir et justice ce croupissement.»* (97).

Plus loin, le jeune Caïd s'alarme : *«Nous avons vu s'introduire insensiblement une morale du collectif qui néglige l'homme. Cette morale expliquera clairement pourquoi l'individu se doit de se sacrifier à la communauté. Elle n'expliquera plus, sans artifices de langage, pourquoi une communauté se doit de se sacrifier pour un seul homme. Pourquoi il est équitable que mille meurent pour délivrer un seul de la prison de l'injustice. Nous nous en souvenons encore, mais nous l'oubliions peu à peu. Et cependant c'est dans ce principe, qui nous distingue si clairement de la termitière, que réside, avant tout, notre grandeur.»* (172). Il révèle : *«Faute de pouvoir agir, selon ma volonté, sur mes troupes en vrac que ma parole n'atteignait plus, sur mes généraux séditieux qui s'inventaient des empereurs, sur les prophètes déments qui nouaient des grappes de fidèles en poings aveugles, j'ai connu alors la*

tentation de l'homme de colère. / Mais tu veux corriger le passé. Tu inventes trop tard le pas qui t'eût sauvé, mais participe, puisque l'heure en est révolue, de la pourriture du rêve» (208). Il en vient à dénoncer les «responsables de la pourriture de l'empire» (208), qui «ont collaboré à la corruption» (208 - dans le mot «collaboré» on ne put manquer de voir une allusion à la Collaboration avec le nazisme dont furent coupables de nombreux Français). Mais il répète qu'il ne peut «sculpter après coup un passé révolu, décapitant les corrupteurs comme les complices de corruption, les lâches comme les complices des lâchetés, les traîtres comme les complices de trahison, car, de conséquence en conséquence, j'anéantirai jusqu'aux meilleurs puisqu'ils auront été inefficaces. [...] Il me faudra les supprimer tous. Alors sera parfait le monde, puisque purgé du mal.» (208).

*

Ainsi se concluait la réflexion politique de Saint-Exupéry dans "Citadelle". S'il avait amèrement constaté que le pouvoir, quel qu'il soit, n'est pas facile à exercer, il tint ici des propos sur l'autorité et sur la notion d'ordre qui peuvent étonner, en affirmant qu'un bon souverain ne doit pas se concentrer sur la multitude de petits maux qui nuisent à ses sujets, mais doit, tout en les aimant (on pense à la formule de "Vol de nuit": «Aimez ceux que vous commandez. Mais sans le leur dire.»), se tenir loin d'eux, pour ne pas s'égarer dans sa mission qui est de les guider sur la voie à suivre pour le bien de «l'empire» ; de les rendre heureux en leur imposant une tâche à travers laquelle ils puissent s'accomplir.

Mais, en fait, il ne fit surtout que développer cette véritable mystique du chef qu'il avait déjà édifiée dans "Vol de nuit" avec son personnage de Didier Daurat, mystique qu'il cultiva ici avec le vieux Caïd dont il fit l'interprète fidèle de ses convictions et de ses aspirations. Il opposa à l'autorité du chef une insatiable revendication de liberté et de progrès qui, selon lui, va jusqu'à détruire l'édifice social. Aussi défendit-il la nécessité de préserver cet édifice qui est le fruit de l'expérience des siècles, et qui avait été terriblement difficile à bâtir et à stabiliser. Il voulut aussi démontrer que le désir immoderé de liberté mène à un égalitarisme néfaste. Il entendait dénoncer les révolutions sociales et politiques des XIXe et XXe siècles.

En fait, rejetant la souveraineté populaire, le parlementarisme, le multipartisme, le collectivisme, l'humanitarisme, prônant la forte autorité d'un État s'appuyant sur des piliers traditionnels, voyant la société comme une pyramide où la masse est subordonnée et soigneusement hiérarchisée jusqu'à ce sommet qu'est le chef, utilisant la rhétorique de «l'homme nouveau», de la «régénération» nécessaire, pensant qu'il ne fallait pas seulement s'opposer à la modernité, mais plutôt réveiller le peuple et l'unir dans un «cérémonial» inédit par la puissance d'un chant nouveau, Saint-Exupéry, critique des idéologies mais lui-même un idéologue, conçut un véritable totalitarisme qui était d'ailleurs tout à fait dans l'esprit de son époque, car on peut le rapprocher du fascisme italien et du franquisme espagnol (signalons que, en 1936, le général Franco vint défendre le catholicisme en Espagne avec des troupes formées essentiellement de musulmans marocains ou «maures», ce que lui-même avait dénoncé dans son article de 1937 intitulé "L'Espagne ensanglantée"!). À la lecture de "Citadelle", on comprend mieux que, s'il tourna le dos à de Gaulle, il ne put se rallier à Pétain, qui s'était pourtant octroyé le titre de «chef de l'État français» (tandis que Mussolini se voulait le Duce de l'Italie, Hitler, le Führer de l'Allemagne, Franco, le Caudillo de l'Espagne !), parce qu'il lui paraissait trop modéré, trop timoré. Cependant, s'il déclara vouloir «forger l'homme» (1), il entendait le faire sans violence.

"Citadelle", livre profondément politique (et cela dès son titre), est même le testament politique de celui qui s'y montrait fondamentalement réactionnaire, traditionaliste, monarchiste même.

* * *

Une morale tout à fait idéaliste

La volonté moralisatrice de Saint-Exupéry, déjà présente dans ses œuvres précédentes, envahit complètement "Citadelle". Si l'on en juge par le nombre d'occurrences de la conjonction "car" (même si ce n'est qu'une cheville), on ne doute plus de son intention d'accumuler, dans ce qui n'est qu'un fouillis de réflexions, les arguments qui viendront étayer une démonstration.

On a indiqué que le vieux Caïd s'attribue une «sagesse patriarchale» (208). Cependant, d'une part, il affirme : «Pour moi qui sais, tout conserve une signification» (186) et, d'autre part, fait preuve de modestie : «Sachant d'abord et avant tout que je n'atteindrai point ainsi une vérité absolue et démontrable et susceptible de convaincre mes adversaires, mais une image contenant un homme en puissance et favorisant ce qui de l'homme me paraît noble, en soumettant à ce principe tous les autres.» (142), se donne le devoir de leur transmettre ce qui, pour lui, prend la forme d'une évidence dans l'universalisation des lois d'où il tire la justification de ses actes.

Il a réfléchi «sur la condition d'homme» (11) comme l'avaient fait les héros des romans et le romancier. Il signale : «Tu ne prends point mesure de l'homme avec une chaîne d'arpenteur.» (173). Il assure : «Il est de mon rôle de me pencher sur l'angoisse des hommes dont j'ai décidé de les guérir» (219). Ne manquant pas de «prêcher» (15), il le fait d'abord auprès de son fils (dont il dit vouloir que «l'homme» qu'il a «tiré» de lui ressemble au «cérémonial de l'empire», 150 - dont il attend «l'instant où il brisera sa chrysalide», 205), auquel il annonce : «Il est temps, en effet, que je t'instruise sur l'homme», ajoutant que «la sagesse des siècles a forgé des clefs pour s'en saisir. Et des concepts pour l'éclairer.» (21) - «Je vais t'enseigner [...] ce qui d'abord nous gouverne» (68) - «Le véritable enseignement n'est point de te parler mais de te conduire» (158) - «Je désire que tu gravisses la montagne et t'élèves et te formes et souhaites marcher de l'avant à chaque heure.» (175), tout en se demandant : «Comment saurais-je te démontrer ce que je cherche?» (125).

S'il n'a guère d'estime pour ses sujets («Ainsi m'est-il apparu que l'homme n'était point digne d'intérêt si, non seulement il n'était point capable de sacrifice, de résistance aux tentations et d'acceptation de la mort - car alors il n'a plus de forme - mais de même si, fondu dans la masse, gouverné par la masse, il subissait ses lois.», 30), il n'en veut pas moins les sauver, leur disant : «Je veux vous guider de la main vers vous-mêmes... Je suis la bonne saison des hommes.» (40). Il s'agit de les éclairer sur ce qu'ils sont et sur ce dont ils sont, les rendre inquiets, pour, car il s'est penché «sur le grand miracle de la mue et du changement de soi-même.» (26), les contraindre à adopter une ligne de conduite qui soit en accord avec les principes dont, à ses yeux, dépend la permanence de la communauté, les contraindre à «devenir», mot qui avait déjà apparu dans "Pilote de guerre", qu'on trouve à de nombreuses reprises : 49 où on lit : «Tu cherches un sens à la vie quand le sens est d'abord de devenir soi-même, et non de gagner la paix misérable que verse l'oubli des litiges. Si quelque chose s'oppose à toi et te déchire, laisse croître, c'est que tu prends racine et que tu mues. Bienheureux ton déchirement qui te fait t'accoucher de toi-même ; car aucune vérité ne se démontre et ne s'atteint dans l'évidence. Et celles qu'on te propose ne sont qu'arrangement commode et semblables aux drogues pour dormir. [...] Sache que toute contradiction sans solution, tout irréparable litige, t'oblige de grandir pour l'absorber.» - 50 - 66 - 112 - 123 - 126 - 134 - 142 où on lit : «Je te ferai devenir» - 183 où on lit : «Oubliant de devenir, tu prétends marcher à ta propre rencontre. Et dès lors il n'est plus d'espoir. Se referment sur toi les portes de bronze.» (ce métal dur était symbole d'incorruptibilité et d'immortalité) -188 - 191 où on lit : «Je te veux devenu»), les contraindre à s'accomplir, à se réaliser pleinement, à éprouver un sentiment de plénitude, à jouer parfaitement leur rôle, à accéder à la sérénité.

Lui, qui a bâti sa citadelle au milieu des sables, déclare : «Citadelle, je te construirai dans le cœur de l'homme» (2), et, après avoir capturé celui-ci («Mon père fut géomètre qui fonda son cérémonial pour capturer l'homme» 147), il entreprend de le «bâtir» : «Me vint l'impérissable désir de bâtir les âmes» ; de le contraindre à «se bâtir» car «il n'est point d'homme que celui-là que le cantique a embellie ou le poème ou la prière et qui est construit de l'intérieur» (70) ; il veut «donner un sens à l'homme», obtenir «un homme habité et construit à l'intérieur» (157) ; il notifie aux «éducateurs» : «Vous n'êtes point chargés de tuer l'homme dans les petits d'hommes, ni de les transformer en fourmis pour la vie de la fourmilière. Car peu m'importe à moi que l'homme soit plus ou moins comblé. Ce qui m'importe

c'est qu'il soit plus ou moins homme.» (25) ; il dit à ses sujets : «*Venez me voir quand vous serez bâtis. [...] J'ai besoin de toi qui es bâti en forteresse avec ton noyau.*» (96) ; il prescrit : «*Ne te suffit point de donner. Eût fallu bâtir celui qui reçoit.*» (194) ; il prie Dieu : «*Éclaire-moi sur la tour à leur faire bâtir qui leur permettra de s'échanger en elle dans leurs aspirations diverses.*» (15). Cependant, il se rend compte que «*sa cité mourra d'être achevée. Car ils vivaient non de ce qu'ils recevaient mais de ce qu'ils donnaient. Pour se disputer les provisions faites, ils redeviendront loups dans leurs tanières. Et si ta cruauté parvient à les réduire ils deviendront au lieu bétail dans l'étable.*» (16).

On peut considérer qu'il prône un abandon de soi-même qui serait, en fait, le retour à l'essence de l'être et la recherche de son parfait et total accomplissement, l'acceptation d'un ordre qui ne serait pas seulement social, mais aussi et surtout moral, spirituel, dans une aspiration à la grandeur, à une transfiguration.

Il voit bien l'opposition entre deux conceptions de l'action à exercer sur les sujets : «*L'un réclame pour l'homme, tel qu'il est, le droit d'agir. L'autre le droit de pétrir l'homme afin qu'il soit et puisse agir. Et tous célèbrent le même homme. / Mais tous deux se trompent aussi. Le premier le croit éternel et existant en soi. Sans connaître que vingt années d'enseignement, de contraintes et d'exercices ont fondé celui-ci et non un autre. Et que tes facultés d'amour te viennent d'abord de l'exercice de la prière et non de ta liberté intérieure. [...] Et le second se trompe aussi, car il croit aux murs et non à l'homme.*» (47)

Ce sont les moyens de parvenir à cet objectif qu'il s'agit de définir nettement, en constatant que Saint-Exupéry reprit bien de ses thèmes habituels.

*

Il exposa d'abord une morale assez conventionnelle, recommandant :

-La soumission à la nécessité, aux contraintes inéluctables qui s'imposent à l'être humain, ce «à quoi il n'y a rien à répondre» (96) : «*La nécessité, me dit mon père, voilà le salut.*» (26) - «*Je te parlerai un jour de la nécessité ou de l'absolu qui est noeud divin qui noue les choses.*» (96).

-L'acceptation de son devoir : Il est préconisé parce que le confort n'offre qu'un bonheur illusoire (le bonheur n'étant d'ailleurs jamais une fin en soi pour le vieux Caïd), pousse à la paresse, et ternit les récompenses trop vite acquises : «*Ce que j'appellerai devoir, qui est noeud divin qui noue les choses, ne te construira ton empire, ton temple, ou ton domaine que s'il se montre à toi comme absolue nécessité et non comme jeu dont les règles seraient changeantes.*» (96) - «*Tu reconnaîtras ton devoir, disait mon père, à ce que d'abord il n'est point de toi de le choisir.*» (96) - «*À travers moi les sentinelles ont des devoirs. Je suis noeud du devoir des sentinelles.*» (170). Est proposée «l'acceptation du risque» qui «*n'est cadeau qu'à toi-même.*» (190). Est même célébré le sacrifice qui est un échange contre plus grand que soi : «*J'ai compris le sens profond du sacrifice qui n'est point de t'amputer de rien mais de t'enrichir.*» (112) - «*Pour le sacrifice il faut un dieu comme le domaine ou la communauté ou le temple, lequel reçoit la part que tu délègues et en laquelle tu t'échanges.*» (128) - «*L'honneur est rayonnement non du suicide mais du sacrifice.*» (128). Et cela peut même être le sacrifice suprême : «*A raison quiconque accepte la destruction de son urne de chair pour sauver le dépôt qui s'y trouve enfermé.*» (77) - «*Celui-là qui meurt pour l'empire, l'empire ne le peut lésorer.*» (55) - «*Ce pour quoi tu acceptes de mourir c'est cela seul dont tu peux vivre.*» (64).

-L'exercice de son énergie, la vie devant être un effort continual pour organiser la matière brute, pour acquérir un sens qui noue les choses et offre à l'individu un grain d'éternité. Le vieux Caïd notifie : «*Celui-là va le plus loin et réussit le mieux qui a travaillé le plus contre soi-même*» (25) - «*Je vous le dis : vous n'avez le droit d'éviter un effort qu'au nom d'un autre effort, car vous devez grandir.*» (31) - «*Plus riche celui-là qui peine l'année durant contre le roc [...] que celui-là qui tous les jours reçoit, venus d'ailleurs, des fruits qui n'ont rien exigé de lui.*» (112). Il recommande de faire «*surgir de toi plus grand que toi*» (97). Constatant que, pour la plupart des gens, «*leur ennemi est le temps qui répare le désir, habille la fleur ou mûrit le fruit.*» (186 ; que «*ceux-là qui ignorent le temps butent contre*» (186), il affirme qu'*«il est bon que le temps qui s'écoule ne nous paraisse point nous user et nous perdre, comme la poignée de sable, mais nous accomplir. Il est bon que le temps soit une*

construction. Ainsi je marche de fête en fête, et d'anniversaire en anniversaire, de vendange en vendange.» (3). Il met en garde : «*Le rempart véritable est en toi.*» (158).

-Le goût du travail qui devient «*élixir de plus en plus subtil*» (6) : Si le vieux Caïd a vu «*l'homme prendre avec plaisir du délassement*», il considère cependant que «*la part importante de la vie de chacun d'entre eux restait bien la part de travail.*» (69). Mais, pour lui, il ne faut pas que le travail ne soit «*qu'une corvée à quoi l'on refuse le don de soi-même*» (69). Il se plaît à constater que «*les forgerons [...] se passionnent pour les clous et te chantent les cantiques de la clouterie*» ; que «*les bûcherons [...] se passionnent pour l'abattage d'arbres*» (117). Il pense aussi que doit être prise en considération la «*seule qualité*» du travail, celui effectué dans les cuisines du palais étant déprécié par rapport à d'autres activités : «*Les danses et les poèmes et les ciseleurs des étages d'en haut, et le géomètre et l'observateur des étoiles, sont seuls qui honorent l'homme et qui lui donnent un sens.*» (113). «*Une civilisation repose sur ce qui est exigé des hommes, non sur ce qui leur est fourni.*» (22) - «*La qualité de la civilisation de mon empire ne repose point sur la qualité des nourritures mais sur celle des exigences et sur la ferveur du travail.*» (6)

-L'indifférence à l'égard des «biens matériels» (63), ce que Saint-Exupéry appelle aussi «provisions» (6, 14, 16, 109, 139, 190, 192, 196, 205) : «*Si tu crois aux biens matériels pour eux-mêmes tu te trompes.*» (63) - «*Je ne lèverai point d'armée pour la défense des provisions, Car elles sont faites et tu n'as rien à en attendre, sinon de te changer en bétail morne.*» (122) - pourtant, les Caïds ne doivent-ils pas assurer la subsistance de leurs sujets?). Le vieux Caïd exprime souvent son mépris pour ceux qui «*songent à leur ventre*» (156), pour «*l'opulence ventrue*» (180), pour «*les infidèles, qui rient de nous, et qui croient courir les richesses tangibles quand il n'en est point*» (3), pour ceux qui «*cherchent à tirer leur plaisir des objets, quand il ne se tire que de la route qui se lit au travers*» (186), dénonçant «*celui-là qui croit trouver sa joie dans la richesse du tas d'objets, impuissant qu'il est à l'en extirper car elle n'y réside point*» (209). Il regrette d'avoir «*retrouvé les hommes autour du veau d'or non intéressés mais stupides*» (73). Il dit des «*financiers*» : «*Je méprise leur morgue, leur assurance et leur satisfaction de soi car ils se croient le but et la fin et l'essence quand ils ne sont que des valets.*» (113). Il constate que, pour beaucoup, «*l'enfant lui-même leur devient un objet qu'ils ne saisissent point dans sa perfection [...]. Ils le voudraient fixer dans sa grâce enfantine comme s'il était des provisions.*» (186). Affirmant : «*Je ne me trompe point sur les objets.*» (186), il veut qu'on ait le souci, non des objets, mais de «*la qualité de l'objet*» qui apparaît lorsque se pose «*le problème de la saveur des choses*» (66). Il conseille à son fils : «*Ne confonds point la ferveur avec l'usage de provisions. La ferveur qui exige pour soi n'est point ferveur.*» (50) - «*Tu ne te réjouis point des objets mais des routes qu'ils t'ouvrent*» (184) - «*Il n'est rien qui soit tien puisque tu mourras.*» (184) ; il lui indique : «*Je me méfie de toi lorsque tu tranches, car tu y risques ton bien le plus précieux, lequel n'est point des choses mais du sens des choses.*» (175), notion qui revient obsessivement : «*Ton âme s'alimente du sens des choses et non des choses*» (112) - «*N'est rien à espérer si te voilà aveugle à cette lumière qui n'est point des choses mais du sens des choses*» (188) - «*L'essentiel n'est point des choses mais du sens des choses.*» (125) - «*Tu vis non des choses mais du sens des choses.*» (157) - «*Seul compte pour l'homme le sens des choses.*» (11) - «*Je vis non des choses, mais du sens des choses.*» (204) - «*Ce n'est point dans l'objet que réside le sens des choses, mais dans la démarche.*» (5) - «*Ils trouvent des choses comme les porcs trouvent les truffes. Car il est des choses à trouver. Mais elles ne te servent de rien car tu vis, toi, du sens des choses. Mais ils ne trouveront pas le sens des choses parce qu'il n'est point à trouver mais à créer.*» (165).

-Le dépassement de la contradiction entre les différents désirs de l'être humain : «*Tu cherches la paix et la guerre, les règles du jeu pour jouir du jeu et la liberté pour jouir de toi-même. L'opulence pour t'en satisfaire et le sacrifice pour t'y trouver. La conquête des provisions pour la conquête et la jouissance des provisions pour les provisions. La sainteté pour la clarté de ton esprit et les victoires de la chair pour le luxe de ton intelligence et de tes sens. La ferveur de ton foyer et la ferveur dans l'évasion. La charité à l'égard des blessures, et la blessure de l'individu à l'égard de l'homme. L'amour construit dans la fidélité imposée, et la découverte de l'amour hors de la fidélité. L'égalité dans la justice, et l'inégalité dans l'ascension.*» (21).

-La condamnation de la vanité : Il est dit des «*vaniteux*» «*qu'ils ont cessé de vivre. Car qui s'échange contre plus grand que soi s'il exige d'abord de recevoir? Celui-là ne croîtra plus, rabougrira pour*

l'éternité.» (60). Le vieux Caïd précise : «*Je condamne ta vanité, mais non pas ton orgueil, car si tu danses mieux qu'une autre, pourquoi te dénigrerais-tu en t'humiliant devant qui danses mal? Il est une forme d'orgueil qui est amour de la danse bien dansée. / Mais l'amour de la danse n'est point amour de toi qui danses. [...] Seule la vaniteuse se satisfait, interrompt sa marche pour se contempler, et s'absorbe dans son adoration d'elle-même.*» (170), étant comme «*revêtue d'une âme à la traîne*» (184). - «*Tu n'as d'espoir d'être fidèle que dans le sacrifice de la vanité de ton image*» (175). Pourtant, on découvre un étonnant refus de la modestie : «*J'aime l'orgueil qui est existence et permanence. Si tu es modeste tu cèdes au vent comme la girouette. Puisque l'autre a plus de poids que toi-même.*» (60).

-Le refus de la complaisance, de la servilité : «*Se trompent ceux-là qui cherchent à plaire. Et pour plaire se font malléables et ductiles. Et répondent d'avance aux désirs. Et trahissent en toute chose afin d'être comme on les souhaite. [...] Ainsi les femmes elles-mêmes se lassent-elles de qui les aime quand celui-là pour montrer son amour accepte de se faire écho et miroir, car nul n'a besoin de sa propre image.*» (96).

-L'éloge de la culture : «*'Faire don de la culture, disait mon père, c'est faire don de la soif. Le reste viendra de soi-même'. [...] La culture [...] réside dans la soif même. Mais comment cultiver la soif?*» (194). Cependant, la culture ne doit pas être «*exercice vide. Fou celui-là qui prétend distinguer la culture d'avec le travail. Car l'homme se dégoûtera d'abord d'un travail qui sera part morte de sa vie puis d'une culture qui ne sera plus que jeu sans caution.*» (69). Un des moyens de «*faire devenir*» est de ressentir «*la mélancolie*» des «*choses anciennes*» (126).

-Le renoncement à la perfection. Si le vieux Caïd ordonne : «*Vous enseignerez le goût de la perfection car toute œuvre est une marche vers Dieu et ne peut s'achever que dans la mort.*» (25), il déclare aussi que «*la perfection n'est point un but que l'on atteigne*» (16), qu'elle est «*hors d'atteinte*» (154), qu'elle est «*vertu des morts*» (208) ; il stipule : «*La perfection [...] est objet de musée*» (15) - «*La perfection, c'est la mort*» (180) ; il conseille : «*N'invente point d'empire où tout soit parfait. [...] Invente un empire où simplement tout soit fervent.*» (9).

*

Saint-Exupéry s'exprima de façon plus personnelle en désignant ces deux conduites à suivre :

-Avoir conscience des «nœuds de relations» : Lui, qui condamnait obstinément les forces de dispersion, de désagrégation ; qui avait déjà écrit, dans *"Pilote de guerre"* : «*L'homme n'est qu'un nœud de relations, les relations comptent seules pour l'homme*», phrase qui servit d'ailleurs de conclusion à *"La phénoménologie de la perception"* de Merleau-Ponty, développa cette idée ici :

-Le vieux Caïd indique à son fils : «*Tu es nœud de relations et rien d'autre. Et tu existes par tes liens. Tes liens existent par toi.*» (175) - «*Tu t'exprimes par des relations.*» (134) - «*Tu es le nœud de ta diversité.*» (170) - «*Tu ne saurais naître que d'un réseau de liens.*» (170) - «*Il n'est de relations que celles auxquelles tu as songé*» (206 - voilà qui est hautement contestable !) - «*Ton identité ne repose point sur ce visage, cette chair, cette propriété, ce sourire, mais sur telle construction qui, à travers toi, s'est bâtie.*» (194) - «*Il n'est que relation et structure et dépendance interne.*» (47) - «*Rien n'a de sens en soi, mais de toute chose, le sens véritable est structure.*» (63). Il «*noue*» les fragilités de ses sujets, qui ne sont rien sans lui, tandis que, sachant que le sort de l'empire dépend de leur amour et de leur foi, il n'est rien sans eux,, et il les voit avec satisfaction «*tissant inlassablement cette communauté des hommes, ce réseau de liens*» (5).

-Est mentionné aussi le «*lien avec les choses*» (206) ; est signalé que «*le nœud des choses*» est «*victoire et se rit des murs et des mers*» (123).

-Le «*seul géomètre véritable*» a «*coutume de dire que l'arbre est vrai, lequel est une certaine relation entre ses parties. Puis la forêt laquelle est une certaine relation entre les arbres. Puis le domaine lequel est une certaine relation entre les arbres et les plaines et autres matériaux du domaine. Puis de l'empire lequel est une certaine relation entre les domaines et les villes et autres matériaux des empires. Puis de Dieu lequel est une relation parfaite entre les empires et quoi que ce soit dans le monde.* [...] Je ne connais que des structures qui plus ou moins me sont commodes pour

dire le monde.» (126) - «Ton unique rempart, c'est la puissance de la structure qui te pétrit et que tu sers.» (157).

-Vouloir «s'échanger» : Si, sans surprise, est condamné l'égoïsme : «*L'amour de soi-même c'est le contraire de l'amour.*» (25), ce qui est toutefois contredit par cette étrange assertion : «*La fidélité c'est d'être fidèle à soi-même.*» (108), le vieux Caïd incite son fils et ses sujets à «s'échanger», à connaître une sorte d'expérience de vases communicants, d'osmose, qui, remarquons-le, s'oppose tout à fait à son invitation à faire l'ascension individualiste de la montagne, et tend plutôt à faire apparaître «*la fourmilière*» ou «*la termitière*» par ailleurs si redoutées ! Quoi qu'il en soit, l'échange entre les personnes est célébré : «*La vie n'a de sens que si l'on échange peu à peu*» (5) - «*Je m'intéresse à cela seul en quoi je m'échange*» (45) - «*L'humilité du cœur n'exige point que tu t'humilie mais que tu t'ouvres. C'est la clef des échanges. Alors seulement tu peux donner et recevoir. Et je ne sais point distinguer l'un de l'autre ces deux mots pour un même chemin.*» (170) - «*Si je sculpte un visage, je m'échange en lui et je le sers*» (129) - «*Ton sens est fait du sens des autres, que tu le veuilles ou non.*» (157) - «*Si tu te soumets à plus grand que toi [quel qu'il soit?] le don de ta vie devient échange.*» (171). Le vieux Caïd veut que ses sujets «*servent une ville née d'eux-mêmes et contre laquelle ils se sont échangés dans leur cœur*» (16), se réjouit : «*Et désormais les voilà qui s'échangent dans la joie contre plus précieux qu'eux-mêmes.*» (6). Il invite à «*échanger sa vie contre l'ouvrage bien fait et qui dure plus que la vie, contre le temps qui fait son chemin dans les siècles*» (13). Il condamne l'absence d'échange : «*Hors l'échange, il n'est que racornissement*» (25) - «*Ceux qui n'échangent plus rien d'eux-mêmes et reçoivent d'autrui leur nourriture, fût-elle la mieux choisie et la plus délicate, ceux-là mêmes qui, subtils, écoutent les poèmes étrangers sans écrire leurs propres poèmes, jouissent de l'oasis sans la vivifier, usent des cantiques qu'on leur fournit, ceux-là s'attachent d'eux-mêmes à leurs rateliers dans l'étable et, réduits au rôle de bétail, sont prêts pour l'esclavage.*» (7) - «*Je n'aime pas les sédentaires du cœur. Ceux-là qui n'échangent rien ne deviennent rien. Et la vie n'aura point servi à les mûrir. Et le temps coule pour eux comme la poignée de sable et les perd.*» (6) - «*L'échange n'est plus possible lorsque rien de stable ne dure à travers les générations. [...] Je respecte d'abord ce qui dure plus que les hommes. Et sauve ainsi le sens de leurs échanges.*» (6). De plus, est échange «*le don qui est circulation de l'un en l'autre*» (196), le vieux Caïd se montrant toutefois très exigeant : «*Si tu ne donnes plus, tu n'as rien donné.*» (196) - «*Quand tu te donnes, tu reçois plus que tu ne donnes. Car tu n'étais rien et tu deviens.*» (123) - «*Comment tirer satisfaction d'autrui si ce n'est par amour et don à autrui?*» (60) - «*Je te demande de vivre non de ce que tu reçois mais de ce que tu donnes, car cela seul t'augmente. Et cela ne te commande point de mépriser ce que tu donnes.*» (60) - «*La grande erreur est d'ignorer que recevoir est bien autre chose qu'accepter. Recevoir est d'abord un don, celui de soi-même. Avare non point celui qui ne se ruine pas en présents, mais celui qui ne donne point la lumière de son propre visage en échange de ton offrande.*» (63) - «*Le partage du pain [...] est plus doux que le pain*» (118) - «*Cela seul existe que tu offres et risques de perdre*» (190).

Est échange aussi la danse : «*La ferveur à danser exige que tous dansent - même ceux-là qui dansent mal - sinon il n'est point de ferveur mais académie pétrifiée et spectacle sans signification.*» (9)

Est échange encore l'humble travail quotidien qui permet de créer et donc en quelque sorte de s'échanger contre ce qui est créé ; d'où la récurrence de l'éloge de l'artisan : «*Ainsi ont-ils travaillé toute leur vie pour un enrichissement sans usage, tout entiers échangés contre l'incorruptible broderie, n'ayant accordé qu'une part du travail pour l'usage et toutes [les] autres parts pour la ciselure, l'inutile qualité du métal, la perfection du dessin, la douceur de la courbe, lesquelles ne servent à rien sinon à recevoir la part échangée et qui dure plus que la chair.*» (6).

Est échange surtout le travail en commun («*Ils s'aimeront de s'épauler l'un l'autre et de bâtir ensemble*», 15) qui est opposé au secours social, Saint-Exupéry, prenant le contrepied de l'exemple biblique de la tour de Babel, en faisant conseiller par son personnage qui parle de ses sujets à son fils : «*Si tu veux qu'ils soient frères, oblige-les de bâtir une tour. Mais si tu veux qu'ils se haïssent jette-leur du grain.*» (11).

Les échanges privilégiés sont ceux que permettent l'amitié et l'amour. Aussi le livre présente-t-il une réflexion sur l'amour.

Cependant, il faut signaler que Saint-Exupéry emploie souvent le mot «amour» pour parler en fait de sexualité. Le désir lui-même est évoqué ainsi : «Je ne connais point de logique des plis de la robe. Mais tels, et non d'autres, font battre mon cœur et m'éveillent au désir.» (201) - les soldats non «châtrés» seraient «gonflés de stupre» (211). En 206, s'il est question de l'amour, il ne repose en fait que sur l'admiration du physique : «Celle-là que j'aime, je te parlerai sur ses cheveux, et sur ses cils, et sur ses lèvres, et sur son geste qui est musique pour le cœur. Parlerais-je sur les gestes, les lèvres, les cils, les cheveux, s'il n'était point tel visage de femme lu à travers?» Ailleurs, le vieux Caïd, qui affirme curieusement que «le guerrier seul peut faire l'amour» (112), offre à ses guerriers «les femmes aux longs voiles de couleur [qui] fuiront effrayées comme un troupeau de biches agiles, mais douces à saisir, faites comme elles sont pour la capture. [...] Elles croient vous haïr et pour vous repousser useront des dents et des ongles. Mais il vous suffira pour les dompter de votre poing noué dans les boucles bleues de leur chevelure.» (7) ; or ils sont déçus : «Le goût des femmes des oasis conquises ne vaut pas le goût de nos femmes.» (10). Le vieux Caïd prévient : «Qu'as-tu à attendre de la courtisane? Sinon repos de la chair après conquête des oasis. Car elle n'exige rien de toi et ne t'oblige point d'être.» (63) - «Pour donner à la courtisane il faudrait être plus riche qu'un roi, car ce que tu lui apportes elle s'en remercie elle-même d'abord et se flatte de sa réussite et s'honore soi-même d'être si habile et si belle qu'elle ait tiré de toi cette rançon.» (63) ; pourtant : «Courtisanes et guerriers ivres font quelquefois de la lumière.» (63) ; mais est faite cette distinction : «Et celle-là qui a baigné quinze ans dans les aromates et les huiles, à qui furent enseignés la poésie, la grâce et le silence qui seul contient et qui, sous le front lisse, est patrie de fontaines, me diras-tu parce qu'un autre corps ressemble au sien qu'elle compose pour tes nuits le même breuvage que la prostituée que tu paies? Et, de ne point les distinguer sous prétexte de t'enrichir en facilitant tes conquêtes, car il te coûtera moins de soins de bâtir une prostituée que de fonder une princesse, tu t'appauvriras.» Le vieux Caïd demande : «Si celui-là qui caresse la femme n'est qu'humble bétail sur sa litière, où est donc la grandeur de l'amour?» Il continue : «C'est en tant que guerrier que tu fais l'amour et en tant qu'amant que tu fais la guerre.» (50) - «L'amour se consommait dans le délabrement le plus amer, la litanie un instant suspendue, remplacée par le souffle court du monstre blême et le silence dur du soldat qui achetait à ce fantôme le droit de ne plus songer à l'amour.» (68). Il signale qu'on peut aller, au «quartier réservé de la ville», «chercher, par des jeux compliqués, à faire sur soi retentir l'amour» (183) car «l'amour n'est par essence que soif d'amour.» (50). Il reproche de «faire l'amour pour l'amour» (188). Il stipule : «Si tu n'es qu'amant il n'est personne qui aime et la femme bâille auprès de toi.» (112) - «Il n'est point d'amour sans cérémonial en vue de l'amour.» (170).

Même s'il se montre dur, sévère, intransigeant («Je ne sais point respecter qui se trompe», 73), il se laisse émouvoir par une femme qui est «seule» (123), qu'il a «le désir d'habiter» (123), mais qui ne peut «recevoir l'époux de chair» «à cause d'une épaule démise ou d'une infirmité de l'œil» (123 : ce sont de curieux empêchements au coït qui est pourtant bien désigné par cette indication : «Je te noue» ! tandis qu'est encore posée cette question : «Et pourquoi n'existerait-il point de divinité plus brûlante encore? Laquelle te pétrira brûlante de cœur et fidèle et merveilleuse.» ; que sont faites ces promesses : «Cet époux de chair de ta maison, il te pillera s'il sourit ailleurs, et te fera lasse d'aimer. [...] Je ne suis plus autre chose que toi-même.»). Pour cette femme, il invente d'ailleurs une «Prière de la solitude» (124 - voir plus haut) que chacun de ses sujets pourrait répéter.

Disant : «L'amour est appel vers l'amour.» (194) - «Le regret de l'amour c'est toujours l'amour.» (126, 198, 206) - «Je reconnaiss l'amour véritable à ce qu'il ne peut être lésé» (55 - vraiment?) - «L'amour véritable ne se dépense point. Plus tu donnes, plus il te reste.» (123) - «Celui-là qui se plaint que l'amour ne l'a point comblé, c'est qu'il se trompe sur l'amour : l'amour n'est point cadeau à recevoir.» (200) - «Ce sont les silex et les ronces qui nourrissent l'amour.» (50) - «L'amour véritable commence là où tu n'attends plus rien en retour.» (55) - «L'amour même le plus ivre est fait de traversées de tant de déserts intérieurs.» (108) - «Mes règles contre l'amour sont conditions de l'amour.» (206), il mentionne d'abord :

-«L'amour pour le frère», «l'amour pour l'ami» (219), indiquant ailleurs au sujet de celui-ci : «L'ami d'abord c'est celui qui ne juge point. [...] L'ami dans l'homme c'est la part qui est pour toi et qui ouvre pour toi une porte qu'il n'ouvre peut-être jamais ailleurs. Et ton ami est vrai et tout ce qu'il dit est véritable, et il t'aime même s'il te hait dans l'autre maison.» Il pense que, avec un ami, on n'a rien à craindre pour ses «jardins intérieurs» ; il est «comme l'ambassadeur de notre empire intérieur» (58). Il confie : «L'amitié je la reconnais à ce qu'elle ne peut être déçue.» (55 - vraiment?) - «L'amitié c'est d'abord la trêve et la grande circulation de l'esprit au-dessus des détails vulgaires.» (58).

-«L'amour pour l'épouse» (219), distinguant alors le désir sexuel et le sentiment qu'est l'amour : «Il est des hommes noués par l'amour dans l'instant, et qui se harnachent chauds de joie car la seule joie est d'épouser et voilà qu'ils épousent. Car ne crois pas, quand tu te saisis de la bien-aimée au soir des noces qu'il soit d'abord pour toi simple conquête d'un corps, duquel tu eusses pu hériter dans le quartier réservé de la ville où sont des filles semblables d'apparence, mais changement du sens et de la couleur de toute chose.» (108). Il déclare : «Tu es solidaire de ta femme» - «Si tu renies une femme, tu renies l'amour. Tu quitteras cette femme, mais tu ne trouveras point l'amour.» (175) - «Si alors je te veux sauver de la mort suffit que je t'invente un empire spirituel où ta bien-aimée est comme en réserve pour t'accueillir.» (194) - «Je ne connais d'autre moyen pour fonder l'amour que de te faire sacrifier à l'amour.» (194). Signalant : «Si tu me dis son nom [celui de la «bien-aimée】], ces syllabes n'ont point pouvoir de transporter en moi l'amour.» (194), il dit ailleurs que le «rôle» de l'amour est «de faire retentir sur toi la main simple de la simple épouse sur ton épaule» (183). Mieux encore, «l'amour n'est point trésor à saisir, mais obligation de part et d'autre. Mais fruit d'un cérémonial accepté. Mais visage des chemins de l'échange.» (170) - «Ta reconnaissance dans l'amour quand tu désires voler au secours de ta bien-aimée, c'est qu'ait été sollicité de toi l'archange qui y dormait.» (63). Il donne même, en 219, un tableau idyllique de l'entente dans un couple de gens du peuple.

Le «seul véritable géomètre» joint sa voix, disant : «Je n'ai jamais refusé l'amour : le refus de l'amour n'est que prétention», indiquant toutefois : «Certes j'ai honoré telle ou telle qui ne savait rien sur les triangles. Mais elle en savait plus long que moi sur l'art du sourire [...] et d'être témoin d'un tel sourire, tu habitais la paix des choses et l'éternité de l'amour» ; il révélait qu'elle était capable de «t'enfermer dans une autre patrie où le désir te venait d'inventer l'incendie dont tu l'eusses sauvée, toi le rédempteur, tant elle se montrait pathétique» jusqu'à ce qu'«elle n'a plus besoin de toi. Et tu vas contre la fenêtre cacher tes larmes.» (206).

*

Le vieux Caïd raconte aussi : «Il est quelque part des amants qui se taisent avant d'oser parler et ils se regardent et voudraient dire... car si l'un parle et si l'autre ferme les yeux, c'est l'univers qui va changer.» (108). Et il se plaint de «l'épreuve sanglante de l'amour» (47).

Surtout, il fait preuve, et Saint-Exupéry aussi, de misogynie. Même si le vieux Caïd s'employa à améliorer les conditions de vie des prostituées («Il les fit habiller d'étoffes neuves et installa chacune d'elles dans une maison fraîche ornée d'un jet d'eau et leur fit remettre comme ouvrage de fines dentelles à broder. Et il les fit payer de façon qu'elles gagnassent deux fois plus qu'elles n'avaient gagné.», 68), il faut toutefois regretter que, pour lui la femme n'était que le repos du guerrier, sa servante («Celui-là qui est d'un empire, la femme l'épouse et se fait servante.», 96). Ayant lui-même un harem dont il se plaint, il apprécie le sommeil de ses femmes, car alors «dorment les criailleries, les pensées médiocres, les habiletés dégradantes, et les vanités qui leur rentrent au cœur avec le jour, quand il s'agit pour elles exclusivement de l'emporter sur leur compagne et de la détrôner dans [son] cœur.» (44). D'une façon générale, les femmes sont traitées avec beaucoup de condescendance sinon de machisme :

-Elles sont vouées au silence : «Silence des femmes qui ne sont plus que chair où mûrit le fruit. Silence des femmes sous la réserve de leurs seins lourds. Silence des femmes qui est silence de toutes les vanités du jour et de la vie qui est gerbe de jours.», tandis que «l'homme [...] réfléchit [...] et fabrique le suc des pensées» (39).

-La femme est appréciée si elle est soumise, si elle est «celle-là qui rougit et qui balbutie, et qui a besoin de présents pour apprendre à sourire, car ils lui sont vent de mer et non capture.» (112). Le

mâle se fait prédateur : «Je serai autour d'elle comme l'espace et en elle comme le temps. [...] Je la grifferai durement des serres de l'amour. Mon amour lui sera aigle aux ailes puissantes. [...] Il ne s'agit point de moi. Je ne suis que celui qui transporte. Il ne s'agit point de toi : tu n'es que sentier vers les prairies au réveil du jour.» (170). «La fête est promesse de l'amour quand elle baisse les yeux si tu lui parles...» (112). La femme du guerrier est censée lui déclarer : «Lorsque viendra le désir tu n'auras qu'à tendre les bras et je plierai vers toi sous ta simple pesée comme le jeune oranger lourd d'oranges. Car tu mènes au loin une vie avare et qui n'enseigne point de caresses. Et les mouvements de ton cœur, comme l'eau d'un puits ensablé, ne disposent point de prairie où devenir.» (50).

-La femme qui ose parler est «celle qui mentait si joliment, avec cruauté chantante, simplement» ; qui, interrogée, «pleurait alors, tellement enfouie dans ses larmes» ; à qui on reproche de ne pas «parler un langage communicable» (40).

-Il est dit à la femme digne d'amour : «Tu n'es que sentier vers les prairies au réveil du jour.» (170).

-Le fils du Caïd se voit moqué en étant identifié à une femme : «Se peut qu'à la façon d'une femme tu considères les secrets qui te sont confiés comme diamants pour ta parure. Elle va à la fête. Et l'objet rare qu'elle exhibe la fait glorieuse et importante» (210). En effet, si la vanité est dénoncée, sont présentées des «vaniteuses» :

-D'abord «celle-là que j'ai vue s'émouvoir de l'opinion de la foule» (60).

-Surtout celle au sujet de laquelle il semble bien que Saint-Exupéry nous livre une douloureuse confidence lorsqu'il fait dire à son personnage : «Tu as rencontré au cours de ta vie celle qui s'est prise pour idole. Que recevrait-elle de l'amour? Tout, jusqu'à ta joie de la retrouver, lui devient hommage. Mais plus l'hommage est coûteux, plus il vaut : elle goûterait mieux ton désespoir. / Elle dévore sans se nourrir. Elle s'empare de toi pour te brûler en son honneur. Elle est semblable à un four crématoire. Elle s'enrichit, dans son avarice, de vaines captures, croyant que, sa joie, elle la trouvera dans cet empilage. Mais elle n'empile que des cendres. Car l'usage véritable de tes dons était chemin de l'un vers l'autre, et non capture. [...] C'est marque d'impuissance à aimer, non élévation de l'amour. [...] Détourne-toi d'elle. Tu n'as d'espoir ni de l'embellir ni de l'enrichir. Ton diamant lui est devenu sceptre, couronne et marque de domination. Pour admirer, ne fût-ce qu'un bijou, il faut l'humilité du cœur. Elle n'admirait point : elle enviait. L'admiration prépare l'amour, mais l'envie prépare le mépris.» (170). Nous avons même droit au discours qu'il aurait aimé tenir à cette femme indigne, où on relève en particulier : «Je t'accordais des droits afin de me sentir lié. J'ai besoin de racines et de branches. Je me proposais pour t'assister. [...] Je n'ai point craint de m'engager et j'ai fait le solliciteur. Je me suis librement avancé, car nul au monde n'a barre sur moi. Mais tu te trompais sur mon appel, car tu as lu dans mon appel ma dépendance : je n'étais point dépendant. J'étais généreux. / Tu as compté mes pas vers toi, ne te nourrissant point de mon amour mais de l'hommage de mon amour. Tu t'es méprise sur la signification de ma sollicitude. Je me détournai de toi pour honorer celle-là seule qui est humble et qu'illuminera mon amour. J'aiderai à grandir celle-là seule que mon amour grandira. De même que je soignera l'infirme pour le guérir, non pour le flatter : j'ai besoin d'un chemin, non d'un mur. / Tu prétendais non à l'amour mais à un culte. Tu as barré ma route. Tu t'es dressée sur mon chemin comme une idole. Je n'ai que faire de cette rencontre. J'allais ailleurs. / Je ne suis ni idole à servir, ni esclave pour servir. Quiconque me revendiquera je le répudierai. Je ne suis point objet placé en gage, et nul n'a créance sur moi. Ainsi n'ai-je créance sur personne : de celle qui m'aime je reçois perpétuellement. / À qui m'as-tu donc acheté pour revendiquer cette propriété? Je ne suis point ton âne. Je dois à Dieu peut-être de te demeurer fidèle. Mais non à toi.» (170). Le ressentiment du mâle se manifeste encore avec la question : «Où as-tu vu la femme délaissée te reconquérir par un procès où elle prouve qu'elle a raison?» (137).

Sont vilipendées aussi «des capricieuses qui ne trouvent pas le repos, des oubliouses qui courent à leur oubli» (205) ; est signalée «celle qui mentait si joliment, avec cruauté chantante, simplement», alors qu'«il n'est point pour [lui] comédie de la part des hommes» [vraiment?], qu'«il y a drame pour elle qui voudrait tant être cette autre», mais qu'«on avait mal enseignée dans la perfection de son état et [lui] venait le désir de la délivrer.» (40). Sont moqués les «bateaux plats pour laveuses de linge» (206).

Même la femme choisie est dévalorisée : «*Devant la bien-aimée elle-même tu te demandes : "Son front est un front. Comment puis-je t'aimer? Sa voix est cette voix. Elle a dit ici cette sottise. Elle a fait ici ce faux pas..."* Elle est somme qui se décompose et ne peut plus t'alimenter, et bientôt tu la crois haïr. Mais comment la haïrais-tu? Tu n'es même pas capable d'aimer.» (108). Est portée cette grave accusation : «*La femme te pille pour sa maison.*» (50). Apparemment large d'esprit, le vieux Caïd demande : «*De ce que les femmes sont écervelées, en déduis-tu qu'il n'en soit aucune qui fasse preuve de raison?*» (212). Mais, ailleurs, il statue : «*Cette pitié, je la refuse aux blessures ostentatoires qui tourmentent le cœur des femmes*» (1) ; il prononce ce verdict : «*J'enferme la femme dans le mariage et ordonne de lapider l'épouse adultère [...] livrée, comme à un bourreau solitaire, au supplice d'être tendre. / Je la sens toute palpitable, jetée ainsi qu'une truite sur le sable, et qui attend, comme la plénitude de la vague marine, le manteau bleu du cavalier*» (2). Ce sadisme se retrouve de façon plus flagrante encore dans ces tableaux de femmes suppliciées :

-«*Les juges de la ville condamnèrent une fois une jeune femme qui avait commis quelque crime, à se dévêtrir au soleil de sa tendre écorce de chair, et la firent simplement lier à un pieu dans le désert. [...] elle criait vers la pitié de Dieu [...] Elle a dépassé, me dit mon père, la souffrance et la peur qui sont maladies de l'étable, faites pour l'humble troupeau. Elle découvre la vérité.*» (1).

-«*Une jeune fille poignardée [...] toute défaite et abandonnée comme une charge de roses, doucement endormie par un éclair d'acier*» (45).

*

La prise de conscience de l'importance qu'a le fait de vouloir «s'échanger» conduit à la promotion de : -La responsabilité, le vieux Caïd signalant : «*Si je t'ai retiré des flots de la mer je t'en aimeraï mieux, responsable que je suis de ta vie.*» (152).

-La communication qui, cependant, doit se faire «*non avec les objets mais avec les noeuds qui les nouent*» (104).

-La collaboration, la solidarité : «*Seuls sont frères les hommes qui collaborent.*» (9) - «*Il n'est de fertile que la grande collaboration de l'un à travers l'autre.*» (9) - «*Vous enseignerez la merveilleuse collaboration de tous à travers tous et à travers chacun.*» (25) - «*Toujours seul, enfermé en moi en face de moi. Et je n'ai point d'espoir de sortir par moi de ma solitude. La pierre n'a point d'espoir d'être autre chose que pierre. Mais de collaborer elle s'assemble et devient temple. [...] Donc moi-même hors de toutes communautés, je ne suis rien qui compte et ne saurais me satisfaire.*» (87) - «*Seigneur, rattachez-moi à l'arbre dont je suis. Je n'ai plus de sens si je suis seul. Qu'on appuie sur moi. Que j'appuie sur l'autre. Que tes hiérarchies me contraignent. Je suis ici défait et provisoire. J'ai besoin d'être.*» (173) - «*Il te faut bien quelque chose de quoi te faire solidaire.*» (175) - «*Celui-là qui juge et n'étant plus solidaire de rien, juge pour soi.*» (175) - «*Tu peux aller mourir pour faire en toi respecter les tiens, mais non les renier car c'est alors toi que tu renies.*» (175) - «*Ceux-là qui se désolidarisent et ameutent eux-mêmes les étrangers [...] te diront qu'ils sont solidaires des hommes, ou de la vertu ou de Dieu. Mais ce ne sont plus que mots creux, s'ils ne signifient noeuds de liens.*» (175) - «*Pauvres je les ai toujours trouvés ceux qui ne savaient plus de quoi ils étaient solidaires. Je les ai toujours observés qui se cherchaient une religion, un groupe, un sens, et qui faisaient la quête pour être accueillis. Mais ils ne rencontraient qu'un fantôme d'accueil. Il n'est d'accueil vrai que dans les racines. Car tu demandes à être bien planté, bien lourd de droits et de devoirs et responsabilités. [...] Te voilà vide si tu te fais transfuge.*» (175) - «*Certes, tel peut être indigné par la bassesse, les vices, la honte de sa maison, de son domaine, de son empire et s'en évader pour chercher l'honneur [...] mais il sera «seul»*» (175) - «*Celui qui émigre de cœur, le peuple le renie et lui-même reniera son peuple. Il en est ainsi nécessairement. Tu as accepté d'autres juges. Il est donc bon que tu deviennes des leurs. Mais ce n'est point la terre [ta terre?] et tu en mourras.*» (175) - «*Je renie celui qui renie sa femme, ou sa ville, ou son pays. Tu es mécontent d'eux? Tu en fais partie. Tu es d'eux ce qui pèse vers le bien. Tu dois entraîner le reste. Non les juger de l'extérieur.*» (175) - «*Tu renies une maison, tu renies toutes les maisons.*» (175). On a pu voir, dans toutes ces condamnations une attaque contre le général de Gaulle qui, aux yeux de Saint-Exupéry, était un traître à son pays. Par ailleurs, on constate que, selon lui, l'être humain ne peut se réaliser que dans un projet communautaire qui le dépasse, car, réduit à l'état d'individu, il ne peut s'épanouir ; pourtant, il ne se montra guère partisan d'une

grande solidarité humaine, lui préférant l'enfermement dans sa communauté d'origine, le patriotisme, le nationalisme, le chauvinisme.

-La fête qui, est «sommet de montagne après l'ascension [...] capture du diamant quand il est permis de le dégager de la terre [...] victoire couronnant la guerre [...] premier repas du malade dans le premier jour de sa guérison [...] promesse de l'amour quand elle baisse les yeux si tu lui parles...» (112) ; elle «est après la marche ton arrivée et couronnement ainsi de ta marche» (112) ; elle «est de l'instant où tu passes d'un état à l'autre, quand l'observation [l'observance?] du cérémonial t'a préparé une naissance.» (205). Ainsi faut-il accepter «accepter des renoncements qui sont condition de la fête» (206) : «le jeûne qui était condition du repas de fête», «l'amputation de la part de blé qui, d'être brûlé pour la fête, créait la lumière du blé» (190). Le vieux Caïd affirme : «J'apporte le sens de la fête, lequel était oublié» (112) ; il espère «la fête capitale, laquelle consistera en offrande des diamants, qui devant le peuple en sueur seront brûlés et rendus en lumière» (112) ; il indique : «Le poème lui-même est une fête à condition de le gravir» (112) ; cependant, si «renverser une quille, c'est la fête [...] tu n'as rien à attendre d'une quille tombée.» (112).

-La création, «laquelle est geste gratuit, libre et imprévisible de l'homme» (78) ; qui «est d'une autre essence que l'objet créé qu'elle domine, ne laisse pas de traces dans les signes. Et le créateur s'évade toujours de sa création. Et la trace qu'il laisse est logique pure» (78). Le vieux Caïd veut que chacun y participe : «L'homme, disait mon père, c'est d'abord celui qui crée» (9) et y trouve le plaisir («L'homme est ainsi fait qu'il ne se réjouit que de ce qu'il forme.» 35). Pour lui, la création doit être libre et profiter à tous : «Ainsi m'est-il apparu qu'il ne fallait point soumettre celui qui crée aux souhaits de la multitude. Car c'est sa création même qui doit devenir le souhait de la multitude. La multitude doit recevoir de l'esprit et changer ce qu'elle a reçu en sentiment. Elle n'est qu'un ventre. La nourriture qu'elle reçoit, elle la doit changer en grâce et en lumière.» (23). Il pense qu'«une civilisation ne repose point sur l'usage des objets créés mais sur la chaleur de la création.» (180). Il stipule : «Créer, c'est créer l'être et toute création est inexprimable.» (72) - «Tu ne t'augmentes que de ce que tu transformes, car tu es semence.» (200). Il considère que le créateur «reste aux prises avec l'œuvre car il ne peut dormir s'il n'a fourni sa gerbe». Il procède à une distinction : «Je dis civilisé le peuple qui compose ses danses, malgré qu'il ne soit pas pour les danses ni récolte ni greniers. Alors que je dis brut le peuple qui aligne sur ses étagères des objets, fussent-ils les plus fins, nés du travail d'autrui, même s'il se montre capable de s'enivrer de leur perfection.» (9). Pour lui, l'œuvre ne nécessite pas la perfection mais cette ferveur qui est tant vantée («Si tu veux sauver ton empire, crée-lui sa ferveur.», 16). Aussi la création peut-elle donner lieu à une critique qui est «un tir auquel il est bon que nous collaborions. Moi comme flèche, toi comme cible.» (129). Cependant, finalement, il avance qu'il ne peut y avoir de création et d'excellence dans un monde égalitaire qui transforme le «glacier en mare» (96, 157), qui fait du «temple» «une plaine pierreuse» (97).

On peut mentionner les créateurs qui sont spécialement évoqués :

-L'architecte (souvenir du passage de Saint-Exupéry, en 1919, à l'"École nationale supérieure des beaux-arts", dans la section architecture, cette carrière étant souhaitée par sa mère) : Il est celui qui se soucie «de l'expansion de ses lignes de force dans les pierres» (149). Il se présente : «Moi l'architecte. Moi qui possède une âme et un cœur. Moi qui seul détiens le pouvoir de changer la pierre en silence. Je viens, et je pétris cette pâte qui n'est que matière, selon l'image créatrice qui me vient de Dieu seul et hors des voies de la logique. Moi je bâtis ma civilisation.» (6) - «Sans moi, qu'en eussent-ils fait du tas de pierres, à le remuer de droite à gauche, sinon un autre tas de pierres moins bien organisé encore. Moi je gouverne et je choisis. Et je suis seul à gouverner. Et voilà qu'ils peuvent prier dans le silence et l'ombre qu'ils doivent à mes pierres. À mes pierres ordonnées selon l'image de mon cœur.» (115). Contre les facteurs de désagrégation, l'architecture est force de cohérence, et «l'architecte [...] s'exalte et prend sa pleine satisfaction quand il gouverne l'ascension de son temple».

-Le sculpteur «devant la glaise» (208), qui n'annonce pas : «De cette pierre je dégagerai la beauté», mais dit plutôt : «Je cherche à tirer de la pierre quelque chose qui ressemble à ce qui pèse en moi.» (79) ; qui ne court pas «après la beauté» (79) ; qui doit pouvoir créer librement : «Prétends-tu démontrer au sculpteur qu'il eût dû sculpter tel visage de femme plutôt que tel buste de guerrier?» (201, 213). Saint-Exupéry employa souvent l'exemple des mauvais sculpteurs (les «sculpteurs de

pacotille», 79 - «les sculpteurs à ressemblance», 180) qui sont utiles pour pouvoir, par comparaison, reconnaître et faire émerger les bons, cette hiérarchie étant indispensable, mais les meilleurs ne devant toutefois pas pour autant mépriser les inférieurs qui leur sont très utiles ; ainsi, il faut accepter «l'effort des dix mille mauvais sculpteurs, pour l'apparition d'un seul qui compte.» (180) - «Le grand sculpteur naît du terreau de mauvais sculpteurs. Ils lui servent d'escalier et l'élèvent.» (9).

-Le poète, qui peut être mauvais («les poètes de clair de lune», 180), tandis que le «bon» «puisera le grain dont il vivra» (180).

*

L'idéal à atteindre consiste à devenir un «homme» qui est ainsi défini comme «celui qui ne vaut que dans un champ de forces, [...] qui ne communique qu'à travers les dieux qu'il se conçoit et qui gouvernent lui et les autres, [...] qui ne trouve de joie qu'à s'échanger par sa création, [...] qui ne meurt heureux que s'il se délie, [...] qu'épuisent les provisions, et pour qui est pathétique tout ensemble montré, [...] qui cherche à connaître et s'enivre s'il trouve, [...] aussi celui qui...» (141). Le vieux Caïd proclame : «Le respect de l'homme, c'est le respect de sa noblesse.» (76) - «Grandeur de l'homme [...] je le sais grand dans la foi et non dans l'orgueil de sa révolte.» (29). Il admire les hommes «lâchés à l'aventure et heurtés contre d'autres, montrant la trempe de l'acier et la colère sublime et le courage dans la mort.» (30), l'homme qui «ne transige, ni ne pactise, ni ne compose, ni ne se défait d'une part de soi par habileté ou convoitise ou lassitude, celui-là que je puis écraser sous la meule sans en faire sourdre l'huile du secret, celui qui porte au cœur ce dur noyau d'olive, celui dont je n'admetts ni que la foule, ni que le tyran le contraigne, devenu diamant au cœur.» (30). Le jeune Caïd constate : «Il avait raison mon père qui disait : "Tu ne dois point rencontrer l'homme dans sa surface mais au septième étage de son âme et de son cœur et de son esprit."» (32).

Même si le Caïd a dit : «Le bonheur, [c'est] la démarche d'obtenir.» (29), il indique ailleurs que le but n'est point le bonheur, disant aussi : «Je ne connais rien du bonheur» (49) - «L'homme [...] cherche sa propre densité et non pas son bonheur» (68). Pourtant, il évoque le plaisir trouvé dans «l'heure accordée au silence et à la béatitude [...] pleine mer et contemplation de la Voie Lactée et provision de silence et victoire contre l'usuel» (112).

Il eut un contradicteur qui lui reprocha : «Tu ne te préoccupes point le premier du bonheur des hommes» ; il lui répondit : «Je ne me préoccupe point de courir après le vent pour en faire des provisions, car, si je le tiens immobile, le vent n'est plus» (79) ; le contradicteur revint encore à la charge, d'où ce duel :

-Moi, dit l'autre, si j'étais le chef d'un empire, je souhaiterais que les hommes fussent heureux...

-Ah ! dit mon père, ici je t'entends mieux. Ce mot-là n'est point creux. J'ai connu, en effet, des hommes malheureux et des hommes heureux. J'ai connu aussi des hommes gras ou maigres, malades ou sains, vivants ou morts, Et moi aussi je souhaite que les hommes soient heureux, de même que je les souhaite vivants plutôt que morts. Encore qu'il faut bien que les générations s'en aillent.

-Nous sommes donc d'accord, s'écria l'autre.

-Non, dit mon père.

Il songea, puis : «Car quand tu parles du bonheur, ou bien tu parles d'un état de l'homme qui est d'être heureux comme d'être sain, et je n'ai point d'action sur cette ferveur des sens, ou bien tu parles d'un objet insaisissable que je puis souhaiter de conquérir. Et où donc est-il? / Tel homme est heureux dans la paix, tel autre est heureux dans la guerre, tel souhaite la solitude où il s'exalte, tel autre a besoin pour s'en exalter des cohues de fête, tel demande ses joies aux méditations de la science, laquelle est réponse aux questions posées, l'autre, sa joie, la trouve en Dieu en qui nulle question n'a plus de sens. / Si je voulais paraphraser le bonheur je te dirais peut-être qu'il est pour le forgeron de forger, pour le marin de naviguer, pour le riche de s'enrichir, et ainsi je n'aurais rien dit qui t'apprît quelque chose. Et d'ailleurs le bonheur parfois serait pour le riche de naviguer, pour le forgeron de s'enrichir et pour le marin de ne rien faire. Ainsi t'échappe ce fantôme sans entrailles que vainement tu prétendais saisir. / Si tu veux comprendre le mot, il faut l'entendre comme récompense et non comme but, car alors il n'a point de signification. Pareillement, je sais qu'une chose est belle, mais je

refuse la beauté comme un but. As-tu entendu le sculpteur te dire : "De cette pierre je dégagerai la beauté"? Ceux-là se dupent de lyrisme creux qui sont sculpteurs de pacotille. L'autre, le véritable, tu l'entendras te dire : "Je cherche à tirer de la pierre quelque chose qui ressemble à ce qui pèse en moi. Je ne sais point le délivrer autrement qu'en taillant." Et, que le visage devenu soit lourd et vieux, ou qu'il montre un masque difforme, ou qu'il soit jeunesse endormie, si le sculpteur est grand tu diras de même que l'œuvre est belle. Car la beauté non plus n'est point un but mais une récompense. / Et lorsque je t'ai dit plus haut que le bonheur serait pour le riche de s'enrichir, je t'ai menti. Car s'il s'agit du feu de joie qui couronnera quelque conquête, ce seront ses efforts et sa peine qui se trouveront récompensés. Et si la vie qui s'étale devant lui apparaît pour un instant comme enivrante, c'est au titre où t'emplit de joie le paysage entrevu du haut des montagnes quand il est construction de tes efforts. / Et si je te dis que le bonheur pour le voleur est de faire le guet sous les étoiles, c'est qu'il est en lui une part à sauver et récompense de cette part. Car il a accepté le froid, l'insécurité et la solitude. L'or qu'il convoite, je te l'ai dit, il le convoite comme une mue soudaine en archange, car, lourd et vulnérable, il s'imagine qu'est allégé d'ailes invisibles celui qui s'en va, dans la ville épaisse, l'or serré contre le cœur. / Dans le silence de mon amour je me suis beaucoup attardé à observer ceux de mon peuple qui paraissaient heureux. Et j'ai toujours conçu que le bonheur leur venait, comme la beauté à la statue, pour n'avoir point été cherché. / Et il m'est toujours apparu qu'il était signe de leur perfection et de la qualité de leur cœur. Et à celle-là seule qui peut te dire : "Je me sens tellement heureuse", ouvre ta maison pour la vie, car le bonheur qui lui vient au visage est signe de sa qualité puisqu'il est d'un cœur récompensé. / Ne me demande donc point à moi, chef d'un empire, de conquérir le bonheur pour mon peuple. Ne me demande point à moi, sculpteur, de courir après la beauté : je m'assiérai ne sachant où courir. La beauté devient ainsi le bonheur. Demande-moi seulement de leur bâtir une âme où un tel feu puisse brûler.» (79).

Le bonheur lui semble être «aussi bien surprise du premier amour que vomissement de la mort lorsqu'une balle au ventre te rends le puits inaccessible» (80), et, pour lui, le bonheur n'explique pas tout «du comportement de l'homme» (80).

Il affirme pourtant : «Le bonheur, quand tu as créé, t'est accordé comme récompense.» (152) ; mais il ne faut pas qu'on s'en satisfasse égoïstement !

Pourtant, on lit aussi : «Ne signifie rien pour lui le bonheur» qui serait «facilement dédaigné par tous quand il n'était qu'absence de souci et sécurité.» (68) - «Si tu veux comprendre le mot de bonheur, il faut l'entendre comme récompense et non comme but.» Le vieux Caïd reproche au «seul géomètre véritable» de dénommer «intérêt ou bonheur ce vers quoi les hommes tendaient» (142). Il dit à son fils : «Si je te faisais don d'une fortune toute faite, comme il en sort d'un héritage inattendu, en quoi t'augmenterais-je? Si je te faisais don de la perle noire du fond des mers, hors du cérémonial des plongées, en quoi t'augmenterais-je? Tu ne t'augmentes que de ce que tu transformes, car tu es semence. Il n'est point de cadeau pour toi. C'est pourquoi je veux te rassurer, toi qui te désespères des occasions perdues. Il n'est point d'occasions perdues. Tel sculpte l'ivoire et change l'ivoire en visage de déesse ou de reine qui frappe au cœur. Tel autre ciselle l'or pur et peut-être, le profit qu'il en tire, est-il moins pathétique aux hommes. Ni à l'un ni à l'autre l'or ou le simple ivoire n'ont été donnés. L'un et l'autre n'ont été que chemin et voie et passage. Il n'est pour toi que matériaux d'une basilique à bâtir. Et tu ne manques point de pierres. Ainsi le cèdre ne manque point de terre. Mais la terre peut manquer de cèdres et demeurer lande caillouteuse. De quoi te plains-tu? Il n'est point d'occasion perdue car ton rôle est d'être semence. Si tu ne disposes point d'or, sculpte l'ivoire. Si tu ne disposes point d'ivoire, sculpte le bois. Si tu ne disposes point de bois, ramasse une pierre.» (150) - «Tu ne t'étonnes point, que je sache, quand l'eau que tu bois, le pain que tu manges, se font lumière des yeux, ni quand le soleil se fait branchage, et fruit et graines, Et certes tu ne retrouveras rien dans le fruit qui ressemble au soleil ou simplement rien du cèdre qui ressemble à la semence de cèdre. / Car né de lui ne signifie point qu'il lui ressemble.» (150) - «Je te veux lire à ta création, non aux matériaux inemployés dont tu fais ta vaine gloire.» (191). Il importe que ces architectures soient respectées mais aussi qu'elles échappent à la sclérose, qu'elles obéissent à l'exigence d'une métamorphose toujours nécessaire, d'une inlassable création («Tu ne peux vivre que de ce que tu transformes. Tu ne vis point de ce qui est entreposé en toi comme en un magasin.» (26) - «Tu ne peux vivre que de cela que tu transformes, et dont un peu chaque jour, puisque tu t'échanges, tu

meurs.» (194). Saint-Exupéry faisant dire aussi au vieux Caïd : «*Je n'ai jamais rien vu sortir des matériaux de hasard s'ils ne trouvaient point en quelque esprit d'homme leur commune mesure. Et si le poème me peut émouvoir, par contre nul assemblage de caractères issu du désordre de jeux d'enfants ne m'a jamais tiré de larmes*» (183) a-t-il peut-être voulu alors se moquer ici des exercices des surréalistes, comme le jeu dit du «cadavre exquis».

*

Le vieux Caïd ne manque pas de réfléchir aussi sur la mort.

On comprend que le monarque ait souhaité que ses sujets soient prêts à verser leur sang pour prendre sa propre défense et, surtout, celle de l'empire, estimant d'ailleurs que c'est à travers l'expérience quotidienne de la mort qu'ils trouveraient le sens d'une paix véritable ; que l'action qui entraîne à la mort dépasse celui qui succombe, s'achève en victoire, et le fait survivre comme un héros de légende, car, «*la mort couronnant la vie, les hommes n'ont qu'un souhait qui est la mort*» (80). Il veut que «*morts et vivants se joignent l'un l'autre et ne font qu'un arbre qui grandit*». Il s'étonne : «*Pourquoi ne veulent-ils plus mourir? Car on ne meurt point pour des moutons, ni pour des chèvres ni pour des demeures ni pour des montagnes. Car les objets subsistent sans que rien ne leur soit sacrifié. Mais on meurt pour sauver l'invisible nœud qui les noue et les change en domaine, en empire, en visage reconnaissable et familier. Contre cette unité l'on s'échange car on la bâtit aussi quand on meurt. [...] Tout s'est terni. Tout s'est durci. Et l'homme qui ignore le désastre ne pleure pas sa plénitude passée. Il est satisfait par sa liberté qui est liberté de n'exister plus. [...] Car voilà un grand mystère de l'homme. Ils perdent l'essentiel et ignorent ce qu'ils ont perdu. [...] En effet, ce qu'ils ont perdu ne se lit point dans les matériaux qui ne changent pas. Et les hommes contemplent toujours ce même mélange de moutons, de chèvres, de demeures et de montagne mais qui ne composent plus un domaine.*» (13).

Il «enseigna la mort» à son fils, l'obligea «de la regarder bien en face» (1), lui signifia : «*Tu ne peux vivre que de ce qui te peut faire mourir. Et qui refuse la mort, refuse la vie.*» (122) - «*Tu n'accepteras plus de mourir. Mais tu ne vivras point non plus. Car n'existent point les contraires. Si la mort et la vie sont des mots qui se tirent la langue, reste cependant que tu ne peux vivre que de ce qui te peut faire mourir. Et qui refuse la mort, refuse la vie.*» (122) - «*L'instinct [...] te pousse à fuir la mort et tu as observé de tout animal qu'il cherche à vivre. "La vocation de survivre, me diras-tu, domine toute vocation. Le présent de la vie est inestimable et je me dois d'en sauver en moi la lumière".*» (191) - «*Si alors je te veux sauver de la mort suffit que je t'invente un empire spirituel où ta bien-aimée est comme en réserve pour t'accueillir.*» (194) - «*Compte seul ce que tu es devenu à l'heure de la mort*» (196 - Saint-Exupéry était-il ici chrétien ou existentialiste?).

Paradoxalement, il déclare : «*La mort est inutile. Et elle ne l'est jamais. Car les autres en sont embellis.*» (128) - «*La qualité*» de l'*«acceptation de la mort»* entraîne «*la qualité des joies dans la vie.*» (145) - «*Point ne sont de la même essence l'acceptation du risque de mort et l'acceptation de la mort. [...] L'acceptation du risque de mort, c'est l'acceptation de la vie. Et l'amour du danger, c'est l'amour de la vie.*» (190) - «*Une chose est d'accepter le risque de mort, autre chose d'accepter la mort.*» (190) ; distinguant «*la mort*» et «*la désignation de la mort*» (136) sans que cela soit d'ailleurs explicité, la phrase suivante portant sur un autre sujet !

Dans son cas personnel, il repousse l'angoisse de la mort car elle ne conduit qu'à sa contemplation (65), et, vieillissant, en vient à ressentir «*le goût de la mort*» (73), à dire : «*Je suis trop vieux pour recommencer toutes mes branches*» (73), à se sentir «*lourd de trésors inutiles comme d'une musique qui jamais ne sera plus comprise*» (73).

*

Si, en 219, le vieux Caïd se félicite de son rôle de moraliste : «*J'ai de mon mieux enseigné mon peuple*» (219) - «*J'ai donc, mon travail achevé, embelli l'âme de mon peuple.*» (219), il s'était demandé, en 137 : «*En fin de compte qu'ai-je à te dire?*», et, en 44, il avait avoué : «*Je désespérais de moi, muré derrière ce pesant rempart d'égoïsme*» (44) ; en effet, il avait «*retrouvé les hommes autour du veau d'or non intéressés mais stupides*» (73) ; il avait constaté que «*les enfants qui naissent aujourd'hui lui sont plus étrangers que de jeunes barbares sans religion*» (73). Ainsi, comme en politique, il a échoué à établir sa morale. Et son fils lui reproche ses «*indéchiffrables messages*»,

lui disant : «*Tant que je te reconnais ou pittoresque ou brillant ou paradoxal c'est que je n'ai rien reçu de toi, car simplement tu te montres comme dans une foire*», «*car ce n'est point de te montrer toi-même mais de me faire devenir.*» (134).

*

Saint-Exupéry faisant dire à son personnage : «*Nous ne nous entendons pas sur la réalité. Et moi je dénomme réalité non ce qui est mesurable dans une balance (de laquelle je me moque car je ne suis point une balance et peu m'importent les réalités pour balance), mais ce qui pèse sur moi.*» (113), se targuait de ce qui est, au-delà du simple individualisme, un complet solipsisme ! Il développa une idéologie qui néglige le dialogue avec le réel au profit de la seule logique de son système, un délire de la cohérence et de l'unité qui entendait tout expliquer, une construction intellectuelle se voulant une «citadelle» imprenable..

Etant persuadé que les êtres humains sont capables d'atteindre à une unité spirituelle annihilant les divergences d'opinions politiques ou religieuses, considérant qu'ils ne sont que dans la mesure où ils peuvent être autre chose qu'eux-mêmes, ayant déjà dit, dans "*Terre des hommes*", que les valeurs importantes sont celles qui «*favorisent dans l'homme cette plénitude, délivrent en lui un grand seigneur qui s'ignorait*», se situant sur le terrain de l'idéologie tyrannique, il promut donc une morale élitiste, exigeante, issue d'une perpétuelle tension, tout à fait idéaliste, pour permettre l'apparition d'un être humain considéré parfait, illustrant bien ainsi la remarque de Julien Benda : «Le moraliste est par essence un utopiste, et le propre de l'action morale est de créer son objet en l'affirmant.» ! Méprisant l'homme avec une minuscule, l'homme réel, l'être tel qu'il est, il voulait qu'il se dépasse ; que, parvenu à sa plénitude, il soit un Homme avec une majuscule, l'homme idéal, qui est, en fait, une pure abstraction ! un surhomme qui, toutefois, ne voudrait pas écraser les autres, se contentant de les dédaigner parce que incapables de s'améliorer.

* * *

Une étrange et sévère métaphysique

Saint-Exupéry, qui avait amèrement constaté la décadence d'une humanité privée de toute spiritualité et dévorée par un système économique corrupteur, écrivit, en 1943, dans sa "*Lettre au général X*" : «*Il n'y a qu'un problème, un seul de par le monde : rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien.*».

Aussi, dans "*Citadelle*", livre qu'il imprégna d'ailleurs d'une atmosphère biblique, tendit-il à susciter une véritable expérience mystique en montrant que, si les sujets des deux caïds leur sont soumis, ils sont, les uns et les autres, soumis à des puissances supérieures surnaturelles, tout un monde de l'au-delà étant abondamment évoqué. Le vieux Caïd déclare à son fils : «*Je puis t'échanger ta vie contre plus haut qu'elle, sans que rien ne te soit enlevé.*» (191).

Ce monde surnaturel apparaît avec les «*idoles de bois [...] que tu surcharges de présents. Et brûlent en face d'elles les lampions des fidèles. Et fume l'arôme des sacrifices. Et s'orne leur chevelure de pierreries.*» (26). Mais ces idoles sont rejetées par le vieux Caïd, et ceux qui les adorent et qui refusent «*d'abjurer*» sont voués à des «*supplices*» (101). De plus, est méprisé «*le sauvage*» qui croit «*que le son est dans le tambour*» et qui «*adore le tambour*» (104).

Par ailleurs, sont désignés des «*dieux*» qui n'ont pas droit à la majuscule, qui sont souvent assez inattendus, et qui forment tout un panthéon :

- le «*dieu malpropre*» des mendians (1) ;
- «*les divinités du cœur*» du soldat qui «*ont barre sur lui*» (108) ;
- la «*jeune divinité qui ouvrirait ses bras frais dans le soleil, [...] cette structure divine en forme de visage*» (115) qui est, en fait, «*l'empire*» ;
- le «*dieu des dieux qui est navire*» (117) ;
- «*les dieux qui sont temple domaine, empire, pente vers la mer ou besoin de la liberté*» (117) ;
- le «*dieu*» qui «*domine*» le voisin, «*même si lui-même l'ignore*» (117) ;

- «le dieu faible» que la «mauvaise musique» fait apparaître (123) ;
- «les dieux» qui «se rient des murs et des mers» (123) ;
- le «dieu» qu'il faut «pour le sacrifice» (128) ;
- «les dieux» que «l'homme» «se conçoit» (141) ;
- les «dieux» qui «sont choix d'une structure à travers les mêmes objets» (142) ;
- est nommé «*dieu ce soleil inconnu qui gouverne la gravitation des démarches*» (142) ;
- le «dieu» dont «tel autre» «taille le visage» dans une pierre (191) ;
- «le dieu qui se lit au travers de chaque battement de ton cœur, chaque souffrance, chaque désir, chaque mélancolie du soir, chaque repas, chaque effort de travail, chaque sourire, chaque lassitude au fil des jours, chaque réveil, chaque douceur de t'endormir» (192) ;
- «les dieux» qui, s'ils «meurent», entraînent la mort de leurs adorateurs (194) ;
- «les dieux» de ceux qui «reçoivent leur mangeaille sur leur litière» (194) ;
- «les dieux» que, paradoxalement, le Caïd «perpétue» (194) ;
- «le dieu» que doit «recevoir l'autel» (194) ;
- «le dieu» que «les matériaux [...] servent ensemble» (201) ;
- «le dieu pour arbre» qu'est le «jardinier» (206) ;
- «le dieu» en lequel deux personnes «se confondent» et qui doit être «assez brûlant» (219) ;
- le «dieu» que «fleurissent des vieilles qui s'usent les yeux aux jeux d'aiguille» (219) ;
- le «dieu» des «jardiniers» de l'empire, «lequel est rosier au lever du jour» (219).

Le besoin d'une «signification spirituelle» explique que le vieux Caïd veuille amener ses sujets et son fils à chercher à accéder au «trésor. *Lequel est d'abord invisible n'étant jamais de l'essence des matériaux.*» (185), à connaître une véritable élévation, tout en les mettant en garde contre les «faux prophètes» qui suscitent «de petites églises qui se haïssaien, ayant coutume de tout diviser en erreur et en vérité», alors qu'il regrette que «ces herbes s'entre-dévorent» [!], qu'il sait «que l'erreur n'est point le contraire de la vérité mais un autre arrangement, un autre temple bâti des mêmes pierres, ni plus vrai ni plus faux mais autre» (13) ; que «les herbes diverses se haïssent et se mangent entre elles, mais non l'arbre unique dont chaque branche s'accroît de la prospérité des autres.» (15). Il statue : «Il est bon que les individus prospèrent et se nourrissent et s'habillent et ne souffrent point exagérément. Mais ils meurent dans l'essentiel et ne sont plus que pierres en vrac si tu ne fondes pas dans ton empire un cérémonial des hommes.» (125) ; il veut qu'ils aillent «vers quelque lumière», qu'ils soient «religieux dans la lumière» (188), qu'ils acquièrent «le sens de la vie, lequel est de t'élever d'étage en étage à la gloire de Dieu» (188).

Est donc surtout présenté le «Dieu» du vieux Caïd dont, au fil du texte, on voit souvent la mention survenir inopinément et inopportunément : «Je sais bien qu'il ne s'agissait pas de te parler d'abord des fontaines. Mais de Dieu.» (81) - «Me vint donc la notion de pillage à quoi j'avais toujours pensé mais sans que Dieu m'eût éclairé sur elle.» (101) - «Trop facile de s'évader et de préférer Dieu à l'allumage des cierges.» (175). Ce Dieu n'est pas nommé Allah car il est en fait le Dieu de Saint-Exupéry qui, très révérencieux, accorde aussi la majuscule aux noms, pronoms ou adjectifs qui se rapportent à lui : «Il Te suffit, Seigneur, pour que je connaisse, que Tu plantes en moi l'ancre de la douleur.» (173) - «Sa Gloire» (180) - «Il se trouve que Tu me noues en plus haut que moi-même, Seigneur, selon Ta volonté, et que je ne connaîtrai point la paix ni l'amour hors de Toi, car en Toi seul celui-là qui régnait au nord de mon empire, lequel j'aimais, et moi-même seront conciliés, parce qu'accomplis, car en Toi seul tel que j'ai dû châtier malgré mon estime, et moi-même, seront conciliés parce qu'accomplis, car il se trouve qu'en Toi seul se confondent enfin dans leur unité sans litige l'amour, Seigneur, et les conditions de l'amour.» (206).

De plus, si, «la liturgie de [l'] année» du vieux Caïd, qui comporte «des jours où tu dois jeûner» (125), pourrait être musulmane, c'est le plus souvent toute une religiosité chrétienne qui est évoquée ; ainsi, avec :

-L'«archange» dont la mention survient souvent inopinément : «L'apparition de l'archange je n'ai plus l'espoir d'y prétendre car ou bien il est invisible ou bien il n'est pas.» (87). Mais l'«apparition d'archanges [...] est de mauvais guignol» (142) - «Les temps cruels réveillent l'archange endormi.

Qu'il craque à travers nous ses langes et éclate sous les regards.» (183 - serait-ce un enfant ou «langes» a-t-il été appelé par «archange»?) - «un archange qui t'eût ressemblé» (188).

-Le temple «aux richesses sacerdotales lentement récoltées comme un miel, tant de sueurs et de coups de ciseau et de coups de marteau et de pierres charriées, et d'yeux usés aux jeux d'aiguilles dans les draps d'or, afin de les fleurir, et d'arrangements délicats sous l'intention de mains pieuses. [...] Et les livres sacrés dans les greniers de la sagesse où repose la caution de l'homme.» (108).

-«La cathédrale» (125, 170, 180, 199, 202).

-«La basilique» (96, 126, 150, 215).

-«Le monastère» (194).

Tout un enseignement véritablement théologique est donné.

Il est donné, dans une moindre mesure, par «le seul véritable géomètre», qui, selon le vieux Caïd, «venait de Dieu» (78). Ce sage aurait «aimé découvrir dans l'univers la trace d'un divin manteau, et toucher en dehors de lui une vérité, comme un dieu qui se fût longtemps caché aux hommes» (78). Mais, «de mort des questions en mort des questions, [il s'] achemine doucement vers Dieu en qui nulle question n'est plus posée» (206). En 126, on avait appris qu'il en était arrivé à comprendre que «Dieu» est «une relation parfaite entre les empires et quoi que ce soit dans le monde. Dieu est aussi vrai que l'arbre, bien que plus difficile à lire.» ; que Dieu est celui «en qui nulle question n'est plus posée» ; et qu'il est celui auquel «Dieu se montra» !

Le plus généralement et le plus constamment, on suit le cheminement spirituel et l'enseignement du vieux Caïd qui n'a pas seulement soif d'ordre, de permanence, de solidité, mais d'absolu aussi :

-Il a vu naître sa croyance en Dieu en «s'anéantissant» dans le désert (81). Auprès d'un puits, lui qui se voyait alors comme «le grand prêtre qui présidera», «le maître de cérémonie», sentit «tout à coup la présence de Dieu, sans comprendre pourquoi, à cause peut-être du goût répandu de récompense (car il en est d'un puits dans le désert comme d'un cadeau, jamais tout à fait escompté, jamais tout à fait promis), à cause aussi de l'attente de la communion en l'eau prochaine, qui vous tient toujours immobile.» (215).

-Pourtant, il découvre Dieu aussi plus simplement quand il «s'accoude à sa fenêtre», et que, par une sorte de panthéisme romantique, il voit «des sentiers véritables, avec telles inflexions, telle couleur de la terre, et tels églantiers sur les bords» (199) ; il comprend «que celui-là qui reconnaît le sourire de la statue ou la beauté du paysage ou le silence du temple, c'est Dieu qu'il trouve. Puisqu'il dépasse l'objet pour atteindre la clef, et les mots pour entendre le cantique, et la nuit et les étoiles pour éprouver l'éternité. Car Dieu d'abord est sens de ton langage et ton langage, s'il prend un sens, te montre Dieu.» (121).

-Il semble aussi qu'il se place parmi les «éternels nomades de la marche vers Dieu» (170). En effet, il a procédé à une «enquête vers Dieu», a vu s'ouvrir «les empires spirituels», a été ébloui par «les apparitions qui sont non pour les yeux ni pour l'intelligence mais pour le cœur et pour l'esprit», et, faisant «effort d'ascension», acceptant la «souffrance pour être poussé vers l'ascension» (174), gravissant la montagne «vers le calme en Dieu» (206), il a pu accéder «à cet étage où ne sont plus les choses mais les noeuds divins qui les nouent» (108). Il proclame : «Moi qui suis serviteur de Dieu, j'ai le goût de l'éternité», et il prône la soumission à un univers où se réaliseraient le destin de l'espèce humaine, évoquant le «navire des hommes, sans lequel ils manqueraient l'éternité» (4).

-Le chef militaire «adresse à Dieu une prière» pour le remercier d'avoir rendu son armée «disposée» alors que ses «anges étaient prêts de [sic] la récolter dans leurs grandes corbeilles et de la verser dans son éternité comme une écorce de bois mort» (156).

-Le chef d'État insiste sur son abaissement face à Dieu : il veut, «pour entrer en Dieu», «se dévêter de lui-même» (73) - il déclare : «Je vais à Toi à la façon de l'arbre qui se développe selon les lignes de force de sa graine.» (212) - «Que tes hiérarchies me contraignent. Je suis ici défait et provisoire. / J'ai besoin d'être.» (173) - «J'ai beaucoup à donner mais je n'ai rien à recevoir.» - «Que recevrai-je, puisque je sais qu'il n'est point de Ta dignité, ni même de Ta sollicitude, de me visiter à mon étage et que je n'attends rien du guignol des apparitions d'archanges?» (219). Il affirme : «Me vient d'épouser mon peuple la chaleur qui me transfigure. Et cela est marque de Dieu.» (87). D'ailleurs, en véritable monarque d'Ancien Régime, il impose sa foi et sa liturgie à ses sujets : «Je recherche à tâtons tes divines lignes de force, et faute d'évidences, qui ne sont point pour mon étage, je dis que j'ai raison dans le choix des rites du cérémonial s'il se trouve que m'y délivre et y respire.» (213). Il estime que, quand il agit, il actualise la pensée de Dieu, et que, en le respectant, ses sujets respectent Dieu. Il souhaite construire un empire qui soit une communauté spirituelle, en espérant que chacun de ses sujets «puisse s'embellir de l'enseignement de la prière» afin d'assurer le «sauvetage des champs de force qui gouvernent seuls sa qualité et des visages qui parlent seuls à son esprit et à son cœur» (139) ; il dit d'eux : «Je veux qu'ils se nourrissent, pareils à des fruits qui s'achèvent, de puissance et de lenteur... je veux qu'ils soient semblables à la branche de l'olivier. Celle qui attend. Alors commencera de se faire sentir en eux le grand balancement de Dieu qui vient, comme un souffle, essayer l'arbre...», «lequel n'est point libre de croître mais va se diversifiant selon le génie de sa graine» (70) ; il veut les voir rangés «dans l'étable éternelle» (39), espérant permettre leur ascension, fustigeant ceux qui refusent «d'être transcendés» (88), d'être «véhicule, voie et charroi», ou «voie, véhicule et charroi» (180), ou «chemin, véhicule et charroi» (206), invitant chacun à une création qui offre cette «paix de l'éternité où rentrent les choses accomplies... de ce qui devient cadeau à Dieu, une fois bien fait» (121) ; il se félicite de son action : «Si j'ai su bâtir ma demeure assez vaste pour donner un sens jusqu'aux étoiles, alors s'ils se hasardent la nuit sur leurs seuils et qu'ils lèvent la tête, ils rendront grâce à Dieu de mener si bien ces navires. Et si je la batis assez durable pour qu'elle contienne la vie dans sa durée, alors ils iront de fête en fête comme de vestibule en vestibule, sachant où ils vont, et découvrant au travers de la vie diverse, le visage de Dieu...» (121). Et il se permet ce paradoxe : «Je donne le gouvernement de l'empire à celui-là qui croit au diable. Car, depuis le temps qu'on le perfectionne, il débrouille assez bien l'obscur comportement des hommes. Mais certes le diable ne sert de rien pour expliquer des relations entre des lignes.» (104).

-Il révèle : «Je reçus de la sagesse de Dieu [de quelle façon puisqu'il ne répond pas?] des enseignements sur le pouvoir» (21), mais aussi sur la morale et sur la religion, les transmettant :

-D'abord à son fils auquel il dit : «Si je désire t'enseigner Dieu, je t'enverrai d'abord gravir des montagnes afin que crête d'étoiles ait pour toi sa pleine tentation. Je t'enverrai mourir de soif dans les déserts afin que fontaines te puissent enchanter.» (81) - «Bâtis un cèdre à la gloire de Dieu.» (49) - «N'espère rien de l'homme s'il travaille pour sa propre vie et non pour son éternité.» (6) - «Sache de Dieu, quand tu viens dans Son Temple, qu'il ne te juge plus, mais te reçoit» (58) ; il pense connaître sa faiblesse : «Dans le désespoir des nuits chaudes», il arrive que «tu doutes de Dieu», et que tu souhaites «que Dieu se montre à la façon d'un promeneur qui te rendrait visite» (108) ; il le met en garde : ce ne serait pas «l'expression de la majesté divine mais spectacle et fête foraine dont tu ne recevrais qu'un plaisir vulgaire de fête foraine et ta déception toute hérissee contre Dieu.» (108) ; il sait que les logiciens l'ont incité «à tirer son bonheur de la possession» (191), mais lui assène, opposant au matérialisme l'adoration de Dieu : «Tu peux fonder la soif de la possession, mais la possession n'est point d'échange.» (194).- «Tu n'as pas besoin d'un objet mais d'un dieu. / Car la possession de l'objet certes est permanente, mais non point l'aliment que tu en reçois. Car l'objet n'a de sens que de t'augmenter, et tu augmentes de sa conquête mais non de sa possession. C'est pourquoi je vénère celui-là qui provoque, étant conquête difficile, cette ascension de montagne, cette éducation en vue d'un poème, cette séduction de l'âme inaccessible, et t'oblige ainsi de devenir. Mais je méprise tel autre qui est provision faite car tu n'as plus rien à en recevoir. Et, une fois dégagé le diamant, qu'en feras-tu?» (112) ; il lui montre la «pyramide» de sa vie qui «n'a point de sens si elle ne s'achève en Dieu. Car celui-là [la majuscule a été oubliée !] se répand sur les hommes après les avoir transfigurés. Tu peux te sacrifier au prince si lui-même en Dieu se prosterne.» (90 - c'est la reprise de

la devise «Une foi, une loi, un roi » qui exprima l'unité religieuse et politique de la France sous l'Ancien Régime !).

-Aussi à tous ses sujets, indiquant être «exclusivement préoccupé des droits de Dieu à travers l'homme» (8), disant à un de ses soldats : «*M'importe donc d'abord que ton Dieu te soit plus réel que le pain où tu plantes les dents.*» (190), signifiant qu'il faut à toute «communauté» une «clef de voûte» à même de réunir tout ce qui existe, considérant que, pour la sienne, pour sa «civilisation», cette «clef de voûte et commune mesure et signification des uns et des autres» (156) est Dieu, déclarant : «*D'aimer Dieu je m'en vais à pied sur la route boitant durement pour le porter d'abord aux autres hommes. Et je ne réduis point mon Dieu en esclavage. Et je suis nourri de ce qu'il donne à d'autres.*» (55). Mais, dans une prière qu'il adresse à Dieu, il se plaint de la faiblesse de ses sujets qu'il entend «*soumettre tous les uns aux autres afin qu'ils deviennent temple ou navire*» car, pour devenir temple, «*la pierre ne reste pas en vrac sur le chantier*» tandis qu'*«il n'est point de clou dont je ne serve le navire[?]*» (174) ; finalement, après s'être livré à des digressions, il revient à ses sujets pour demander : «*Pourquoi me refuseraient-ils? Je n'ai rien apporté qui les brime mais je les ai délivrés chacun dans son amour.*», pour se rassurer : «*Voici que les indifférents eux-mêmes qui n'avaient point reçu de place se convertiront vers la mer. Car tout être cherche à convertir et à absorber en soi ce qui est autour.*» (174).

-Son pouvoir assuré, il put jouir de la sérénité : «*Du sommet de la tour la plus haute de la citadelle, j'ai découvert que ni la souffrance, ni la mort dans le sein de Dieu, ni le deuil même n'étaient à plaindre.*» (121).

-Il repousse «ce prophète au regard dur et qui par surcroît était bigle» [comme Sartre ! mais il ressemble plutôt à Savonarole], qui avait une «âme taillée comme un glaive», qui, «n'existant que par le mal», était animé d'un «courroux sombre», refusait de «tolérer le vice», demandait une extermination car il avait «le goût de la perfection», voulait «le triomphe du bien» (118). Plus loin, il est dit de lui que, «nuit et jour», il «couvait une fureur sacrée», voulait «contraindre» les gens «au sacrifice», les faire «s'enfoncer dans la pénitence» car «il est bon d'abord qu'ils soient châtiés» ; «il ne tolérait l'homme qu'enchaîné sur un grabat, privé de pain et de lumière au fond d'une geôle» (139). Ce prophète réapparaît en 211 toujours couvant «une fureur sacrée» et «s'enflammant», voulant «trier la tribu des justes», «diviser la fleur d'avec l'arbre» comme le lui fait savoir le vieux Caïd qui «ne connaît que des hommes plus ou moins imparfaits et, de la tourbe vers la fleur, l'ascension de l'arbre» ; qui lui dit «que la perfection de l'empire repose sur les impudiques». De ce fait, le prophète lui reproche d'honorer «l'impudicité» [qui devient plus loin «l'impudent»], au sujet de laquelle le vieux Caïd distingue celle qui «est un signe de simplicité et d'innocence» (il ne verrait «point d'inconvénient à ce que les filles se baignassent nues», ce qui étonne de la part d'un chef musulman) et celle qui est «agression à la pudeur», celle-ci étant qualifiée de «ferveur secrète, réserve, respect de soi-même et courage» (211). Cette discussion s'inscrit dans une réflexion sur la vertu qui ne manque pas de paradoxes : «*La vertu c'est la perfection dans l'état d'homme et non l'absence de défauts. [...] Le vice n'est que puissance sans emploi.*» (16) - «*Il est bon que la vertu soit offerte comme un état de perfection parfaitement souhaitable et réalisable. Et que soit conçu l'homme vertueux, bien qu'il ne puisse exister, d'abord parce que l'homme est infirme, ensuite parce que la perfection absolue, où qu'elle réside, entraîne la mort. Mais il est bon que la direction prenne figure de but.*» (211).

De cet enseignement, on peut retenir que :

-Dieu est celui «qui noue les choses» (219) ; il est défini comme étant «le nœud essentiel d'actes divers» (219 - ce sont les derniers mots du livre). En 108, est mentionné «le nœud divin qui noue les choses» (deux fois), «les nœuds divins qui nouent les choses», «le nœud divin qui les noue au Dieu qui est sens de ta vie, et mérite selon toi tes élans». En 122, on lit : «*Il se trouve que t'alimente seul le nœud divin qui noue les choses. [...] Et il se trouve que l'aliment que tu en reçois te vaut la peine de mourir.*» En 188, il est indiqué que «semblent heureux» ceux qui ont «la connaissance du nœud divin qui noue les choses».

-Dieu, étant le principe permanent d'union entre les êtres humains, «ordonne que l'homme ait

un sens.» (170). Mais est-il possible qu'il n'en ait pas un, donné d'ailleurs par son créateur?

-Le vieux Caïd révèle : «*Dieu m'ayant sorti de lui, sa gravitation m'y ramène.*» (142).

-Il assure : «*La création ressemble à Dieu*» (150) - «*Toute œuvre est une marche vers Dieu.*» (25 - quelle que soit l'œuvre?) - «*Celui-là qui a été bâti dans l'amour de Dieu cherche sa permanence dans son ascension en Dieu.*» (191) - «*Si tu veux grandir, use-toi contre tes litiges : ils conduisent d'abord vers Dieu*» (49).

-S'il affirme la puissance de Dieu, lieu de toutes les convergences, critère du sens, finalité des hiérarchies, il prétend pourtant lui imposer une responsabilité : «*Tu te dois à ta créature.*» (38).

-Pour lui, la sévérité de Dieu se manifeste par le soleil du désert qui est qualifié de «*fer de Dieu [...] qui nous marque comme des bêtes*» (156). Et «*il arrive que Dieu, semblable au moissonneur, fauche des fleurs mêlées à l'orge mûre.*» (6).

-Il juge : «*L'humilité n'est point soumission aux hommes mais à Dieu.*» (170).

-Il loue la mansuétude de Dieu qui «*prête son manteau de berger pour recevoir les hommes dans toute l'étendue de leurs désirs.*» (17 - n'importe lesquels?).

-En 219, on lit : «*Amour ou amitié ne se nouent véritablement qu'en Toi seul, et il est de Ta décision de ne me permettre d'y accéder qu'à travers ton silence.*» D'ailleurs, le couple n'existe qu'en fonction de Dieu, l'époux disant : «*Il ne s'agit point de moi. Je ne suis que celui qui transporte. Il ne s'agit pas de toi : tu n'es que sentier vers les prairies au réveil du jour. Il ne s'agit point de nous : nous sommes ensemble passage pour Dieu qui emprunte un instant notre génération, et l'use.*» (170).

-Les «*miracles*» de Dieu «*ne sont point pour les sens.*» (124).

-Il faut adorer Dieu «*d'avoir rempli le monde d'une moelle si poignante pour le cœur*» (31) ; et cette adoration est d'une importance essentielle : «*Si s'éteignent tes dieux [pluriel étonnant] tu n'accepteras plus de mourir. Mais tu ne vivras point non plus.*» (122) - «*S'il n'est rien au-dessus de toi, tu n'as rien à recevoir. Sinon de toi-même. Mais que tires-tu d'un miroir vide?*» (122).

-Est recommandée la prière, le vieux Caïd disant : «*Je ne connais qu'un acte fertile qui est la prière, mais je connais aussi que tout acte est prière s'il est don de soi pour devenir.*» (66) - «*Il n'est point langage ou acte mais deux aspects du même Dieu. C'est pourquoi je dis prière le labeur, et labour, la méditation.*» (81). Aux «*éducateurs*», il ordonne : «*Vous enseignerez la méditation et la prière car l'âme y devient vaste.*» (25). Il se dit intéressé par «*celui-là qui aura baigné longtemps dans le temps perdu du temple*» (65). Lui-même se livre à cette imploration : «*Viendra l'heure, Seigneur, où Tu auras pitié de mon déchirement dont je n'ai rien refusé. Car je brigue la sérénité qui rayonne sur les litiges absorbés et non la paix du partisan qui est faite moitié d'amour moitié de haine.*» Ailleurs, il se dit satisfait : «*En quoi, Seigneur, m'indignerai-je si j'ai accédé à Ta montagne et si j'ai vu se faire le travail à travers les mots provisoires?*» Or, si la prière est recommandée, il reste que «*l'apprentissage de Dieu tu ne le fais que dans l'exercice de prières auxquelles il n'est point répondu*» (50 où il est précisé : «*La prière est fertile autant que Dieu ne répond pas.*», 55, 65 où on lit : «*La réponse payant la prière ferait l'homme plus ladre encore*»).

-Cela lui est confirmé quand, en 73, vieillissant et voyant venir «*le goût de la mort*», il «*perd le goût de Dieu*», et fait «*un songe*» où il monte «*vers Dieu pour lui demander la raison des choses*» ; or, «*au sommet de la montagne*», il ne découvre «*qu'un bloc pesant de granit noir - lequel était Dieu*», «*immuable et incorruptible*», «*impénétrable*» ; il se plaint : «*Pourquoi m'obligez-vous, Seigneur; à cette traversée de désert? Je peine parmi les ronces. Il suffit d'un signe de Vous pour que le désert se transfigure, et que le sable blond et l'horizon et le grand vent pacifique ne soient plus somme incohérente mais empire vaste où je m'exalte, et qu'ainsi je ne sache Vous lire à travers. / Et m'apparut que Dieu se lit évidemment à son absence s'il se retire. Car il est pour le marin signification de la mer. Et pour l'époux signification de l'amour. Mais il est des heures où le marin s'interroge : "Pourquoi la mer?" Et l'époux : "Pourquoi l'amour?" Et ils s'occupent dans l'ennui. Rien ne leur manque sinon le nœud divin qui noue les choses. Et tout leur manque. / Si Dieu se retire de mon peuple, pensai-je, comme Il s'est retiré de moi, j'en ferai les fourmis de la fourmilière, car ils se videront de toute ferveur. Lorsque les dés se vident de sens il n'est plus de jeu possible.*» Finalement, il se résigne : «*Je ne demande rien sinon qu'il me soit signifié qu'il est peut-être quelque chose à comprendre. [...] Il se trouva que mon désespoir faisait place à une sérénité inattendue et singulière*» ; que «*se faisait en moi une sorte de clarté égale. [...] Je n'avais point touché Dieu, mais un dieu qui*

se laisse toucher n'est plus un dieu. Ni s'il obéit à la prière. Et pour la première fois, je devinais que la grandeur de la prière réside d'abord en ce qu'il n'y est point répondu et que n'entre point dans cet échange la laideur d'un commerce. Et que l'apprentissage de la prière est l'apprentissage du silence. Et que commence l'amour là seulement où il n'est plus de don à attendre. L'amour d'abord est exercice de la prière et la prière exercice du silence.»

-Aussi put-il dire à son fils : «*Tu ne recevras point de signe car la marque de la divinité dont tu désires un signe c'est le silence même. Et les pierres ne savent rien du temple qu'elles composent et n'en peuvent rien savoir. Ni le morceau d'écorce, de l'arbre qu'il compose avec d'autres. Ni toi de Dieu. Car il faudrait que le temple apparût à la pierre ou l'arbre à l'écorce, ce qui n'a point de sens car il n'est point pour la pierre de langage où le recevoir. [...] Ceux qui espèrent un signe de Dieu c'est qu'ils en font un reflet de miroir et n'y découvriraient rien qu'eux-mêmes.*» (87).

-Il s'adresse à Dieu : «*Tu m'as condamné au silence afin qu'au-delà du vent des paroles j'en entendisse la signification.*» (219). Il célèbre le «silence de Dieu» (39), vitupère l'«insensé qui espère la réponse de Dieu», demande de pouvoir un jour «pénétrer là où il ne sera plus répondu car il n'y aura plus réponse, mais bénédiction, qui est clef de voûte des questions et visage qui satisfait» (39). Il statue : «*Si Dieu me ressemble pour se montrer à moi il n'est point Dieu, et s'il est Dieu mon esprit le peut lire mais non mes sens. Et s'il est de mon esprit de le lire, je ne le reconnaîtrai que par son retentissement sur moi.*» (142).

-Il accepte d'être laissé dans l'ignorance, disant : «*Seigneur, je vais à Toi selon Ta grâce, le long de la pente qui fait devenir. / Tu ne descends pas vers Ta création, et je n'ai rien à espérer pour m'instruire qui soit autre chose que chaleur du feu ou tension de graine. [...] Je n'espère point d'être informé par le guignol des apparitions d'archanges. [...] Et Tu sois [sic], Seigneur, tout simplement. / Glaciale, Seigneur, est quelquefois ma solitude. Et je réclame un signe dans le désert de l'abandon. Mais Tu m'as enseigné au cours d'un songe. J'ai compris que tout signe est vain, car si Tu es de mon étage Tu ne m'obliges point de croître. Et qu'ai-je à faire de moi, Seigneur, tel que je suis? / C'est pourquoi je marche, formant des prières auxquelles il n'est point répondu, et n'ayant pour guide, tant je suis aveugle, qu'une faible chaleur sur mes paumes flétries, et Te louant cependant, Seigneur, de ce que Tu ne me répondes point, car si j'ai trouvé ce que je cherche, Seigneur, j'ai achevé de devenir. / Si Tu faisais vers l'homme, gratuitement [quelle rétribution Dieu pourrait-il attendre?] le pas d'archange, l'homme serait accompli. [...] Seigneur s'égarterait-il à T'honorier de sa charité à travers les hommes, s'il Te contemplait?*» (213).

-Il admet cependant ce qui va de soi : «*Quand la foi s'éteint c'est Dieu qui meurt et qui se montre désormais inutile.*» (11).

Or, avec ce Dieu qui demeure silencieux ; qui ne saurait être atteint ; qui empêche qu'on pénètre dans son intimité ; dont les fins sont inconnues car il est inconnaisable par la seule raison humaine ; qui reste irréductible à toute expression humaine, à toute conception intellectuelle ; qui interdit à ses créatures toute communication avec lui, et auquel il leur faut néanmoins être soumises, est bien le «Deus absconditus» du «Livre d'Isaïe» (XLV, 15) dans l'"Ancien Testament" de la "Bible", le Dieu caché que le janséniste Blaise Pascal célèbra dans ses "Pensées" : «Dieu étant ainsi caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable ; et toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela» (585), considérant que l'obscurité est une épreuve pour «aveugler les uns et éclairer les autres», tandis que, dans une lettre, il écrit : «Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait point de mérite à le croire ; et s'il ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi.» C'est bien ce qu'on retrouve dans les propos du vieux Caïd. Ainsi, dans "Citadelle", Saint-Exupéry se révéla adepte du jansénisme, adepte de cette conception du christianisme sévère, exigeante, austère, selon laquelle la grâce divine n'est pas accordée à tous les êtres humains, mais seulement à quelques «justes» qui font face à leur seule conscience, sans la moindre contrepartie réconfortante, comme l'avait été, dit-on, son propre père !

* * *

Si Saint-Exupéry voulut faire de "Citadelle" une parabole riche de la quintessence de son «message», qui lui permit de nuancer l'éthique un peu lapidaire de ses œuvres antérieures, en fait, les textes

réunis ici témoignent de plus de tâtonnements que de stabilité, le lecteur sentant souvent passer sur lui «le vent de l'aile de l'imbécillité». On peut se demander s'il ne s'est pas lui-même condamné en indiquant : «*Tu ne peux lutter que contre le fou qui te propose des utopies mais non contre celui qui pense et construit le présent puisque le présent est tel qu'il le montre.*» (157). Constatons que le vieux Caïd lui-même parle de son «empire d'utopie» (211).

Dans cet écrit intime où il exprima ses profondes réflexions, semblant d'ailleurs adresser à lui-même des recommandations reflétant, en creux, les choses qu'il n'avait jamais su faire, alors que, déçu par un monde qu'il jugeait trop imparfait, souffrant de la solitude de celui qui prêche dans le désert, faisant sentir, du fait des déceptions politiques et sentimentales, une certaine amertume, un certain désenchantement, distribuant généreusement son mépris, il se rendait compte que certains de ses rêves, certaines de ses attentes, certains de ses espoirs ne se réalisaient pas, le vicomte Antoine de Saint-Exupéry laissa apparaître un esprit foncièrement aristocratique, un grand conservatisme social et politique, un véritable paternalisme, un ardent prosélytisme religieux.

*
* *

La destinée de l'œuvre

Alors que Saint-Exupéry n'aurait jamais permis la publication du texte dans l'état où il se trouvait (c'était un brouillon et, dans sa correspondance, il parlait de dix ans de travail encore), dans un souci d'authenticité, l'éditeur Gallimard décida de l'offrir au public sans modifications.

Dans le numéro 7 de juillet 1948 de la revue "La Table ronde" parut un extrait sous le titre de "Seigneur berbère".

La même année, fut publiée une partie de l'ensemble.

Cela fit grand bruit. Le livre, qui, par le choix d'une coupure complète avec l'époque et d'un style curieusement anachronique, monotone et pesant, était privé des atouts qui auraient pu lui permettre d'être entendu du public, fut très mal accueilli. Les critiques, dont certains étaient pourtant d'anciens thuriféraires, se déchaînèrent contre lui :

-Luc Estang, reprenant d'ailleurs une expression de Saint-Exupéry lui-même, y vit un «bazar d'idées».

-Dans "Le monde" du 26 mai 1948, Émile Henriot exprima une sérieuse objection «contre l'univers comme il le conçoit dans sa description de l'empire, primitif et autoritaire, qu'il offre en exemple à nos méditations : cette sorte d'Arcadie Berbère, avec ses artisans, ses puits, ses oasis, ses quartiers réservés, sa bimbeloterie de souks, ses troupeaux de moutons, ses renards de sable, et, en fait de chef, ce despote bienveillant et coupeur de têtes pour le bien public, attendri à l'idée de livrer au bourreau la sentinelle défaillante. Tout cela est fort beau sur le papier, en prose harmonieuse et cadencée. L'erreur initiale d'abord est dans le ton faussement biblique, teinté d'artificielle poésie orientale, adopté par l'auteur pour donner un air de parabole aux vérités qu'il nous propose en ses prosopopées lyriques, ses sentencieuses évidences et ses assertions péremptoires. Cet homme de contact et de liaison, coupé de ces hommes réels auprès desquels il était si fort en vivant avec eux se précipite dans l'abstraction et la pure idéologie.»

-Dans "Les nouvelles littéraires" du 13 mai 1948, Robert Kemp écrivit : «Le prince berbère n'a que mépris pour les concepts, y compris ceux de la géométrie et de l'arithmétique. Il ne s'intéresse qu'au concret et au vivant. [...] Parlant le langage à notre dernière mode, il dirait que l'existence précède l'essence et ce traditionaliste donnerait son adhésion à Sartre. Il souhaite non "le bonheur" car ce mot de bonheur est un concept suspect, mais des hommes heureux.»

On peut comprendre que beaucoup des critiques se soient élevés contre un ouvrage si rébarbatif par moments, si naïf, si étonnant, si dérangeant, si intempestif, si différent des dernières publications de Saint-Exupéry ; ils dénoncèrent une imposture intellectuelle, une utopie, et se moquèrent de son décor de carton-pâte. Certains reprochèrent la publication du manuscrit «in extenso», et estimèrent que, de nombreuses pages ayant un sens obscur, cela ne pouvait que nuire au prestige de l'écrivain.

En 1948, la totalité des manuscrits fut mise à la disposition des éditeurs, et ils les publièrent.

En 1967, dans son article intitulé “*Peut-on sauver Saint-Exupéry de Saint-Ex?*” paru dans “*Saint-Exupéry en procès*” de R. Tavernier, Jean-Louis Bory n’hésita pas à dénoncer l’emphase et la grandiloquence d’un style pompeux et pompier, qui, sous ce couvert, cacherait une entreprise de mystification autorisant toutes les dérives : «À force de détourner le nez de l’homme pour ne considérer que l’Homme, on remplace vite, dans l’exaltation lyrique, le courage par l’héroïsme, l’idéalisme par le dédain des valeurs matérielles, la méfiance envers la foule, par le mépris du peuple [...] Voilà la porte ouverte à la pire rhétorique [...] et à ce vocabulaire qui nous fait tant de mal : chef, empire, énergie, maniement des hommes [...] Cela ne m’inquiète pas quand je lis “*Vol de nuit*”. Cela m’inquiète quand j’essaie de lire “*Citadelle*”, colossale entreprise de mythification et de mystification, messe avec grandes orgues écrite dans un style pour lauréat de concours général happé par le folklore biblique à la gloire d’un nietzschéisme rosâtre mêlé d’une religiosité musclée par une gymnastique de l’âme. / M’inquiète encore plus le désert sur lequel se dresse “*Citadelle*”. Qui est déjà celui du “*Petit prince*”. Et qui n’est plus le désert réel où surgit le bédouin fraternel porteur d’eau, mais l’espace allégorique qui, autorisant l’aristocratique recul qui maintiendra à distance la médiocre, la lamentable humanité, permet à l’élu de rêver à l’Homme sans aimer les hommes puisqu’il n’aime pas leurs faiblesses.»

Dans le même ouvrage, dans son article intitulé “*Un talent mineur, mais d'une noblesse amicale*”, Pol Vandrome trouva qu’«il y a de la fadeur dans cette gentillesse, de la complaisance dans cet attendrissement, beaucoup d’abstractions à majuscules [...] de la banalité dans ces sentences qui voudraient donner à penser, toute une rhétorique sonore, toute une poésie qui traîne sa facilité.»

En 2000 parut, dans “Folio”, une édition abrégée, préfacée et établie par Michel Quesnel qui plaça les textes dans un ordre tentant de dessiner une vision cohérente du message, ordre qui n'est peut-être pas celui que Saint-Exupéry aurait privilégié s'il avait pu achever soin livre et mettre au point sa publication.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com